

# LE PORTAIL DES ROYAUMES





*« Une seule chose te manque : va, vends tout ce que tu as,  
donne-le aux pauvres et tu auras un trésor dans le ciel ;  
puis viens et suis-moi. » (Marc 10-21)*



## Avertissement

*A l'usage du lecteur rationnel, du parent inquiet des lectures de ses enfants, de l'internaute qui tient à savoir si le livre apporte quelque chose à la série. Que ceux qui veulent passer directement à la suite ne se sentent pas obligés de lire les lignes qui suivent.*

Ce récit a été publié pour la première fois sur le blog E-Deo, sous la forme d'un roman feuilleton. Il n'avait pas été véritablement relu avant, ce qui pouvait expliquer les nombreuses lourdeurs et fautes de style, qui ont été en grande partie corrigées ici. Nous n'avons pas non plus conservé la forme originelle de la série ; les chapitres étaient en effet trop courts et leur structure parfois sans réelle pertinence.

\*  
\* \*

D'autre part, ce récit piochait alors sans vergogne dans le parler elfique créé par J.R.R. Tolkien pour son œuvre – il s'agissait essentiellement de Sindarin. L'aspect « fan-fiction » qui en résultait a pu plaire à certains lecteurs : cependant, pour des raisons de droits d'auteur – et ne serait-ce que par respect pour le travail du Professeur Tolkien – nous avons préféré supprimer cet aspect de l'œuvre.

Cela bien sur ne retire rien des influences, que nous assumons, voire même revendiquons ! Nos elfes sont 'tolkieniens' (pardonnez ce néologisme), et nous n'avons fait qu'extrapoler sur leur futur, c'est exact.

Certains remarqueront ainsi d'étranges similitudes entre la langue parlée par les elfes de ce récit, le Kalarîn, et d'autres langages entendus ailleurs, dans une littérature plus ancienne et plus honorable. De fait, les elfes de Kalahëg – les Kalarîns – sont les rescapés d'une race ayant atteint son apogée en un ancien Age. La plupart de leurs congénères ont maintenant quitté ce monde. Eux sont restés, repoussant le désespoir au-delà de ses frontières – et ils avaient pour les aider un trésor inestimable, qui sera la pièce maîtresse de ce récit. Au cours des siècles, leur langue originelle a lentement évolué. Les diphtongues se sont parfois trouvées séparées par des consonnes, et certaines

voyelles ont pris un ascendant tel sur les autres qu'elles les ont escamotées. La langue s'est durcie, perdant sa douceur originelle, alors que le peuple lui-même voyait la finesse de son art et son patrimoine s'appauvrir. A l'image de sa langue, le Royaume de Kalahëg est sur le déclin.

Ce récit, œuvre de fiction, n'a pas pour but d'inventer un nouvel univers, mais simplement de faire rêver, et de plaire. Modestement, nous assumons pleinement cet objectif que certains trouveront mesquins. Il nous semble en effet que ce sont les histoires qui ont quelque chose à raconter, une aventure, un exploit, un récit, qui valent la peine d'être entendues.

\*  
\* \*

D'autres lecteurs s'amuseront de retrouver dans ce récit lieux, figures et moments qu'ils affectionnent : le pèlerinage de Chrétienté à Chartres, le scout, les chèches et vareuses qu'affectionnent certains jeunes. Ils souriront peut-être à la description du Roi qui vient de derrière le Portail, y reconnaissant Quelqu'Un que nous, catholiques, nous efforçons de suivre et de servir. Il n'y a pas là de mystère (au sens premier du terme). Ce récit a été écrit par et pour des catholiques. Une part de l'imaginaire, des valeurs et de l'esprit fait donc directement référence à la Foi Catholique.

Nous conseillons donc aux lecteurs de ne pas chercher une signification morale, religieuse ou philosophique à ce récit. Le peu qu'ils y trouveront est suffisamment explicite pour n'avoir jamais à faire l'objet de longs et fastidieux travaux de recherches universitaires.

Faites vous simplement plaisir et prenez du bon temps !

## Prologue

Les arbres s'éteignent dans la combe, doucement, comme passe le temps. L'oiseau gris ne chante plus, l'oiseau gris s'en est allé voler vers d'autres cieux. L'eau de l'étang dort, comme elle a toujours dormi, mais la fontaine s'est tarie. La cité meurt doucement, comme passe le temps. Les branches tombent, les pierres s'écroulent sous le lichen, la pluie lave les fresques de la salle du banquet. Ils sont partis un par un, doucement, comme passe le temps. Il ne reste d'eux qu'un vague souvenir. L'eau lave les blessures des combats, la forêt s'endort dans un lent crépuscule sans lendemain. Il ne reste d'eux que les arbres, qui s'éteignent dans la combe, doucement, comme passe le temps. Qui pourra nourrir la flamme quand les enfants qui ont reçu l'héritage ne seront plus ? Une ombre dans les bois, quand la terre sera vide et peuplée du souvenir des arbres, une ombre passant parmi les ombres et appelant doucement chaque fantôme par son nom... Le doux murmure du vent dans les saules, un vent d'un autre monde, un vent d'une autre terre, un vent de légendes et de rêves... Le rayon de lune éblouissant dans l'obscurité, perçant à travers deux branches et transportant avec lui tous les êtres du passé qui se sont évanouis... Les vieilles pierres endormies... La clarté des étoiles par les nuits glacées... Et les nuits longues sous la colline... Et la musique tombée du ciel...

Demain le dernier Roi de Kalahëg pourra refermer le livre et rendre les clés. Il n'est plus roi que de lui-même, et brûle son dernier sanglot en tournant le dos au calme de l'ancienne cité, aux ruines de son peuple, au passé enfin. Voici venue la fin des légendes, et que vienne le temps de l'histoire. Les rêves sont passés. Place à l'espérance.

\*

J'ai dix huit ans aujourd'hui. Je suis majeur. Je n'ai pas l'impression que ma vie va changer pour autant. A vrai dire, cela fait bien longtemps que j'ai accepté de laisser passer mon enfance... je m'en souviens bien, c'était un six août et j'avais treize ans.

Je me demande souvent si je n'ai pas rêvé cet épisode de ma vie. Aujourd'hui tout semble si irréel. Pourtant, nous nous revoyons souvent, rescapés de la compagnie des pèlerins, et cet été comme tous les ans nous irons marcher sous les étoiles au cœur de notre France. A cette seule pensée l'appel de la Route se fait plus pressant et il me tarde de repartir. Car nous repartons toujours, nous les pèlerins. Notre vie entière est une marche infinie, et seule la marche peut calmer notre angoisse, peut soigner notre manque. Pourvu, pourvu que Morkhal soit encore des nôtres... Il avait semblé hésitant la fois dernière.

Je soupire assis à mon bureau. J'aurais tout donné pour que jamais le monde ne change, pour

que jamais il ne perde ce qui lui restait de plus beau, ce dernier soupçon de magie et de féerie qui s'attardait dans les bois du Royaume. Comme je déteste ce temps qui passe. Comme j'aimerais que le mien soit déjà achevé, pour rejoindre ceux que j'ai perdus. Où êtes-vous, Grégoire, Blandine, Christian ? Quelle chance avez-vous eu d'être partis avec ceux qui partaient... Nous nous éternisons ici avec le sentiment que tout est déjà accompli.

Mais comment en sommes-nous arrivés là ? Comment de ma vie calme et paisible d'enfant ai-je pu atterrir en plein cœur d'une bataille à la croisée des mondes, et comment ce retour à notre triste univers a-t-il été possible ?

Non, notre univers n'est pas triste, même ici il y a encore des aventures pour ceux qui savent les chercher. Combien en avons-nous vécues, durant ces raids entre pèlerins, été comme hiver, dans notre pays mille fois perdu et mille fois retrouvé ? Combien de sentiers avons-nous foulés il y a quelques mois encore, que nous étions les premiers à parcourir depuis des âges immémoriaux ? Non, notre monde n'est pas fermé à l'imprévu. Il ne l'est que pour les citadins enfermés dans leur ville, qui ont oublié l'air et l'herbe, les arbres et les torrents. Il ne l'est que pour les professeurs dans les écoles, mains propres et yeux usés sur les livres, se perdant dans la sécheresse de lignes qu'ils s'imaginent derniers espaces de liberté dans l'univers d'aujourd'hui.

Je n'ai pu m'empêcher ce soir de fouiller mon bureau, à la recherche des traces de notre aventure. Pour me rappeler comment tout avait commencé, pour mieux prendre la mesure du temps qui s'est écoulé depuis...

J'ai déjà rassemblé tous les documents : ce que moi-même j'ai vécu, les lettres de Morkhal, le récit de madame Sano, le compte-rendu de la dernière bataille, rédigé par Sébastien. Je plisse des yeux. L'écriture de Morkhal fait de jolies courbes, les pattes de mouche de madame Sano sont indéchiffrables. Il faudrait que je mette au propre leurs écrits. Je vais raconter cette histoire, l'histoire de notre rencontre et de nos luttes. Je vais écrire ce livre. Pour garder la trace, perpétuer la mémoire, pour que tout ne se perde pas.

Mais c'est vrai. Tout est amené à disparaître ici bas. Le souvenir devient histoire, l'histoire devient légende, la légende se perd dans la nuit des temps et s'oublie... Tout s'oublie. Je le sais.

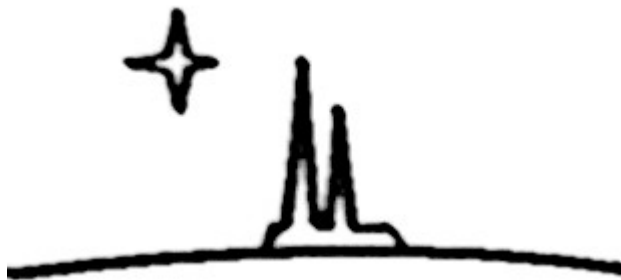
Je l'ai accepté. J'avais treize ans ce jour là, et c'était un six août.

\*

Les arbres s'éteignent dans la combe, tout doucement, comme passe le temps. L'oiseau gris ne chante plus, l'oiseau gris s'en est allé voler vers d'autres cieux. L'eau de l'étang dort, comme elle a toujours dormi, mais la fontaine s'est tarie. La cité meurt, tout doucement, comme passe le temps.



## PREMIERE PARTIE : L'APPEL DE LA ROUTE



*The road goes ever on and on  
Down from the door where it began...<sup>1</sup>*

---

<sup>1</sup> « La route se poursuit encore et sans cesse  
Loin de la porte où elle commença »



## Chapitre 1- Un scout, dans la forêt...

Cette histoire débute avec un scout. Elle aurait pu s'amorcer autrement, à un autre moment – peut-être par son commencement – mais non : il était dit qu'elle devait naître avec un scout. Ce scout a douze ans, tout juste. L'âge de son premier camp. Patrouille du Cerf. Le fier animal étale d'ailleurs des bois de gouache surprenants sur le toit de la tente de patrouille. Au moment où commence cette histoire, ce scout a prononcé sa promesse il y a très exactement vingt-sept heures. Il s'appelle Grégoire et habite Lille, pour le moment. Dans un an, il déménagera à Paris, mais il ne le sait pas encore, bien sûr. Pour l'heure, Grégoire court comme un dératé. Les ronces lui griffent les mollets au passage mais il n'en a cure : pour son premier camp, il se doit de défendre l'honneur de la patrouille et ne pas se laisser prendre par l'ennemi. Il se faufile entre les buissons, saute par-dessus un tronc d'arbre, se glisse sous le houx quand son pied rencontre une racine : il s'écroule, pour se relever aussitôt. La course poursuite n'en finit pas. S'il se laisse rejoindre, il est mort. Il ne fera pas le poids. Alors il galope comme un cheval qui aurait pris le mors aux dents. Il atteint le haut de la colline ; une falaise abrupte juste en face, il hésite haletant puis saute les trois mètres qui le séparent du fond. Ses poursuivants le voient disparaître, hésitent à leur tour. Encore accroupi, il se retourne. Une anfractuosité dans la roche ; il s'y faufile. Les autres gars descendent, passent sans le voir, continuent... Il se retrouve seul. Et la nuit reprend son cours.

Pendant quelques minutes, Grégoire chercha à calmer son souffle. Comme son point de côté s'apaisait, il se rendit compte de sa subite solitude. La forêt s'était refermée sur les scouts après leur départ, et l'avait gardé. Le vent passait dans les feuilles ; un oiseau de nuit lançait sa plainte lancinante, tel le gémissement d'un fantôme. Fier au départ d'avoir évité la prise d'otage qui le visait, Grégoire sentit monter en lui une angoisse imprévue. Jamais encore il ne s'était retrouvé seul dans la forêt en pleine nuit. Et l'angoisse devint panique quand il s'aperçut, une fois gravi la falaise, qu'il était incapable de rejoindre le fortin de sa patrouille. Il tenta de se raisonner : ne lui avait-on pas appris à garder le nord... et la tête froide en toute circonstance ? Il leva les yeux en direction du ciel, repéra l'étoile polaire entre les branches des rares arbres qui protégeaient le sommet de la petite colline. La mousse sur les troncs lui confirma la direction du nord. Fort bien. Mais tout cela ne lui indiquait pas de quel côté il devait chercher le fortin. Il se souvenait de la montée fulgurante : il devait donc redescendre, ce qu'il fit. Il avait sauté par-dessus un tronc d'arbre, mais ce n'étaient pas les troncs d'arbres qui manquaient ici. Il croyait avoir couru plus ou moins en ligne droite. Il se décida donc pour un azimut, et se mit à parcourir à trop grandes enjambées pour sa taille le chemin qu'il pensait avoir suivi à l'aller. La forêt bruissait de mille sons différents : les branches

s'entrechoquent, le vent dans les feuillages, des craquements incompréhensibles, des battements d'ailes, quand ce n'était pas les chouettes qui hurlaient. Grégoire n'avait jamais pu se faire au hurlement de la chouette, si semblable pour lui au cri d'un mort vivant. Il en frissonnait. La lune éclairait peu le sous bois de la combe. Il faisait sombre, et le garçon se prenait sans cesse les pieds dans les racines et trous du terrain.

Il parvint enfin à une zone où les arbres étaient plus hauts, les troncs plus massifs. Là au contraire, la lumière pénétrait avec suffisance, transparaisant au travers de feuillages fins. Il ne se souvenait pas de cet endroit. Et pourtant, malgré l'angoisse qui faisait battre son cœur, il ne pouvait plus qu'avancer à pas lent. Tout se voilât d'argent autour de lui. Le bruissement des feuilles devint un accompagnement plaisant au chant mélodieux d'un oiseau inconnu. Plus de chouette ni de craquements inquiétants. Tout était calme et beauté dans cette partie des bois, et Grégoire ne pouvait qu'admirer. Mais jamais il n'était passé par ici. Jamais... Il se serait souvenu... Comme cette lumière argentée était étrange ! D'où pouvait-elle venir, la lune avait beau éclairer, les feuillages semblaient épais... De temps à autre une trouée dans le plafond de la forêt laissait filtrer un rayon de lune plus important, presque éblouissant. Il se mit à penser soudain que la lumière provenait, non de la lune et des étoiles, mais des arbres même. Il continua son étrange promenade, oubliant petit à petit ses compagnons qui devaient l'attendre avec une inquiétude croissante. Soudain les troncs s'espacèrent et il parvint à une petite clairière ronde au milieu de laquelle un feu était allumé. Des silhouettes s'affairaient, ombres sombres se détachant sur les flammes dont la chaleur tranchait sur le gel de la clarté stellaire des bois. Avait-il par chance retrouvé ses compagnons ? Il s'approcha en silence, et se rendit immédiatement compte de son erreur. Les patrouilleurs n'étaient pas si grands. Soudain, alors qu'il était plus immobile qu'une souche à la lisière des bois, une main le saisit par derrière et l'attrapa sous le menton. Il se sentit poussé et se retrouva en pleine clarté, au milieu d'un petit groupe d'une dizaine d'hommes.

Mais étaient-ils bien des hommes ? Grégoire, saisit de stupeur, ne pouvait voir que leurs visages, beaux mais terribles, et la lumière cumulée des astres et des flammes lui dévoilait des yeux brillants qui n'étaient pas humains, mais qui reflétaient la même stupéfaction que les siens. Pendant un temps, ils eurent une vive discussion dans une langue étrangère, visiblement à son sujet. Puis un des êtres tourna vers lui ses yeux effrayants et lui demanda en français :

- Comment es-tu entré là ?

Mais Grégoire, paralysé par la surprise et la peur, ne parvint pas à répondre à cette question qui n'avait aucun sens selon lui. Entré ? Il n'avait franchi aucune porte !

La discussion reprit de plus belle, mais on finit par admettre que le gamin n'était pas dangereux dans l'immédiat, on lui lia les mains et on lui intima de s'asseoir un peu à l'écart du foyer. Les êtres

reprirent leur dîner interrompu, puis chantèrent sous les étoiles dans cette même langue que Grégoire ne comprenait pas, et il sentit ses paupières étrangement lourdes.

Il se réveilla brutalement, se redressant dans un même mouvement. Les chants avaient cessé, quelques braises rougeoyaient encore. Les êtres étaient assis dans une attitude toute attentive, prêtant l'oreille aux sons de la forêt. Grégoire comprit en même temps et ce qu'ils écoutaient et ce qui l'avait tiré du sommeil. Un second hurlement s'éleva, trop proche à son goût. Ce n'était pas une chouette. Il n'avait jamais entendu un tel hurlement jusqu'à présent, sinon au cinéma... Un des êtres se leva lentement et se pencha sur le foyer. Bientôt les flammes s'élevèrent à nouveau. Grégoire rampa lentement vers elles, espérant qu'on ne le renverrait pas. Un regard brillant se tourna vers lui mais aucune réaction ne vint : s'enhardissant alors, il se leva chancelant, les mains toujours liées, et retomba à la même hauteur que les êtres. Un troisième loup hurla, puis le silence pesa à nouveau sur les bois. Grégoire tenta bien de résister au sommeil, mais celui-ci le saisit une fois de plus. L'aube semblait vouloir poindre quand il se réveilla, et la forêt frissonnait de l'heure la plus froide de la nuit. Il était trempé de rosée. Un nouvel arrivant avait rejoint le petit groupe de campeur, et à la surprise du jeune éclaireur, ce nouveau venu semblait parfaitement humain. Il était vêtu comme vous et moi, mais discourait dans la même langue que les ravisseurs du garçon. Grégoire se frotta les jambes pour se réchauffer, puis donna des tapes sur sa culotte de cuir dans le même objectif. Cela ne remplit pas tout à fait l'objectif avoué. L'adolescent qui menait la conversation se tourna vers lui et lança d'un ton qui n'admettait pas de réplique un : « *Tinn !*<sup>2</sup> » retentissant dans la froide aurore. Grégoire se le tint pour dit et s'efforça de se réchauffer plus silencieusement, tandis que les étoiles une à une s'éteignaient.

« C'est un grand jeu monté par les chefs. Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Ces gars sont en fait d'autres scouts... »

Mais alors qu'il élaborait cette théorie tenant à peu près la route, le garçon se rapprocha de lui et se pencha pour saisir ses épaules et le relever. D'un geste du poignet il le retourna et les mains de Grégoire se trouvèrent libérées. Il voulu alors regarder d'un peu plus près son libérateur, mais celui-ci dissimulait son visage sous la visière d'une casquette rouge, qui produisait un étrange effet de décalage vestimentaire entre lui et les autres. Dans un murmure qui contrastait tant avec l'injonction sévère d'il y a quelques minutes, il lui dit :

« - *Khério le, sine lani*<sup>3</sup>. »

Grégoire fut bien avancé, et ne broncha pas. Le garçon s'écarta alors et le gratifia d'un « *Egê !*<sup>4</sup> » significatif, lui tournant déjà le dos et s'éloignant tandis que le petit groupe pliait bagage.

---

<sup>2</sup> Silence !

<sup>3</sup> Bouges toi, tu es libre.

<sup>4</sup> Vas t-en !

Grégoire frottait machinalement ses poignets, qui n'étaient pourtant pas douloureux. Le garçon à casquette rouge allait disparaître sous le couvert des arbres quand il eut la présence d'esprit de l'interpeller.

- Attend !

Contre toute attente le mystérieux personnage se retourna vers lui et lui adressa la parole, cette fois en français :

- Marche plein ouest, tu tomberas sur le fortin de tes amis. Ils dorment, dis leur que tu es arrivé dans la nuit et ils te croiront. Ils ne te poseront pas de questions. Ne leur parle pas de nous.

*Amarilië, ellë sillë lum'omatillavo*<sup>5</sup>.

Mais alors même qu'il prononçait ces derniers mots, Grégoire cru en entendre d'autres qui résonnaient dans son crâne comme s'il les lui avait hurlés à la figure.

- « Nous nous reverrons ! »

Éberlué, il regarda s'évanouir ces étranges campeurs, oubliant sur le champ l'idée d'un grand jeu monté avec une autre troupe. Leurs chefs avaient de l'imagination. Mais tout de même pas autant.

---

<sup>5</sup> Adieu, qu'une étoile brille sur l'heure de notre rencontre. (Il s'agit là d'une langue plus ancienne, quoiqu'elle ait beaucoup évolué durant les derniers âges du monde.)

## Chapitre 2 - Daniel

La rue était sombre lorsque Morkhal quitta le collège ce soir là. Le cours était de six à sept. Plusieurs élèves s'étaient plaints, mais les latinistes étaient si peu nombreux que l'on avait rassemblé toutes les troisièmes du collège pour faire une classe, et les horaires n'étaient pas compatibles pour qu'ils puissent faire cours dans la journée ou entre midi et deux. Morkhal s'était de plus attardé avec le professeur pour discuter d'une question de traduction. Il vissa sa casquette sur le crâne avant de sortir.

Le lampadaire diffusait une lueur jaunâtre qui lui suffit à distinguer le gamin affairé au pied de son vélo. Il glissa plus qu'il ne marcha, silencieux comme une ombre, vers le gosse occupé à son affaire.

- Salut. Tu as un problème de cadenas ?
- Ouais... J'arrive pas à l'ouvrir...
- Si tu veux, j'ai la clé.

Le gamin, quatorze ans environ, se redressa lentement, comprenant qu'il avait affaire au propriétaire légitime du véhicule. C'était un Noir mal habillé, selon les critères de Morkhal, qui présentait toujours à la fois bien et discret. Il dissimulait son visage sous une capuche, son survêtement était trop grand, constatait Morkhal, mais le gamin était encore jeune, il aurait peut-être le temps de changer.

- C'est le tien, c'est ça ?

Il a jusqu'à l'accent, songeait Morkhal avec un léger recul.

- Il me semble, oui, répondit-il de son ton le plus urbain.
- Ça va, ça coûte rien d'essayer !
- Ça coûte cher d'échouer. Je fais quoi, je te laisse partir comme ça ? Je n'en ai pas précisément envie...

- Tu veux faire quoi ? Me fonssder la gueule ?

- Ça me ferait plaisir.

- Aller dégage, laisse-moi me barrer.

Et le gars de lui envoyer un coup dans la poitrine en vue de prendre la poudre d'escampette. Mais c'était compter sans la rapidité de Morkhal, qui le rattrapa dans l'instant, et lui envoya sans autre forme de procès son poing dans l'estomac, puis son genou dans le menton comme le mec se pliait en deux le souffle coupé. Le gamin avait frappé en premier, et Morkhal n'avait donc plus aucun scrupule. Le poussant par les épaules il le força à s'asseoir sur le trottoir. Son voleur accusait

quelques mois de moins, mais était mieux bâti, et n'apprécia pas du tout d'être mis à terre par un collégien qui faisait une demi tête de moins. Mais le souffle coupé il ne pouvait rien dire.

- Alors ça t'amuse d'escamoter les bicyclettes ? J'imagine que c'est ta mère qui t'a éduqué de cette façon ! Dis-moi, c'est une industrie familiale ? Ou bien c'est dans ton école peut-être qu'on t'apprend ça ? Vas-y, raconte moi, j'y connais rien moi à la cité : vous avez des cours de démontage de cadenas ? Et aussi je suppose des travaux pratiques pour brûler les caisses ? Le caillassage des flics, c'est en option ou c'est obligatoire ?

- Ta gueule bouffon ! parvint à articuler le garçon, qui essayait de reprendre son souffle : on n'avait pas besoin de cogner aussi fort !

- Ah je vois qu'on vous apprend à bien parler aussi ! Si c'est pour trouver un emploi une fois dehors, je me demande bien lequel ! Chercheur d'emploi à l'ANPE ? Ou locataire abonné de la Santé ? Tu peux aussi finir planté parce qu'un jour t'auras pas volé le bon vélo... ou on te soupçonnera d'avoir balancé quelqu'un... Et là, ta mère qui t'a si bien élevé n'aura plus qu'à pleurer sur ta tombe !

- Ta gueule, parle pas de ma mère comme ça !

- Pourquoi, c'est quelqu'un de bien ta mère ? Tu sais quoi, je n'en doute pas un seul instant. D'ailleurs tu sais ce qu'on va faire ? On va aller la voir tout les deux, ta mère, et on va lui raconter les circonstances de notre rencontre. T'es d'accord ? Alors, tu me montres le chemin ?

Et Morkhal de saisir la petite canaille par les épaules, de le redresser brutalement. Mais le Noir avait repris son souffle pendant la tirade de sa "victime" et n'entendait pas se laisser faire. Il se dégagea et recula rapidement. Il était partagé entre le dépit de s'être fait prendre, alors que certains de ses copains s'en sortaient comme des princes, et une étrange forme de soulagement à l'idée de ne pas être devenu un voleur aussi rapidement, aussi simplement.

- Mais où tu vas ? On se connaît à peine ?

- Tu me fous la paix, à moi et à ma mère ! Sinon...

- Sinon ? lui demanda d'une voix douce Morkhal.

- Sinon je te jure que t'es mort.

- Et c'est toi qui me tuerais ? Toi ou un de tes potes ? Tu crois vraiment qu'on peut me tuer comme ça ?

Et il fixa le garçon dans les yeux. L'apprenti délinquant, dépité et agacé, ne put soutenir longtemps ce regard, et baissa les yeux alors que Morkhal disait sur le ton de la conciliation, regrettant déjà ses mots catégoriques :

- Ça va, y'a pas de mal. La prochaine fois... Non, il n'y aura pas de prochaine fois. Je ne me trompe pas en disant que c'était la première fois que tu t'essayais à ce jeu là ? Je ne veux pas te vexer, mais ça s'est remarqué... Bon viens, je t'offre la bière... Tu t'appelles comment, au fait ?



- Daniel. Je m'appelle Daniel.

Une heure plus tard, Morkhal savait tout de ce garçon d'origine congolaise, élevé par une mère solitaire avec deux sœurs plus jeunes. Réfugiée politique, la mère avait toujours travaillé dur pour assurer à ses enfants une vie aisée. Mais abandonnée des siens, sans son mari qui n'aurait pu quitter l'Afrique qu'entre quatre planches, elle avait échoué comme tous les autres avant elle dans une cité grise, au milieu de barres sales avec comme avenir pour ses enfants une école où ils ne retiendraient que les combines faciles pour faire une petite vie de trafics souterrains, avec la peur du flic, de la société, de la lumière. Elle n'avait jamais connu la facilité. Mais elle ignorait à quel point une civilisation bâtie sur l'abondance et la main providentielle de l'État pourrirait le cœur de ses enfants. Le logement aidé, l'école gratuite, les assurances et les allocations... l'inscription dans le club de sport de la cité, les colonies de vacances offertes par la municipalité, et surtout, cette idée de l'argent facile par la combine... Pourquoi passer son bac quand un bon revendeur gagne plus qu'un professeur agrégé d'université ? Et quel modèle que ces petits chefs de banlieue qui étalaient au grand jour leur fric, leur bagnole, leur nana... Vraiment, pourquoi s'intégrer à la société française alors qu'il suffisait de s'intégrer à la cité pour faire sa vie ?

- Tu connais des racailles de cinquante ans, toi ? lui demanda Morkhal.

Daniel réfléchit un instant avant de répondre :

- Non.

- Tu sais pourquoi ?

- Ils sont tous en taule ?

- En taule, mort, renvoyé au pays, ou clochardisé, vivant d'allocs, du secours catholique et des restos du cœur... C'est pas une vie, quoi. Enfin, la plupart ont du se ranger, je suppose. Je t'avoue que je n'en sais moi-même pas grand-chose.

- C'est curieux mais ça ne m'étonne pas trop, confia Daniel d'un air désabusé au plafond.

- Remarque, tout ça c'est peut-être une question de maturité ? En grandissant, on change... Toi par exemple, t'as vraiment l'intention de passer ta vie dans ta cité ? Ta mère a probablement d'autres projets pour toi...

- C'est facile à dire...

- Et pourquoi ça serait difficile à faire ? Tu es débrouillard... Si tu as des amis, tu pourras t'en tirer ! Il suffit de vouloir ! S'adapter et triompher, et s'adapter pour triompher. C'est ce qui doit faire ta force. On ne t'a pas ouvert la porte, eh bien ! Qu'est ce qui t'empêche d'entrer par la fenêtre ?

- Ça a l'air simple quand tu en parles...

- Moi, si tu veux, je t'ouvre la porte de derrière. Non, mieux que ça. Je t'offre une aventure.

- Qu'est ce que ça veut dire ?

- Je dois m'engager dans une entreprise difficile d'ici peu de temps. Je suis à la recherche d'un

renseignement capital pour beaucoup de gens. Je pense savoir où le trouver à présent. Mais la quête sera difficile. Je pourrais avoir besoin d'aide. Si tu veux, laisse ta cité derrière toi, et viens, suis-moi!

Et si fort était le pouvoir que dégageait Morkhal à ce moment précis que pas un seul n'aurait pu y résister. Au milieu de sa déprime et de sa condescendance envers ce collégien naïf des beaux quartiers, Daniel sentit comme un gouffre sous ses pieds, et un vertige le saisit. Il avait l'impression qu'on lui demandait de sauter dans un vide abyssal en l'assurant qu'il volerait au lieu de s'écraser dans les profondeurs. Mais en même temps il sentait l'appel puissant de l'Aventure, comme le fils du marin entend un jour l'appel de la mer dans le bruit des vagues. Il entrevit des paysages immenses, des montagnes sauvages et des nuits froides étoilées telles qu'il n'en avait jamais vues. Il entendit les chants d'oiseaux de nuit dans la forêt, et le bruit de la pluie sur les feuilles des arbres, et le vent dans les herbes de lointaines prairies. Jamais le monde ne lui avait paru aussi grand, et il se sentait pris d'un désir fou de parcourir les routes à sa découverte, luttant pour sa vie et celle des autres, et il entrevit même un royaume où les aventuriers faisaient la loi, une loi d'honneur et de partage, une loi de fraternité et de fidélité loin de toutes les petites mesquineries du collège, loin des sœurs qui se disputaient, loin des discussions stériles avec les copains, loin des fausses promesses et des images hypocrites qui s'étalent dans les journaux qui traînent par terre, près des bancs des jardins publics. Un puissant désir de s'évader de cette vie tracée d'avance le posséda soudain. Si Morkhal lui avait dit "viens, partons dès ce soir !" il aurait bondi sur ses pieds et couru à sa suite sur la route sans rien emporter avec lui ! Sans doute, s'il en avait su plus sur Morkhal, aurait-il réfléchi. Il se serait méfié, et aurait compris qu'il n'était pas entièrement libre de sa décision à ce moment. Mais le jour où il connaîtrait vraiment Morkhal, il n'aurait plus besoin d'être poussé pour choisir de le suivre dans les profondeurs du désespoir, peut-être jusqu'à la mort – et telle devait en effet être son histoire.

\*  
\* \*

Morkhal l'aida à faire son sac, lui indiqua comment s'habiller, quelle nourriture prendre.

- Ils te donneront du pain à chaque repas et de la soupe le soir. Tu n'as pas besoin non plus d'emporter de petits déjeuners avec toi. Demain soir, tu viendras dormir chez moi pour que nous partions ensemble. As-tu pris quelque chose pour te couvrir la tête ? Il fait chaud parfois en mai !

La maman en boubou contemplait avec effroi et attendrissement la chambre dévastée de son fiston.

- Tu prieras bien pour moi, n'est ce pas Daniel ?
- Oui m'man.
- Tu as emporté un chapelet ?

Et la brave femme tourna les talons pour aller farfouiller dans un tiroir. Elle revint bientôt, portant un chapelet de bois, qu'elle serrait pieusement sur sa poitrine.

- Il appartenait à ton père... Tu y feras attention, hein ? Et si tu pouvais le faire bénir, aussi...

- Oui m'man.

La dame retint Morkhal sur le palier alors qu'il se retirait.

- Tu feras bien attention à lui, d'accord ? Il est fort, mais un accident est vite arrivé ! Enfin, je suis bien contente qu'il t'ait rencontré. Il ne m'accompagnait plus à l'église, tu sais ? Et puis dans son école, il avait de si mauvaises fréquentations ! Mais c'est un bon garçon. Merci, et que Dieu te bénisse !

### Chapitre 3 - Un petit matin humide...

La nuit qui précéda le départ fut courte. Il pleuvait sans discontinuer. Morkhal, allongé sur un matelas à côté de Daniel, craignait qu'il ne pleuve encore au matin. Le temps risquait de ne pas changer d'un iota dans la matinée, et il faudrait marcher les pieds mouillés ! Daniel ne dormait pas non plus. Il était excité à l'idée de partir le lendemain. Il songeait à son sac qui l'attendait, dans lequel se trouvait tente, duvet, nourriture et rechange. Il pensait que le lendemain soir il dormirait sous tente pour la première fois de sa vie. Et il se répétait également ce que Morkhal lui avait déjà appris : le Joyau, la Disparue et la longue quête des elfes et de leurs amis.

*Je ne peux en dire plus à présent au lecteur avide de renseignements sur l'objet de cette histoire : la compréhension parfaite de cette étrange quête lui viendra en temps voulu, car il s'agit d'une histoire à laquelle je voudrais faire honneur et je n'ai pas le temps de la raconter ici comme il se devrait.*

Voilà en tout cas que Morkhal, mêlé à cette quête, avait retrouvé la piste sur Internet de quelqu'un qui prétendait avoir rencontré autrefois celle que nous nommerons la Disparue, personnage essentiel à sa quête ! Mais il ne savait que peu de choses sur le compte de cet internaute. C'était un garçon d'un âge indéterminé qui faisait la Route de Chartres à la Pentecôte chaque année, et jamais encore n'avait manqué le traditionnel pèlerinage de Chrétienté. Voilà le maigre renseignement à partir duquel Morkhal se proposait de retrouver une piste en trois jours, dans une foule de plus de dix mille personnes !

Comment dormir quand on entend le bruit de la pluie contre les carreaux et sur les tuiles en sachant que demain il faudra marcher sous les trombes d'eau qui vous couleront dans le dos, tremperont le sac, les chaussures et les pieds, quand transi de froid vous n'oserez même pas vous asseoir à terre malgré la fatigue de la marche ? Mais derrière les nuages les étoiles tournaient, la nuit passait et l'aube doucement se profilait à l'horizon. Daniel ouvrit les yeux en entendant la musique qui se mettait en marche pour les éveiller avec l'impression qu'il n'avait pas dormi. Une impression qui était bien proche de la vérité, si l'on considérait les maigres heures de sommeil que son esprit s'était accordées. Il se retourna et rabattit la couverture sur la tête pour cacher ses yeux à la lumière qu'avait allumée Morkhal. Quand, au bout de cinq minutes d'efforts, il se redressa enfin pour affronter la dure réalité, son compagnon, déjà habillé, enfilait ses chaussures de marche. Il se leva en automate, s'habilla sans réfléchir, laça les chaussures achetées pour l'occasion mais qui déjà n'étaient plus neuve. Le week-end précédent Morkhal l'avait fait marcher vingt kilomètres avec. Dans la cuisine, la lumière de l'ampoule semblait presque une incongruité à une telle heure. Morkhal avait sorti du pain, du beurre, des céréales, du lait et mangeait en silence. Il indiqua à

Daniel d'en faire autant. De l'eau chauffait, et ils burent le café brûlant. Un breuvage que Daniel ne supportait pas, mais ce matin il serait peut-être bien utile pour ne pas tomber endormi dans la rue ! Tout était brouillard et silence, comme si eux seuls étaient éveillés dans le monde endormi.

- Tu as réussi à dormir un peu, j'espère ? chuchota Morkhal.

- Pas vraiment, répondit à voix basse Daniel.

Il s'agissait de ne pas réveiller le monde qui dormait encore.

La nuit ne s'était pas encore retirée de la rue lorsqu'ils sortirent. La pluie tombait toujours. Les deux garçons mirent ces étranges capes de plastiques que l'on pouvait refermer entièrement au dessus des sacs. A présent, on aurait dit deux bossus. Morkhal éclata de rire en regardant Daniel, lequel n'était pas d'aussi bonne humeur. Il avait froid, il sentait la cape humide lui battre les mollets et l'eau mouiller ses chaussettes. Il nageait dans un océan de brouillard, et le café lui avait donné mal au cœur. Ils passèrent sous un pont, gagnèrent l'entrée du métro, se réfugièrent dans les couloirs souterrains éclairés, chaleureux et secs. Ils étaient seuls. Pas d'accordéonistes, pas de mendiants, pas de touristes égarés, pas d'hommes d'affaires ni d'étudiants. Juste eux deux à attendre le passage de la rame. Ils distinguèrent une rumeur, puis un grondement, et enfin le wagon se figea devant eux dans un crissement. A l'intérieur personne. Ils s'installent, déposent leur gros sacs, gardent sur leurs genoux nus les petits sacs qu'ils porteront pendant la marche. La rame s'immobilise à nouveau devant un quai désert. Daniel se réveille un peu. Troisième arrêt, quatrième. Au sixième, une joyeuse bande de jeunes envahit le wagon. Grosses chaussures, sacs à dos, chèches, vestes de treillis. Trois filles chantent doucement une chanson de marche.

- Ils partent aussi à Chartres, souffle Morkhal.

- Tu les connais ?

- J'ai déjà fait Chartres. Nous nous reconnaissons sans nous connaître.

Quelques uns jettent des regards sur les deux voyageurs, repèrent les sacs, les shorts et les chaussures, et leur adressent un sourire. A la station suivante d'autres embarquent encore. Des scouts, cette fois, toute une troupe qui se répartit dans les wagons. A l'avant dernier arrêt ce sont les croix et les bannières qui viennent s'entasser, avec encore une bande d'énergumènes déguisés en coureurs de chemins. Tout ce monde débarque au même endroit. Certains veulent profiter de l'ascenseur. On les moque. Les étages s'enfoncent sous terre, et voilà le ciel à nouveau. Mais si le jour s'est levé dans l'intervalle, le ciel est toujours menaçant, plombé de nuages, et l'eau se déverse toujours sur les milliers de pèlerins devant Notre Dame de Paris. Daniel est éberlué. Tant de monde ! Ce n'est pas possible ! Ils se regroupent autour des croix, bien rangées par région. Un peu moins d'une dizaine de bannières de diverses couleurs partagent la place. Près de la Cathédrale, qui a peine à émerger de la pénombre, un attroupement se forme devant des camionnettes où les

pèlerins retirent leurs badges. On charge les gros sacs dans les camions encadrant la place. Morkhal indique à Daniel le camion de leur région. Ils traversent la place grouillante d'une population bigarrée. Mais sous la pluie et la grisaille d'un matin qui ne veut pas venir, les couleurs se fondent. Ils rejoignent le petit groupe en queue du camion indiqué. Deux femmes aidées d'un grand gaillard portant culotte de cuir et chemise bleue, dans la caisse, attrapent ce qu'on leur tend et vont le déposer au fond. Daniel et Morkhal ont pris soin d'accrocher les flots de la couleur correspondant à leur région : rose. Misère, souffle Daniel. La couleur affectée à la région nord est rose. Les croix de chapitre de la région nord sont roses. La bannière est rose. Cela n'empêche pas les chapitres du septentrion d'être aussi dynamiques, sinon plus, que les autres. Le leur est Notre Dame de la Treille, qui rassemble les lillois. Juste à côté, des louvettes crient, courent dans tous les sens et se chipent leur béret.

- Ce sont des Riaumont. Un des nombreux mouvements scouts dont tu verras divers spécimens pendant ces trois jours. Ils sont réputés pour avoir une pêche d'enfer. Tu vois ces gamines ? Elles ont passée la nuit en bus avant d'arriver là !

- Il y a en a beaucoup, des sortes de scouts comme ça ?

- Des « sortes » de scouts ? Oui, il y en a un nombre indéterminé...

- Et ils s'entendent entre eux ou c'est un peu comme des partis politiques ? demande un Daniel éberlué.

- Disons qu'il y a une sacré concurrence ! Mais comme la plupart des gens les ont mis longtemps dans le même sac en matière de critique, ils ont appris la solidarité dans l'adversité... Et puis le centenaire du scoutisme en a réconcilié beaucoup. Des gens qui ne se parlaient pas hier commencent à se saluer dans la rue... Les choses bougent depuis quelques années. Viens, il faut qu'on aille saluer le chef de chapitre !

Un garçon d'une vingtaine d'années, béret vissé sur le crâne, consulte le classeur qu'il tient entre ses mains.

- Bonjour... Tu es Romain<sup>6</sup> ?

- Oui. Vous êtes à Notre Dame de la Treille ?

- C'est ça ! Morkhal et Daniel...

- OK, c'est noté. J'espère qu'on va pouvoir entrer dans la cathédrale... Ça nous fera un peu de répit, dit-il en désignant le ciel gonflé d'eau. Dis donc, ça vient d'où comme nom Morkhal ? C'est nordique ?

Les consonances du nom lui faisaient peut-être penser à Thorgal. Morkhal sourit sans mot dire.

Ils attendent là, pendant que d'autres viennent encore se présenter à Romain. Une trentaine de personnes se serrent autour des deux drapeaux jaunes et noirs représentant le lion de Flandre. Les

---

<sup>6</sup> Évidemment, c'est un pseudo. Nous ne tenons pas à offrir une tentation aux preneurs d'otages, agents du fisc, politiciens, dealers, terroristes et supporters de Lens ou tout autre énergumène peu recommandable.

gouttes d'eau battent la capuche du poncho de Daniel. Le crépitement en est tout à fait pénible. Un nouveau groupe vient les rejoindre, que Morkhal connaît déjà de vue. Salutations, présentations.

- Ce sont des amis de Chartres, confit-il à Daniel. On se voit chaque année.
- Combien de fois as-tu fais Chartres ?
- Ce n'est que la troisième.
- Et chaque fois, pour la même raison ?
- Non. Les années précédentes, je n'étais rien venu chercher ici, si ce n'est un peu de paix.

Les hauts parleurs grésillent. Un mouvement s'amorce, plus loin, devant. Daniel n'a rien suivi. Il reste accroché aux talons de Morkhal et suit le reste du chapitre sans réfléchir. Ils s'approchent du portail, on leur demande de montrer les bracelets indiquant qu'ils sont bien inscrits, et d'ouvrir leur sac. Mesures de sécurité élémentaires dans ces temps troublés.

Et soudain, comme tant de marins fidèles, Daniel mit les pieds pour la première fois dans le vieux vaisseau du Seigneur, soudain il posa le regard sur les vieilles pierres, les colonnes soutenant les plafonds gothiques, les vitraux aux couleurs chatoyantes malgré la pénombre et la grisaille de l'extérieur. Il oublia aussitôt la pluie et la fatigue. Ils suivirent le mouvement pour s'asseoir, obtinrent des places dans le fond. La bannière reposait sur un pilier. Les gens continuaient d'emplir la cathédrale, prenant possession de toutes les chaises, puis remplissant le fond, debout, les enfants perchés sur les épaules des adultes. Cependant l'allée centrale restait libre. Daniel fit silence avec le reste de l'assemblée, quand, une demi-heure plus tard, un quelconque évêque prit la parole, et s'assoupit tout bonnement, le nez dans son sac. Morkhal le secoua gentiment un peu plus tard. Tout le monde, autour d'eux, se levait.

- Lève-toi ! Le pèlerinage a commencé.

Daniel bondit sur ses pieds et jeta son sac sur le dos. Il avait eu le temps d'y glisser le carnet de chants qu'on leur avait distribué à l'entrée de la Cathédrale. Ils suivirent la bannière. Un instant de confusion régna, puis, au bout de plusieurs minutes, on leur enjoignit de prendre la route.

Ils se placent derrière les "amis de Riaumont", les spahis traînant derrière eux avec leur drôle de calot rouge perchés sur le crâne. Au grand désarroi de Daniel, il tombe toujours des seaux, et ça n'a pas l'air de vouloir cesser. Morkhal salue Claire et Agnès, deux amies qui le retrouvent sur la place.

- Vous avez vu la météo ?

Elles répondent par une grimace.

- Ce sera un miracle si ça s'arrête avant la nuit.
- Bon, merci quand même pour la nouvelle.
- Arrête de ronchonner, Daniel... Après tout ici, personne n'est à l'abri d'un miracle...

Ils ont pris la route avant huit heures, et la longue colonne quitte lentement le parvis de Notre Dame par la Rue Saint Jacques. Il en est presque dix. La pluie n'arrête pas, mais cela n'empêche pas les têtes de se mettre aux fenêtres pour les regarder passer. Ils s'efforcent de chanter. Devant, les amis de Riaumont ont entamé la méditation du Rosaire. Claire, Agnès et leurs amis entonnent le Glory alléluia avec une vigueur que la pluie cinglant leur visage ne fait que raffermir. Le groupe, compact pour ne pas perdre la chaleur que diffuse leur corps, reprend en chœur.

*"Oui nous irons nous faire casser la gueule en chœur,  
Pour défendre notre honneur !"*

Le cœur de Daniel fit un bond. Il lui semblait en écoutant les voix de ses compagnons qu'il pourrait marcher ainsi pendant des jours, et jusqu'au bout du monde. Mais Paris n'en finissait pas. Ils arrivaient du côté de Montrouge, forçant l'allure pour en finir au plus vite avec la ville. A contrecœur, les voitures devaient les laisser passer, les policiers faisaient la circulation, aidés des schtroumpfs.

- Les schtroumpfs ? demanda Daniel.

- Ils avaient un gilet bleu jusqu'à maintenant. Mais ceux qui font la circulation doivent porter ce truc orange... Même ici les traditions se perdent ! achevait le garçon qui lui répondait dans une moue désabusée.

- Ça va, tu suis le rythme ?

- Ouais... On fait une pause ce matin ?

- Oui, elle ne devrait plus tarder d'ailleurs !

Daniel jeta un regard vers le ciel qui leur tombait sur la tête. Il ne serait pas très agréable, à la réflexion, de s'arrêter un instant sous la pluie.

On franchit les grilles du parc Henri Sellier, au Plessis Robinson, vers dix heures quarante, toujours dans la grisaille. Daniel pouvait juger que le parc dans lequel ils marchaient à présent devait être magnifique par beau temps. Mais les arbres n'étaient que des ombres noyées et la terre n'absorbait plus l'eau. Des silhouettes engoncées dans leur pèlerine leur distribuèrent des pommes et... de l'eau, puis ils s'immobilisèrent le long d'un muret, sous les arbres sagement rangés. La vue donnait sur Paris. Naturellement, impossible de s'asseoir. Des queues se formaient devant les masses grises des camions toilettes. Daniel s'enfila trois pommes mais refusa de boire ne serait-ce qu'une gorgée.

- Nan mais ça va pas ? Déjà si on crève pas noyés avant ce soir ! Et en plus vous voudriez que j'en boive ?



- Tu veux faire une tendinite ? lui rétorqua Morkhal

« La Treille, préparez vous psychologiquement au départ ! »

Voilà Romain qui joue de l'ampli. La sirène se met en marche un court instant. Les jambes se détendent, on ajuste ponchos et K-way, on reprend la route. Paris se fait rare. Les maisons sont plus basses, plus espacées.

- Alors dis moi quand même, tu as un plan j'espère pour retrouver ce mec ?

- Oui, bien sûr que j'ai un plan. C'est un gars qui fréquente un forum sur internet. Il ne doit pas y en avoir beaucoup ici qui fréquente le même forum. Le problème étant qu'il faut rester discret...

- Donc on fait comment ?

- On se renseigne, à droite, à gauche...

- Ben voyons !

Morkhal le regarda quelques secondes en souriant.

- Non, je plaisante, j'ai déjà une stratégie. A ton avis, pourquoi sommes nous dans ce chapitre ?

- Parce que tu y connais des gens ?

- Mais encore ?

- Parce que le gars en question est un ch'ti ?

- Tu es malin toi... On fera quelque chose de toi si tu évites les keufs !

- Ah ah. Donc comment fait-on ?

- On engage la discussion avec les gens du chapitre, mine de rien. Essaie d'amener la conversation sur les forums de jeunes catholiques sur Internet, évoque les blogs comme le salon beige dans tes conversations, ce n'est pas pour rien figure toi que je t'ai demandé de le lire en détail chaque jour au cours des semaines passées. Fais de la publicité pour e-Deo, s'il connaît il se manifestera.

- Oh, les gars, on commence une médite, vous serez gentils de continuer vos discussions privées pendant le quart d'heure mondain.

C'était un rappel à l'ordre de leur bien aimé<sup>7</sup> chef de chapitre. Les deux garçons arborent une mine coupable et se le tiennent pour dit. Ils longent un haut talus sur lequel des marcheurs font halte un instant pour ranger une bouteille dans un sac, refaire un lacer ou attendre le passage de leur chapitre dont ils se sont éloignés au moment de la pause. Ce n'est que deux dizaines plus loin que les deux garçons reprennent la conversation.

- Quel est son pseudo ?

- Squatteur.

- Et toi, le tien ?

- Noirétoile.

---

<sup>7</sup> Mais si, mais si...

- Je peux t'évoquer ?

- Bien sûr ! Dis que tu connais par un ami qui poste sous ce pseudo, et présente nous ! Maintenant je dois te dire que c'est plus compliqué que tu ne l'imagines, parce que le gars en question peut-être dans n'importe quel chapitre du Nord. Bon, les chances sont bien minces de le retrouver parmi les louvettes ou luveteaux de Riaumont. Rien n'indique qu'il n'est pas éclaireur évidemment. Il peut aussi marcher avec les amis de Riaumont. Donc ouvre l'œil. Nous ne serons pas trop de deux pour suffire à la tâche, et je me demande même si...

Mais il n'acheva pas. La pluie ne cessait pas, ils étaient maintenant trempés. Les chaussures pourtant imperméabilisées regorgeaient d'eau et émettaient un bruit de succion très désagréable chaque fois qu'ils levaient le pied. Daniel engagea la discussion avec Claire et Agnès peu de temps avant la pause de midi. Ils avaient pénétré dans un bois humide, les branches dégouttaient sur leurs épaules, Daniel avait hâte de s'arrêter. Il trouvait décidément le rythme bien rapide, pour une première matinée, et se demandait déjà s'il pourrait tenir jusqu'au soir.

- Ne t'inquiète pas, on avancera plus lentement à partir de cet après midi. J'espère seulement que la pluie va se calmer avant Choisel...

Les propos rassurant de Claire étaient démentis par un ciel toujours aussi peu clément.

## Chapitre 4 - « Shit happens »

Ils s'installèrent tous les quatre avant la messe sous un haut parleur dont le ventilateur diffusait une très agréable chaleur. Ils retirèrent leurs chaussettes et les essorèrent avant de les mettre à sécher, profitant de l'air chaud. D'autres pèlerins les imitèrent bientôt. Devant eux des journalistes de France 3 passaient, caméra sur l'épaule, les pieds enveloppés dans des sacs plastiques pour ne pas salir le bas de leurs pantalons... ou mouiller leurs délicats petons. Daniel essayait vaguement de suivre grâce au carnet du pèlerin, mais la liturgie tridentine lui était totalement inconnue et il fut bientôt perdu, écoutant d'une oreille distraite les mots latins sans les comprendre. Soudain, au beau milieu de l'homélie, un carré de ciel bleu apparut et la pluie cessa brutalement. Quelques milliers de soupirs de soulagement s'élevèrent. L'Office n'en finissait pas, Daniel avait décroché malgré la sollicitude de Morkhal, et était distrait par un insecte qui se débattait dans la boue. Son voisin lui donna un coup de coude dans les côtes. Daniel redressa la tête.

- Vise...

Morkhal lui indiquait un homme assis sur un tabouret pliant, qui avait défait la prothèse lui tenant lieu de jambe et la récurait sous toutes les coutures. Les deux garçons se jetèrent un regard amusé, tandis que derrière eux Claire pouffait et Agnès, toujours très pieuse, soupirait.

Si l'après midi fut moins éprouvant pour Daniel, la soirée lui sembla en revanche interminable. Le bivouac n'arrivait jamais. Les pauses s'enchaînaient, trop courtes pour vraiment se reposer.

- Ce sera demain soir, le pire. Après avoir vu les flèches...

- Merci Claire, tu m'encourages.

Enfin ils longent les barrières qui bordent le champ où ils pourront planter leurs tentes. La colonne ralentit, les pèlerins font du sur-place, les flamands s'en prennent au picards qui n'ont pas l'intention de se laisser faire, cette année<sup>8</sup>. Daniel croyait voir cette journée sans fin s'achever. Il n'était pas au bout de ses peines. Avec le reste du chapitre ils arrivèrent aux camions, juste à l'entrée du bivouac sur leur gauche. Une camionnette annonçait les objets trouvés<sup>9</sup>. Plus avant une autre camionnette proposait des inscriptions tardives pour ceux qui rejoignaient le pèlerinage à cet endroit. Les sacs s'empilaient devant chaque camion en longues rangées, autour desquelles les marcheurs s'affairaient à la recherche de leurs biens. Daniel chercha longtemps. Bientôt ils furent les derniers.

- C'est pas possible, on l'avait mis dans le camion pourtant !

- A quoi il ressemblait, ton sac ? demanda un petit scout caché sous son chapeau, qui cherchait

---

<sup>8</sup> « Voyez comme ils s'aiment... »

<sup>9</sup> Qui ont d'abord été perdus.

quant à lui un sac poubelle contenant son duvet, mal ficelé sur son sac, qui avait du se détacher dans les secousses du débarquement.

- Ben, c'était un sac Quechua... normal quoi... Beige, avec un tapis de sol bleu sur le dessus...

- Ah ah ah.

- Je vois pas ce que ça a de drôle.

- Ils sont tous comme ça ici, disait le petit gars d'un ton compréhensif. Tu n'as pas laissé un signe dessus ? Une marque qui le différencierait ?

- Si, il y a mon nom écrit au marqueur...

- Ouais... C'est pas très visible quoi... J'imagine que quelqu'un a pu le prendre sans s'en apercevoir...

- Si c'est la cas il verra bien en ouvrant...

- Sans doute... t'as qu'à attendre ici ! Tu verras bien ! T'es tout seul ?

Daniel lui indiqua Morkhal qui revenait des objets perdus<sup>10</sup> les mains vides.

- Bon, vous pourrez toujours vous arranger pour cette nuit, de toute façon il n'est pas perdu, mais juste égaré ! Dans le pire des cas tu le retrouveras demain matin !

- Ben merci, et comment je vais dormir cette nuit ?

- C'est ton premier pélé ?

- Oui, en plus !

Il était bien proche des larmes le pauvre Daniel. Morkhal lui posa une main sur l'épaule, le rassurant comme il pouvait. Daniel renifla.

- C'est pas ce que tu cherches là bas ? demanda t-il au petit scout en désignant un sac poubelle initialement dans une rangée voisine.

- Si !

Il court, revient, remercie.

- Bon je dois y aller... Ma pat' m'attend, mais si je peux vous donner un coup de main... vous avez qu'à venir nous voir, on est la patrouille du Cerf, c'est peint sur le double toit. A plus !

- Hep, tu t'appelles comment ? appela Morkhal avant que le gamin ne disparaisse.

- Grégoire !

Et il se perdit dans la foule.

- Bon écoute, on va essayer de s'installer comme on peut, avec ce qu'on a, et on reviendra faire un tour ici tout à l'heure.

Ils finirent par retrouver Claire et Agnès, déjà installées, changées, en train de boire la soupe qu'elles avaient eu le temps de chercher. Morkhal commença à monter la tente igloo, aucunement

---

<sup>10</sup> Ou objets trouvés, au choix...

aidé par un Daniel qui se morfondait. Claire et Gonzague, un garçon du chapitre, vinrent lui porter secours, alors que Daniel leur relatait ses mésaventures.

- Ça arrive ! le consolait Claire, à sa manière très particulière. Lors de mon premier camp, on s'est retrouvé en plein raid de pat' sans tente, sous une pluie battante... On a passé la nuit sous nos ponchos... Sur le coup c'est dur mais après crois moi, ça fait de supers souvenirs !

- Merci, répondait sarcastiquement Daniel, en surveillant du coin de l'œil le fou rire de Morkhal.

L'herbe n'avait pas eu le temps de sécher, mais qu'importe, eux non plus. Daniel restait affalé sur l'herbe, les larmes toujours aux yeux.

- Je vais voir si le Cerf n'aurait pas une couverture à nous refiler... Puisque ce Grégoire a si gentiment proposé son aide...

- Fais ce que tu veux.

- Bon, prend des chaussettes sèches dans mon sac. Pour les fringues ça risque d'être plus compliqué, on ne fait pas précisément la même taille.

Le grand garçon noir poussa un soupir à fendre l'âme.

- Tu veux un peu de soupe ? lui proposa Claire gentiment.

Daniel en but une gorgée avant de déclarer que c'était infect<sup>11</sup>. La jeune fille prenait les choses en main, fouillait dans les affaires de Morkhal, sortait le duvet, un pull, des chaussettes, poussait le garçon à retirer ses chaussures, à avaler un peu de saucisson avec du pain, à enlever sa chemise trempée... Agnès était partie se laver, mais elle attendait obligeamment le retour de Morkhal pour laisser le garçon. Daniel commençait à éprouver une certaine gêne à voir cette fille qui faisait deux têtes de moins que lui le prendre en charge.

- Si ça peut te rassurer, lors de mon premier pélé j'étais bien pire. Une vraie loque. Et pourtant je n'avais pas tenu le premier jour ! Je trouve que tu t'en sors pas mal pour ta première fois...

Morkhal revenait, sans couverture mais avec une bouteille de rouge.

- Bon, ils ne se sont pas encombrés de couverture mais en revanche ils m'ont refilé quelques bouteilles ! Il paraît qu'il n'y en a déjà plus aux cuisines. C'est une piquette, mais ça aide à passer la nuit quand on a froid !

- Je vais aller me laver... et après je pense rejoindre Agnès pour la veillée. Vous faites quoi ?

- Tu ne veux pas aller te laver, Daniel ?

Le garçon jeta un regard sombre qui tenait lieu de réponse.

- Tu as tort, ça fait du bien ! Moi je ne vais pas me priver... Après il y a la veillée, mais tu préfères sans doute dormir...

Quand Morkhal revint de sa toilette, Daniel ne dormait pas. Assis sur le duvet étalé, il grelottait

---

<sup>11</sup> Daniel exagère : Notre Dame de Chrétienté a réalisé de grands progrès en matière de soupe. Elle est désormais tout à fait potable. (Note d'un contributeur soucieux de justice et d'équité).

dans ses vêtements mouillés. Si Morkhal, en coureur des grands chemins, avait pris avec lui plusieurs paires de chaussettes, les seuls habits de rechange se limitaient à un pull, un short et un polo de rechange. Pas de pyjama : il avait compté sur son duvet. Il refila à Daniel le short supplémentaire, lui enfila et le pull et le polo sec, se mit en caleçon et étala ses vêtements mouillés sur son sac, avec l'espoir dérisoire qu'ils sèchent pendant la nuit. Ladite nuit promettait d'être glaciale. Les étoiles luisaient dans le ciel ironiquement. La veillée s'acheva, les gens rejoignirent leur tente, le calme se fit peu à peu sur le bivouac. Claire et Agnès parlèrent quelque temps à côté d'eux puis tout s'éteint. Le duvet n'était pas suffisant pour deux. Ils le jetèrent sur leurs genoux, s'appuyant le dos sur les sacs. Ils avaient moins froid ainsi, mais la position était tellement inconfortable qu'ils ne parvenaient pas à dormir. Ils commencèrent à discuter à voix très basse, avant qu'un chuchotement à l'entrée de la tente ne les interrompe.

- Eh les gars... Vous dormez pas ?

- Non... c'est qui ?

- Grégoire !

- Ah ! Entre !

Une fermeture éclair qui s'ouvre, et le visage du petit scout apparaît.

- J'arrivais pas à fermer l'œil, je suis sorti pour pisser... Je venais voir comment ça allait !

- On est sur le point d'entamer la première bouteille... Tu veux boire un coup avec nous ?

- Si vous voulez !

Il contempla un instant le Noir qui grelottait dans son pull beige trop court.

- Il va cailler, cette nuit. On a pris la météo avant de partir, ils annonçaient des gelées possibles.

Alors avec ou sans duvet tout le monde va se les peler.

- Dis pas ça, il va craquer.

- Eh ! Comment tu t'appelles ?

- Da-daniel.

- Et ben Dadaniel... faut rigoler dans la vie !

- Très drôle.

- T'as déjà dormi sous la tente ?

- Non.

- T'as jamais passé une nuit d'hiver dehors, en altitude, par moins dix degrés ?

- Non.

- Tu connais, les raids de survie ?

- Non.

- Si t'as froid mon vieux fallait rester en Afrique.

- Dans ma cité aussi j'avais chaud.

- Ah ouais ?

- Ouais. Brûler les caisses, ça réchauffe. J'aurais pu rester là-bas aussi.

- T'en fais pas. Je t'assure que tu ne regretteras rien dans deux jours, quand on arrivera à Chartres.

- C'est ça.

La première bouteille se vida sans que Grégoire ne songe à partir. On lui raconta comment Daniel en était venu à prendre la route de Chartres, ce qu'il semblait regretter pour l'heure.

- Ouais, on m'y reprendra à voler des bicyclettes.

Minuit.

- Bon c'est pas tout les gars... Mais faut que je rejoigne ma tente, si mon CP apprend que je passe mes nuits dehors je vais attraper un savon... Il pourrait s'imaginer que je suis avec une fille...

Quand on parle du loup...

- Vous ne dormez pas les mecs ?

La voix de Claire parvient jusqu'à eux dans l'air glacé.

- Non... On t'a pas réveillé j'espère ?

- J'étais allée aux toilettes. Si vous saviez comme il fait froid dehors !

- Ouais, on s'en doute...

- Vous n'êtes pas seuls ?

- Non, y'a un copain qui tenait à goûter la piquette...

- Vous avez du vin ?

- T'en veux ?

Une nouvelle fois le bruit de la fermeture brise le silence. Le froid pénètre dans la tente.

- Bonsoir...

- Bonsoir, sourit le petit scout.

- Bon, on entame la seconde bouteille ? Claire, à toi l'honneur.

- On est quatre, on devrait avoir plus chaud maintenant.

- Je ne comprends pas Daniel, le vin ne te réchauffe pas ?

- Non.

- C'est la fatigue je crois.

- Vous vous connaissez depuis quand Claire, Agnès et toi ?

- Depuis Chartres. Il y a trois ans. C'était le premier de Claire je crois...

- Agnès m'avait entraînée, le pire c'est qu'elle m'a convaincue sur un forum, sur lequel on s'était retrouvé par hasard, on ne s'était plus vues depuis des années...

- Sur un forum Internet ? demanda nonchalamment Morkhal. Lequel ?

- Le forum Catholique... Tu connais ?

- Un peu... Moi je poste surtout sur le forum e-Deo, je ne sais pas si tu en as entendu parler ?
- Oui, ils ont un blog sympa ! Ils sont assez proches de Radio Courtoisie, non ?
- Moi j'aime bien le bulletin de ré-information, ajoutait Claire aux paroles de Grégoire.



## Chapitre 5 - De nouveaux alliés

Le regard de Morkhal convergea vers Grégoire qui venait de répondre. Il scruta les deux adolescents un instant avant de continuer d'une voix posée.

- En fait, on est à la recherche d'un des gars qui poste sur le forum. Squatteur. Je crois qu'il écrit aussi sur le blog.

- Il fait le pélé ?

- J'en suis quasiment certain. Et je pense aussi qu'il est dans la région Nord.

- Eeeeh ! Mais c'est sûrement Jean-Martin !

- Jean-Martin ? Quelqu'un que tu connais ?

- Oui, c'est un gars de ma troupe. On sait qu'il écrit sur un blog, et je crois que c'est e-Deo.

- Tu crois ?

- Ouais. Enfin, j'en suis presque sûr, quoi.

- Je pense que tu as raison, parce que sur le forum il signe toujours J-M. quand il a posté un message un peu plus sérieux que les autres...

- C'est génial alors ! On va le retrouver !

- Oui, certainement... Mais pas ici. Il est au lit avec 40 de fièvre...

La tente chavira aux yeux de Daniel.

- Et... Si ce n'est pas indiscret... vous le cherchez pour quelle raison ?

Morkhal observa un moment de silence avant de répondre posément. Il parla longtemps, se contentant d'exposer la situation sans détail. Quand il eut fini le silence pesa un instant sur les quatre jeunes.

- Tu as des preuves de ce que tu avances ?

- Non. Mais je sais que vous allez me croire.

- Pourquoi ?

- Parce que vous savez que je ne mens pas. Vous avez déjà été en contact avec ce monde invisible dont je vous parle. Toi Grégoire, tu as croisé des belles gens une nuit, dans la forêt. Et toi Claire, un rêve récurrent te poursuit dans lequel tu vois le Joyau.

Un instant de stupeur régna dans la tente. Daniel n'était pas le moins surpris des trois. Comment Morkhal savait-il tout cela, si c'était exact ? Visiblement les deux autres se posaient la même question.

- J'ai toujours eu un sens très aigu de la psychologie... murmura Morkhal en réponse à leur

interrogation muette. Mais surtout, je suis en contact avec les belles gens, et vous leur êtes connus... Ce n'est pas un hasard si nous nous retrouvons ce soir sous la même tente. Je ne crois pas au hasard.

La nuit se prolongea mais les heures qui suivirent parurent très courtes aux trois jeunes. Vers trois heures Grégoire rejoignit sa tente, Claire la sienne, et Daniel et Morkhal se retrouvèrent à nouveau seuls.

- Tu es très fort, grelotta Daniel dans un élan d'admiration.

- Non. J'ai simplement beaucoup de chance.

La quête comptait deux membres supplémentaires.

Une demi-heure de sommeil. Daniel avait du mal à l'accepter. Une demi heure de sommeil après une nuit passée à se frotter les bras et s'enfiler deux bouteilles de rouge. Son crâne martelait. Il ne se sentait pas capable de marcher une journée de plus, comme la veille. Hier lui avait semblé interminable. La musique classique était sensée réveiller les pèlerins en douceur, et tant pis pour les imprudents qui s'étaient installés sous le haut parleur. Déjà certains lève-tôt s'affairaient.

Le haut parleur braillait à présent :

« Amis pèlerins... »

- Bonjour ! quelques voix fusèrent dans l'aube.

« Bonjour. Il est cinq heures du matin. »

- Chaque année le même baratin, souffla Morkhal qui roulait déjà le duvet.

- Morkhal, je peux pas marcher ce matin. Je suis crevé et bloqué de partout.

- En fait on ne marche quasiment pas jusqu'à la pause de ce midi. Si tu veux, va te reposer. On se retrouvera à la messe...

- Ouais... Hier j'avais pas la force de réagir, mais j'ai plein d'ampoules.

- Montre ?

Morkhal scruta les pieds posés sur ses genoux.

- Ouais... J'en vois trois. C'est ça que tu appelles plein ?

- Regarde, là, il y en a une autre !

- C'est tout juste une ampoule... Je la fais sauter si tu veux.

- Non !

- Tu préfères aller à l'ordre de Malte ?

- Oui...

Hier soir Daniel ne s'était pas rendu compte de l'immensité du campement. Des milliers de

tentes s'étalent dans un champ gigantesque, on s'y perdrait. Des gamins minuscules encore endormis suivent leurs cheftaines, pendant que les grands frères et sœurs se battent à coup de foin. Daniel a honte de son état quand des petits de six ans engloutissent leurs tartines avec appétit. Des tables s'alignent au milieu du bivouac, derrière lesquelles on propose du chocolat chaud, du café, du thé et des tartines. La nuit blanche a creusé l'appétit de Daniel qui s'empiffre encore en rejoignant l'ordre de Malte sur le départ.

- Vous ne pouvez pas l'embarquer ? Hier il était trop crevé pour venir, mais je vous jure qu'il est à bout...

- Non mais ça va ! proteste Daniel.

- Bien-sûr, il ne l'admettra jamais...

- Pas besoin d'une ambulance j'espère ?

- Non... Mais un remontant pour tenir la journée. Il n'a pas dormi cette nuit, trop froid. Et puis il avait perdu son sac...

- Mon sac !

- T'en fais pas, je m'en occupe.

Morkhal veut s'éloigner, mais il sursaute soudain.

Non. Il ne peut pas être là. Pas lui.

Morkhal amorce un repli stratégique, rejoint Daniel.

- Daniel... Surtout reste très discret. Fais gaffe à tout ce que tu diras.

- Pourquoi ?

- J'ai vu quelqu'un que j'aurais préféré ne pas rencontrer ici.

Le garçon lui jette un regard interrogateur mais Morkhal ne s'explique pas.

- Plus tard... Je dois rejoindre les autres. Souviens-toi de ce que j'ai dit. Fais attention. Tu vois le gars à côté du camion Ile de France, qui porte des lunettes et un ciré noir ?

- Avec une casquette militaire ?

- Oui... Surveille le si tu peux, et prend garde à lui.

- Mais pourquoi ?

- Plus tard ! J'y vais.

L'homme se retourna dans la direction de Daniel alors que Morkhal s'écartait, ses lunettes aussi sombres que son ciré. Pendant quelques instants, le garçon pensa être observé, et en effet quelques minutes plus tard le gars se rapprocha de la voiture de l'ordre de Malte. Daniel s'attendait à ce qu'il lui adresse la parole, lui posant peut-être des questions sur son compagnon. Au lieu de cela, le ciré noir entreprit un des secouristes.

- Excusez-moi, mais comment fait-on pour rejoindre directement le lieu de la messe ?

- Pour l'instant personne ne part. Ceux qui ne marchent pas peuvent donner un coup de main pour démonter le bivouac, on a toujours besoin d'aide pour porter les structures métalliques des tentes par exemple. Quand la colonne sera partie, vous pourrez trouver une navette qui vous conduira directement à la pose de midi.

## Chapitre 6 - Un vieil homme sympathique

Grégoire se relève du tabouret rouge orné de la croix blanche des templiers. Il remercie, renfile chaussettes et chaussures. Évidemment, Riaumont est maintenant loin devant. Il ne reste qu'une demi-heure avant la messe ; plutôt que de se fatiguer à remonter la colonne, le garçon décide de continuer avec un chapitre.

Mais bien sur, le Nord était en queue ce matin. Grégoire se retrouvait donc à marcher avec les éclopés, à presser le pas en arrière, espérant ne pas arriver trop en retard. A ses côtés, un monsieur d'un âge honorable forçait l'allure. Le gaillard accusait soixante dix ans ; il n'en avait pas moins l'air vigoureux et bourru à la fois. Une camionnette de l'ordre de Malte les doubla lentement ; la porte arrière coulissante était ouverte, et Grégoire reconnu soudain une paire de longues jambes noires qu'il avait vue le matin même.

- Oh ! Daniel !

Et de courir pour rester à la hauteur du véhicule...

- Alors flemmard, tu te reposes ?

- On fait ce qu'on peut hein ! Et toi, comment se fait-il qu'on te retrouve à la traîne ?

- Je me suis fait buter une saleté d'ampoule tout à l'heure. Elle m'avait bouffé tout le talon, rien à voir avec tes cloques microscopiques de ce matin ! Ça a pris du temps, forcément.

- Ben, monte à côté, la camionnette doit doubler tout le monde... Tu descendras à hauteur de ton chapitre !

Sitôt dit, sitôt fait ; Grégoire saute à l'arrière du véhicule. En pure perte bien sûr ; bloqué par les voitures de particuliers qui arrivent en sens inverse, l'ordre de Malte est obligé de se rabattre pour le moment. Le septuagénaire remarqué plus tôt avance exactement au même rythme, les jambes de Daniel traînent à terre, Grégoire a passé ses bras autour de ses genoux brunis.

- Eh, monsieur ! Vous ne voulez pas monter ?

- Dites donc, non mais ! Vous me prenez pour un infirme ? Les gens de ma génération, ça sait marcher, jeunes gens ! Contrairement à vous !

- Excusez. On pensait juste que vous auriez pu rejoindre votre chapitre...

- J'ai pas de chapitre à rejoindre.

- Vous marchez seul ?

- Ouais. Enfin, cette année, je suis à Tours. Saint Gatien. L'année d'avant, j'étais à Bordeaux, au Christ - Roi. Des jeunes sympathiques, mais Saint Gatien, c'est une meilleure ambiance. De vrais français, ha !

Les deux garçons se jettent un regard mi-amusé, mi-intrigué.

- Vous faites le pélé depuis combien de temps ?

- C'est la vingtième fois que je le fais ! J'étais là au premier. A l'époque ça rigolait pas hein, on n'avait même pas le droit d'entrer dans la cathédrale à l'arrivée... Une année y'a des malins qui sont montés au clocher pour nous offrir un petit concert... Ah ! C'était le bon temps. C'était avant l'affaire des sacres de Monseigneur Lefebvre, tout le monde dans le même paquet... C'est après ça qu'on a eu le droit de dire la messe en latin et tout... C'était peut-être pas très orthodoxe vis-à-vis du Vatican, cette histoire de sacre, mais au moins les choses ont bougé !

- Ah oui... Et sinon, hum... vous faites le pélé seul ? demandait Grégoire, tandis que Daniel cherchait encore à quel événement le gaillard faisait allusion.

- Je marche seul, ouais ! D'habitude je devais ramener mon galopin de petit fils, mais cette année il a trouvé le moyen de tomber malade...

- Eeeeh ! mais vous êtes le grand père de Jean Martin ! Je me disais bien que je vous avais rencontré quelque part ! On était chez vous le mardi gras, pour manger des crêpes, vous vous souvenez ?

- Fort bien. Vous m'avez mis un de ses futoirs ! Enfin, il faut que jeunesse se passe...

- En même temps, inviter toute une troupe chez vous... C'était vous exposer à ce genre de problème...

- Vous êtes aussi de Lille ? demandait Daniel.

- Que non ! De Saint Étienne mon gars ! Mais ma famille est propriétaire d'une ferme abandonnée à l'intérieur du pays, et j'ai aussi mon manoir pas loin de Lille, en campagne. Rien qui vous intéresse, vous, les jeunes des villes !

Pourtant, les « jeunes des villes » se jetèrent un regard alors que la camionnette prenait son envol et doublait quelques dizaines de clopinants, profitant d'une route plus large.

La journée se déroula par la suite sans rien de notable, si ce n'est l'extrême fatigue des pèlerins et la décision que prit soudain Daniel de se confesser, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant. L'arrivée au bivouac de Gas fut mémorable : Daniel ne comprit qu'on arrivait que lorsqu'ils descendirent effectivement dans le bivouac, situé en contrebas dans la carrière. Autour de lui, le chapitre reprenait « un gai luron des Flandres » pour la cinquantième fois à tue tête. Les garçons s'installèrent à côté de la tente de patrouille de Grégoire, Claire et Agnès non loin. Cette dernière s'étant rendu à l'infirmerie et ayant manifesté le désir d'enchaîner directement avec l'adoration, Claire se trouva à dîner avec les garçons, Grégoire traînant avec eux au lieu d'aller se laver. Ils étaient au dessus d'une carrière de taille imposante, dans laquelle le bivouac s'installait. Le fait est que cette carrière est toute en longueur et en dénivellation ; nos amis se trouvaient à l'autre bout du

camp. Ils renoncèrent à effectuer quelques kilomètres supplémentaires pour la soupe, se cantonnant au petit feu illicite mais si agréable qui les réchauffait<sup>12</sup>. Grégoire et Daniel s'étaient lancés dans une messe basse qui excluait Claire et Morkhal.

- Vous pouvez nous initier ?

- C'est le vieux là bas... qui dîne tout seul. On l'a croisé en fin de matinée, il est complètement fêlé mais nous a paru sympa...

- S'il dîne tout seul, vous n'avez qu'à l'inviter !

Sitôt dit, sitôt fait. Grégoire va présenter sa requête à l'honorable vieillard, pendant que Daniel met au fait Morkhal ;

- C'est le grand père de Jean Martin. Il nous a dit qu'il avait fait le pélé à Bordeaux, mais que cette année il était à Tours... et il vient des environs de Saint Étienne mais habite dans le Nord actuellement. Il pourrait nous informer ?

- Je l'imaginai plus jeune ! Mais si tu le sens comme ça... Il faut toujours faire confiance à ses intuitions. On va essayer de le faire parler.

Le faire parler... ce ne fut pas réellement nécessaire. Le bonhomme, ravi de l'invitation, n'avait même pas eu le temps de s'asseoir que son regard se fixa sur Morkhal.

- Toi alors, mon garçon... Tu me rappelles bien quelqu'un ! Tu n'aurais pas de la famille dans le Massif Central par hasard ?

- Peut-être bien... pourquoi ?

- C'est idiot, mais c'est dingue comme tu me fais penser à cette femme !

- Une femme ?

- Oui... même menton, même bouche... même forme du visage. Jusqu'aux oreilles qui sont semblables. Elle aurait pu être ta grand-mère ou quelque chose dans le genre.

- Quelqu'un que vous connaissiez ?

- Oh, non ! Ça remonte, et je l'ai vue quoi... Un quart d'heure à peine ! Dans ce château...

- Un château ?

Le vieux arrêta là la discussion et parcourut du regard les visages avides de Daniel, Grégoire et Claire, et la face impassible de Morkhal.

- Un château, ouais. Et d'un sacré genre. Je serais bien incapable de me rappeler comment je suis tombé dessus, ça remonte hein !

- Racontez nous donc !

---

<sup>12</sup> L'auteur décline toute responsabilité et rappelle aux pèlerins que Notre Dame de Chrétienté a ses raisons (qui sont fort judicieuses) pour interdire les feux personnels lors des bivouacs. L'exemple de nos amis, si charmants soient-ils par ailleurs, n'est pas toujours à suivre. Merci de votre compréhension.

- Oh, je vous raconterais bien... Ce n'est pas que ça a de l'importance... comme je dis, ça remonte à si loin ! Mais bon, à l'époque on m'a dit de ne pas trop en parler, alors...

Il reprit son souffle et jeta un nouveau coup d'œil circulaire vers l'assemblée des jeunes gens.

- Bon, si ça peut vous amuser... Vous allez entendre une histoire qu'on n'a pas l'habitude d'entendre tous les jours !



## Chapitre 7 - Le nid d'aigle

J'étais tout jeune, à l'époque. Mes grands parents étaient propriétaires de la ferme de Caveyrac, à côté des gorges du même nom. Maintenant, c'est un cousin qui possède la ferme, et je n'y suis pas retourné depuis trente ans. Il paraît qu'il n'a rien entretenu, tout fiche le camp, il a même fini par la vendre pour deux bouchées de pain. En même temps, mon oncle ne s'est jamais vraiment soucié de lui donner une éducation de fermier. Y'avait que les études qui comptaient pour celui là ! Bon. En tout cas, à l'époque, la ferme tournait, et bien. Moi j'étais à la ville toute l'année, au pensionnat avec mon cousin Jean-Pierre. On rentrait pour l'été seulement. L'été de nos 18 ans, je ne sais plus pourquoi, mais on avait passé notre temps à nous engueuler. C'était peut-être bien pour une histoire de fille... Et il m'a mis au défi de monter jusqu'au château. Je peux plus vous dire le nom, parce que j'y suis pas retourné depuis trente ans, comme je vous dis, et c'est de peu d'importance. On ne passait que deux semaines là bas, tous les ans. Bref. Ce château, c'était une vraie forteresse, aux dires des autochtones. On n'en voyait jamais les propriétaires, et impossible d'y monter. Imaginez un nid d'aigle suspendu au dessus d'une muraille naturelle ! Ça avait de la gueule, ça, pas à dire. Le seul moyen d'y parvenir, c'était de passer par les bois. Et les bois, ils avaient une mauvaise réputation.

Bon. Enfin, je prend mon courage à deux mains et décide de lui montrer, à ce paltoquet, que je n'ai peur de rien.

Je suis donc parti dans la matinée, avec provisions et boussole. Je comptais arriver au château par derrière, histoire de ne pas me faire remarquer, et puis l'entrée principale est toujours fermée de toute façon. Je pensais arriver vers midi, ce n'était pas si loin. Seulement, au bout d'une heure ou deux, je me suis rendu compte que ma boussole me jouait des tours. En jetant un œil au soleil, comme ça, je constatais que je marchais droit vers lui, alors que ma boussole indiquait plein nord ! Bon, j'ai pas perdu la tête, toi le scout tu dois savoir qu'on se perd pas comme ça en plein bois.

Oui mais voilà, je suis arrivé peu de temps après à une espèce de labyrinthe de pierre, un bazar épouvantable. Je ne trouvais jamais le moyen d'aller dans la direction que je voulais. Je tournais, tournais, de temps en temps faisais un bout d'escalade... L'après midi s'étirait et moi je finis par être totalement perdu ! J'ai pas paniqué, mais j'ai donc décidé que tant pis pour mon honneur, je devais me sortir de là. J'avais fini mes provisions depuis longtemps et le soir allait tomber. Bien sûr, avec les étoiles, j'aurais pu m'en tirer, mais devinez quoi ?

- Le ciel était couvert ? proposa Claire.
- Typique ! enchaîna Grégoire
- Vous avez compris.

Et non seulement il était couvert, mais en plus, il a commencé à tomber des cordes. Et moi, je quittais mes pierrailles uniquement pour tomber sur un bout de forêt proprement marécageux, la bouillasse qui me collait au pied, et des mares noires de part et d'autre. Il ne manquait plus que les feux follets ! J'ai donc décidé de prendre un peu de hauteur, c'était le seul moyen de ne pas m'enfoncer dans ce borbier. Devinez dans quel état j'étais.

Bon, et alors que je commençais à désespérer, je vois une lumière en haut de la colline. J'ai foncé, je me suis étalé dans plusieurs petits sapins, et une fois arrivé en haut, je l'ai vu. Il était un peu en contrebas, entouré d'une muraille de pierre d'environ dix mètres de haut. Je n'ai fait ni une ni deux, j'ai trouvé un endroit où descendre et j'ai cherché la porte. Je me disais qu'aussi désagréable que soient les gens de ce château, ils ne refuseraient tout de même pas d'apporter un peu d'aide à un gosse perdu dans la montagne !

- A quoi ressemblait le château ? s'enquit Morkhal.

- Une belle chose !

Un vrai château fort, avec des douves, un pont-levis, des tours, de la belle pierre... et tout en hauteur ! Et puis au sommet, il y avait un donjon. On ne voyait de la lumière qu'à une seule fenêtre. J'ai fait le tour, j'ai trouvé le pont-levis avec la grande porte, manque de bol c'était fermé, forcément. Je ne savais pas trop quoi faire, alors comme un idiot j'ai sorti mon sifflet et j'ai sifflé, espérant que quelqu'un m'entende. Et alors, croyez-moi si vous pouvez, j'ai entendu une série de grincements, et le pont est descendu ! Alors j'ai marché jusqu'à la grille, et elle s'est ouverte aussi. Je suis entré. Derrière, sous le porche, il y avait un garçon d'une dizaine d'années qui m'attendait, avec une torche. Je trouvais vraiment curieux de me faire accueillir comme ça, au beau milieu de la nuit, par un enfant qui tenait un flambeau entre ses doigts, dans un château fort qui surgissait d'une autre époque. A l'intérieur, une petite cour. Un portail devait mener aux écuries, à droite, et à gauche un escalier de pierre droit montait directement à une porte au premier étage. En face, c'était juste le mur avec des fenêtres étroites. Il y avait une tour à chaque angle, et le donjon au milieu, juste devant moi, qui s'élevait au dessus des fenêtres en face. Les tours étaient si rapprochées qu'elles se touchaient presque. Mon guide me fit gravir l'escalier, entrer dans un couloir très sombre. Je remarquai les tableaux aux murs, mais ne pouvais distinguer les motifs à la lueur tremblante et fugitive de la torche. Je n'expliquais rien au garçon. Ni comment j'étais arrivé là, ni ce que j'aurais souhaité. Il me conduisit en fait à une chambre, et dans la chambre il y avait un plateau avec du pain, du fromage, quelques tranches de saucisson et du vin. Le gobelet comme la cruche étaient de cristal, et le plateau m'avait tout l'air d'être de l'argent, ainsi que le couteau. Je remerciai, et questionnai du regard l'enfant, qui allumait les trois bougies d'un chandelier posé sur la table. Sans me regarder, il me dit alors : « Vous passerez la nuit ici. Vous ne devez quitter votre chambre

sous aucun prétexte. Demain, je vous indiquerai le chemin du retour. »

J'ai mangé, puis me suis déshabillé. J'avais remarqué qu'il y avait, posé sur le lit, des vêtements secs : une longue tunique de soie et une autre plus courte de laine, une ceinture, des sandales et un pantalon d'épais coton. J'ai enfilé le tout. Après cela, plus question de dormir. Je n'avais qu'un désir : partir à la découverte de ce château. Je me suis rappelé la requête du jeune garçon, et me suis mis à faire les cent pas dans ma chambre. J'ai entendu une chouette hululer, puis une cloche sonner les douze coups de minuit. A ce moment, j'ai entendu du bruit dans le château. Je n'y ai pas tenu : je me suis emparé d'une bougie du chandelier, ai éteint les autres, vérifié que les allumettes étaient dans ma besace et je suis sorti sans bruit dans le couloir.

Il n'y avait pas un chat : le château m'avait tout l'air d'être désert. Pas un son, pas une lueur. Je progressais lentement, promenant ma bougie devant moi. Au bout du couloir qui m'avait amené jusqu'à ma chambre, je distinguais une porte sombre. Elle n'était pas fermée à clé. En revanche, dès que je l'eus ouverte, j'entendis une musique. Je ne pourrais vous dire ce que c'était ; rien que je connaisse en tout cas. Une voix très aiguë montait dans les airs tandis que des chœurs plus graves l'observaient de la terre. Aucun instrument n'accompagnait les voix. Je m'arrêtai un instant, subjugué et à la fois indécis, puis décidai de continuer. Le couloir faisait un coude ; la musique s'intensifia. Je distinguai soudain une lumière au milieu du couloir : une porte large n'était pas parfaitement refermée. J'éteignis ma bougie. Je jetai un œil dans la salle, et le spectacle que je vis me laissa coi.

C'était une chapelle. Évidemment, on trouve toujours une chapelle dans ces anciens châteaux. Deux rangées de bancs à ma gauche, l'autel à ma droite ; bien sûr à mon époque, il n'y avait pas encore ces tables massives, presque mastocs posées entre le peuple et le tabernacle, que certains ont l'outrecuidance d'appeler des autels. Nous sommes d'accord, jeunes gens<sup>13</sup>. Sur le premier banc, je distinguais alors une femme. Je voyais bien son visage, grâce aux nombreux cierges allumés. Je ne comprenais pas en revanche d'où venait la musique. Soudain, mon regard se porta de l'autre côté de l'autel, où une porte s'était ouverte. L'enfant de tout à l'heure, vêtu comme moi d'une longue tunique serrée à la taille, vint, tenant dans ses mains une sorte de fiole remplie d'eau. La femme se leva à son entrée. Il posa la fiole avec un grand soin sur l'autel, là où l'on met d'habitude le Saint Sacrement, puis s'agenouilla longuement devant l'objet avant de se retirer. La femme, elle, s'était assise à nouveau. Je fixai alors son visage. Elle était âgée, déjà, ses cheveux étaient parfaitement blancs mais il y avait peu de rides sur son visage. Elle avait les yeux très sombres, un beau visage ovale. Je remarquais alors qu'elle pleurait doucement, mais son visage s'était illuminé étrangement. Je regardais alors vers l'autel, cherchant la source de cette nouvelle lumière. La fiole qu'avait posée l'enfant reflétait la lueur des cierges, et répandait cette lumière avec plus de force qu'un miroir bien

<sup>13</sup> Saluons le tact et la diplomatie des jeunes gens en question, qui eurent le bon sens de ne pas l'interrompre en lançant un débat sans aucun intérêt pour la suite de l'histoire.

poli. Et soudain, il me sembla que la lumière de la fiole éclipsait toute autre clarté, et c'était comme si une étoile neuve, blanche et lumineuse était tombée dans cette chapelle. Je clignais des yeux un instant. Je les ai rouverts quand j'ai senti que quelqu'un me prenait le coude. L'enfant était à mes côtés. Il tenait à nouveau une torche dans la main. Il me fit signe de le suivre, et me raccompagna jusqu'à ma chambre. Je n'étais pas inquiet ; au contraire, jamais mon cœur ne m'avait paru si léger, et j'avais le sentiment que toute ma vie devait être guidée par cette clarté puissante, pour que de grandes choses naissent et renaissent sur mon passage. Je suis entré dans ma chambre, mais avant de fermer la porte l'enfant me dit : « Tu n'aurais pas du assister à ce spectacle, étranger. Garde-le pour toi ».

Je me suis réveillé tard le lendemain matin. Un nouveau plateau était posé sur la table, avec cette fois du pain, du beurre et du lait. J'ai mangé de bon appétit et attendu qu'on s'occupe de moi. L'enfant est revenu vers dix heures. Il m'a demandé si j'étais prêt, si j'avais bien dormi. Pour finir, il m'a emmené jusqu'au bout du couloir, il a soulevé une dalle au moyen d'un levier. Nous sommes descendus par un escalier. Nous avons marché environ une demi-heure avant de ressortir par une petite grotte, non loin de vieilles ruines en pierres... Dans mon souvenir, un sapin poussait juste devant. Il doit être adulte, maintenant... J'ai quitté ainsi cet enfant, sans plus parler de mes découvertes de la nuit, comme si tout n'avait été qu'un rêve. C'est ce que je pense parfois, d'ailleurs. L'ambiance de ce château était si particulière, ainsi que ma façon d'y arriver, qu'il se peut très bien que je n'ai fait qu'un songe.

## Chapitre 8 - Chartres

Les quatre gosses gardaient leur regard rivé sur le vieux. Celui-ci semblait avoir pris plaisir à raconter son histoire, finalement. Soudain, une ombre tomba sur eux.

- Ah, tu étais là ! C'est malin, on te cherche partout ! Rémi est furieux...

Un scout s'adressait à Grégoire, qui avait totalement perdu de vue le fait qu'il devait dîner avec sa patrouille !

Leur second bivouac fut bien plus agréable que le premier. Claire et Agnès avaient monté leur tente à côté de celle des garçons, Daniel avait retrouvé son sac. Ils firent discrètement une petite flambée dans une boîte en métal, dînèrent très largement et veillèrent un peu. La nuit était très belle, des millions d'étoiles leur souriaient et il ne faisait pas si froid. Morkhal leur apprit à reconnaître les constellations, leur indiqua l'étoile polaire. A côté, des scouts chantaient une prière à voix très douce. Ils parlèrent encore un peu puis rentrèrent sous leur tente.

Daniel était bien, dans son duvet. Il avait bien chaud. Il sentait le sang battre dans ses pieds posés sur le sac. Autour d'eux le silence se fit peu à peu. On n'entendit bientôt plus personne.

La nuit passait, les étoiles tournaient. Les pèlerins se relayaient devant le Saint Sacrement. Agnès rentrait sous sa tente. Le ciel pâlit à l'est, les étoiles s'éteignirent. On perçut quelques vagues bruits.

Soudain, la musique des Choristes vint éveiller les dormeurs. Daniel ne se sentait pas précisément plus reposé que la veille, mais au moins n'avait-il pas les pieds gelés dès le réveil ! Pendant qu'ils démontaient leur tente, Morkhal lui exposa son projet.

- Le vieux, il ne faut pas qu'on le perde de vue. Le problème, c'est que j'aimerais aussi surveiller quelqu'un d'autre, qui pourrait être en quête des mêmes renseignements...

- Le ciré noir ?

- Tout juste.

- Écoute, je me charge du vieux. Occupe-toi du ciré noir...

Ils se séparèrent donc dès le départ de la colonne. Daniel était maintenant parmi les premiers chapitres. Morkhal restait dans la région Nord, se partageant la tâche avec Grégoire. A la pause de dix heures, Daniel n'en pouvait plus et dormait sur place et le vieux n'avait pas l'intention de s'arrêter de sitôt. Heureusement, l'arrivée inopinée de Claire lui permit de finir la matinée en voiture, trajet qu'il mit à profit pour s'octroyer une petite sieste impromptue. Il déjeuna avec Claire.

L'après midi lui parut terriblement courte. Il se désintéressait de sa filature, se faisait prendre en photo à côté de la pancarte qui indiquait l'entrée dans la ville de Chartres. Les maisons succédaient aux maisons ; on arriva dans le centre ville, on traversa un cours d'eau. Les arbres étaient verts, les gens regardaient ces milliers de pèlerins qui marchaient depuis trois jours. Daniel ne se sentait plus de joie. Ils montaient entre deux rangées d'arbres en chantant « Nous voulons Dieu » d'un ton triomphant. On s'arrêtait maintenant très fréquemment, certains se précipitaient vers les bancs à chaque arrêt. On arriva en haut de la colline, on contourna la cathédrale, maintenant immense et toute proche. Les cloches sonnaient, les pigeons volaient, le soleil brillait. On traversa le parvis, parsemé de packs de bouteilles et séparé par des banderoles en larges carrés... et on entra.

Qui n'a jamais fait de pèlerinage à Chartres ne peut savoir ce que l'on éprouve en pénétrant enfin dans la cathédrale, surtout lorsque c'est la première fois. Même Claire, qui n'en était pas à son premier pèlerinage, était émue. Quant à Daniel, il avait la gorge serrée.

Les cathédrales sont d'autres mondes : lorsque vous pénétrez à l'intérieur, vous découvrez une autre dimension. La lumière, filtrée par les vitraux multicolores, n'est pas la lumière habituelle. Elle est plus mystérieuse, et dévoile sans trop montrer, révèle sans toucher. Elle est diffuse, on ne voit pas son origine. Les hauteurs restent dans l'ombre, et il se pourrait bien que le plafond soit plus haut encore que ce qu'il paraît. Un pas résonne dans toute la cathédrale ; mais mille pas ne parviennent pas à éveiller les pierres. La cathédrale de Chartres est comme une grotte, une grotte dans laquelle on aurait cherché refuge pendant des siècles. Et les siècles sont là, tous présents, et nous contemplent du haut des piliers. Voilà les bannières des anciens chevaliers qui entrent à présent, qui entrent par centaines, défilant lentement les unes après les autres. Et les voix des chœurs d'autrefois résonnent sous les voûtes divines. Les pèlerins du Moyen-âge voisinent avec ceux du troisième millénaire. Car dans une cathédrale, le temps n'existe plus.

Daniel s'était juré de rester éveillé, cette fois, pendant la messe : il ne pouvait pas se permettre de perdre ne serait-ce qu'une minute de ces dernières heures du pèlerinage. Ses yeux s'étaient fixés sur la lueur tremblotante des bougies non loin. Peu à peu, ces bougies devinrent étoiles. Étoiles d'une nuit profonde, au dessus de la forêt qui s'agitait comme un océan sous la tempête, tandis que les loups hurlaient... Au cœur d'une clairière campaient des hommes étranges, des hommes au regard profond comme les siècles et l'eau noire des étangs qui les entouraient. Le feu se reflétait sur leur visage clair, ils chantaient doucement dans une langue inconnue pour les étoiles et pour la Reine qui, de là haut, les allumait chaque soir et les éteignait au matin. Ils chantaient pour les arbres, piliers d'une cathédrale immense sous la mer des feuillages... Vaisseau sous-marin voguant parmi les bêtes sauvages. Le hurlement des loups s'éloigna, et une voix plus claire s'éleva au milieu des autres, alors dans son rêve Daniel vit un immense bateau quitter le port et s'élever dans les airs, conduit par un homme de haute stature qui portait une lumière au front.

- Daniel... Daniel !
- Hein ? Quoi ?
- Réveille toi mon vieux... Tu ne veux tout de même pas louper ça !

Des centaines de bannières entraient dans la cathédrale en une longue file bigarrée.

Le vent balayait l'esplanade de la cathédrale lorsqu'ils sortirent avec le reste de la foule. Le vieux se dirigea vers un café. Ils se frayèrent un chemin pour ne pas le quitter, et commandèrent des consommations.

Ils retrouvèrent Morkhal et Grégoire à la gare, cherchèrent ensemble leurs sacs qui avaient été déposés là. Grégoire avait l'autorisation de rentrer par ses propres moyens. Le ciré noir (qui ne portait plus son ciré aujourd'hui, mais avait gardé ses lunettes noires et sa casquette militaire) restait à proximité du vieux monsieur. Ils montèrent ensemble dans le premier train spécial, puis se séparèrent à nouveau. Daniel et Claire s'installèrent dans un compartiment voisin de leur cible, Morkhal et Grégoire en salle, à portée d'yeux de la casquette militaire. Comment les choses se passèrent, ils ne le surent jamais vraiment. La casquette militaire se leva, se rendit aux toilettes à l'approche de Rambouillet. Le vieux monsieur, seul dans son compartiment, faisait la sieste.

Le train ralentit, freina. Morkhal jeta un regard vers les toilettes ; le gars n'en était pas encore ressorti. Il se rassit. Alors que le train s'arrêtait, Grégoire fut intrigué du temps qu'il lui fallait pour faire ses commissions. Il se leva peu après que le train eut redémarré, attendit devant la porte comme s'il voulait que la place se libère. Au bout de quelques minutes il frappa. Personne ne répondit. Il revint en vitesse près de Morkhal.

- Le gars ! Je crois qu'il n'est plus là !
- Comment ? Il n'est pas aux toilettes ?
- Il ne répond pas, en tout cas !

Morkhal se lève d'un bond, se jette sur la porte, frappe à son tour, appelle : en vain.

- Merde !

Les deux garçons se précipitent dans l'autre wagon, passent les compartiments. Celui du vieux monsieur a les rideaux tirés, celui de leurs deux compagnons est ouvert.

- Qu'est ce qu'il se passe ? Vous ne suivez pas votre gars ?
- Il est parti ! Le vôtre, il va bien ?
- Sûrement ! On ne l'entend pas, il roupille.

Grégoire se précipite vers le compartiment du dormeur, les autres sur ses talons. La porte résiste un peu. De l'autre côté, le gars a l'air de prolonger sa sieste.

- Il nous a dit tout ce qu'il savait, non ? demanda Grégoire.
- Il ne nous a pas dit où trouver le château.

Claire s'approche de lui en silence, passe une main sous le nez, touche le front, puis cherche la pulsation du cœur à la gorge. Elle ouvre la bouche presque en même temps que Daniel.

- Tu vois, il va bien !

- Non, il ne va pas bien. Il est mort.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE



## SECONDE PARTIE : L'ETAPE AU-DELA



*Souviens-toi, la Route où tu vas  
Ne finit pas à la frontière...*



## Chapitre 9 - Une casquette rouge

*Ailleurs, plus tard, en autre compagnie.*

Véronique Sano est une voisine de vacances. En fait elle possède l'appartement voisin du nôtre dans un immeuble de Pierre & Vacances à La Plagne, et chaque année nous la croisons au début des vacances de Pâques. Au tout début, il faut dire, car nos parents ont pris la mauvaise habitude de nous faire sécher les cours avant la fin, pour profiter d'une neige libre de vacanciers trop nombreux. Alors, c'est la semaine qui suit les vacances de février quand nous sommes dans la dernière zone, ou celle qui précède les congés de Pâques, quand nous sommes dans la première. Et lorsque nous sommes dans la seconde, les parents protestent pendant toutes les vacances contre ces familles de débutants qui encombrant les pistes et les professeurs se trouvent honorés de notre présence une semaine de plus dans l'année<sup>14</sup>.

Madame Sano n'a plus d'enfant à charge depuis quelques années. Et son fils, comme elle le dit elle-même en riant, n'a aucune envie de s'encombrer d'une vieille schnocke en vacances ! Elle se rend donc à La Plagne seule, ou accompagnée d'amis tous adultes, tous célibataires, jamais trop nombreux ni trop bruyants, mais au look toujours un peu extravagant. Il est certain que si elle était ma mère, je n'aimerais pas qu'on me voie traîner avec ses amis. Et je n'aimerais pas non plus entendre les histoires au sujet de son ex-mari (qui serait alors mon père) quand elle a trop bu. Nous, c'est à dire ma sœur Aliénor, mon frère Martin et moi même, Jean Marc (mon surnom, autrefois Jeannot, a évolué récemment et sur ma demande vers un Yo-yo en raison de mes tendances cyclothymiques), bref nous, les gamins, aimons bien aller traîner chez elle, une ou deux fois par an, quand les parents décident de se faire un cinéma ou un restaurant, ou les deux, sans avoir à supporter notre comportement, et pire encore, les réflexions en provenance des tables voisines au sujet dudit comportement. Madame Sano nous reçoit alors, avec ou sans l'accord de nos parents qui la prennent parfois pour une vieille folle, et nous passons une soirée délicieuse à écouter ses histoires ou celles de ses amis. Ceux-ci sont artistes, ou prétendent l'être. Ils ont souvent baroudé et bourlingué un bout avant de se ranger, plus ou moins. Madame Sano nous lance parfois avec un clin d'œil, lorsque l'un d'entre eux va trop loin, une phrase du style : " Je n'aurais jamais pensé qu'en étant notaire on pouvait déterrer autant de trésors !" ou encore : "Raconte donc la fois où tu t'es fait enlever par des extraterrestres !" Les autres adultes ici présents se mettent alors à rire dans leur whisky, et, étant l'aîné (douze ans, s'il vous plait !), je me flatte de comprendre la plaisanterie. Mes

---

<sup>14</sup> L'éditeur tient à faire remarquer que le comportement de ces parents est absolument regrettable, et s'en lave les mains.

petits frère et sœur rien sans vraiment comprendre, et immanquablement Martin demande : " C'est vrai qu' tu t'es fait enl'ver par les e'straterrest'es ?"

Nous en avons entendu, des histoires. Des histoires de famille ou d'amour perdu, mais racontées avec cet humour cinglant de ceux qui n'espèrent plus grand chose ni de leur propre cas, ni de celui des autres, et qui préfèrent en rire. Aussi des histoires incroyables qui se déroulent quelque part dans le monde étrange de la musique, du cinéma et du show-biz, et dont on ignore si elles sont vraies ou si le narrateur les invente au fur et à mesure. Et enfin d'autres histoires plus improbables encore, où il est question de tour du monde, de voyage sur Mars, de Révolution pacifique, ou d'aller se coucher.

Mais il est une chose dont madame Sano ne parlait pas, avec ou sans whisky. Tout le monde possède ses secrets, n'est ce pas ? Et je savais bien qu'elle avait un secret qui lui rongait l'âme de l'intérieur.

Une femme comme elle cachait forcément quelque chose de douloureux, un secret qu'elle ne pourrait partager qu'avec quelqu'un de confiance, et j'espérais vraiment être cette personne. Seulement, plusieurs obstacles se sont mis en travers de mon chemin. Pour commencer, je suis né 25 ans après elle. Autant dire qu'elle aurait l'âge d'être ma mère. Or ma mère ne me prend pas au sérieux : il paraît que justement on ne peut pas me faire confiance pour garder mon frère et ma sœur, comme si à leur âge j'avais la même imagination qu'eux pour faire des bêtises ! Elle ne prend même pas au sérieux mon ambition de devenir agent secret. L'autre obstacle est d'ordre géographique. Nous ne pouvons nous voir qu'une semaine par an, et encore ! Parfois elle part juste quand nous arrivons, à moins que ce ne soit l'inverse. Elle m'a dit qu'elle avait un appartement à Paris, et j'habite aussi Paris le reste de l'année. Mais malheureusement, c'est une femme très prise, une femme des années 80, voyez-vous. Elle a les cheveux blonds, les yeux marron et un joli sourire. Elle fait un métier contraignant, elle vend un tas de trucs en France et à l'étranger, et elle voyage beaucoup entre Paris, New-York et d'autres villes bien plus importantes que moi. Ses affaires sont aussi plus importantes moi, et elle ne m'a même pas donné son adresse complète. Oh, j'ai bien essayé de la retrouver, mais elle est sur liste rouge et se fait envoyer son courrier par boîte postale ! Visiblement, c'est quelqu'un de très demandé. Mon père m'a dit un jour qu'elle n'était pas à plaindre, et que s'il avait su ce que l'avenir réservait à l'économie française, il aurait misé sur un autre cheval.

Cette année, j'ai eu de la chance. Martin et Aliénor vont encore au cour de ski, mais moi, après deux ans en compète, j'ai été autorisé à skier avec les parents, qui trouvent ça moins cher (et puis moi, je trouve ça moins saoulant). Mais ce mardi là, je ne me sentais pas bien. Maman a pris ma température et a déclaré que j'avais un peu de fièvre. Cela tombait fort bien : je fus autorisé à rester à l'appartement, et j'avais assisté la veille à l'arrivée de madame Sano.

J'espérais en mon for intérieur qu'elle ne serait pas trop prise aujourd'hui, tout en empruntant de grands airs souffrants. Je me présentai chez elle à dix heures trente, avec mon jean, mon gros pull et ma casquette rouge marquée "Navy" devant.

Elle était seule dans son séjour, en robe de chambre, à siroter un café.

- Je suis venu vous dire bonjour, madame. On part déjà demain, alors je ne sais pas si on se verra beaucoup.

- C'est gentil de ta part, Yo-yo. Tu n'es pas sur les pistes, aujourd'hui ?

- Non, m'dame. Je suis malade.

- Mon pauvre chéri, j'espère que ce n'est rien de grave.

Elle ne m'avait pas regardé une seule petite fois ! Et elle m'avait seulement répondu un entrez distrait quand j'avais frappé à la porte !

- Je ne sais pas vraiment, j'ai de la fièvre. Maman dit qu'on appellera le médecin si ça ne s'arrange pas.

- Évite de t'évanouir sur la moquette !

C'est le genre de plaisanterie qui me remet à ma place. Elle m'avait lancé un regard moqueur, qui me déplut fort, mais qui ne dura pas. Son regard s'était fixé sur ma casquette.

- Sympa, ta casquette, où l'as-tu trouvée ?

- Je n'en sais rien. C'est un cadeau de ma grand-mère, je crois. Ça fait bien cinq ans que je l'ai !

- Ah !

La curiosité s'éteignit de son regard alors que je me permettais de m'asseoir sur un divan, mais elle continuait de me regarder de façon insistante et je dois dire assez désagréable. Comme si j'avais été quelqu'un d'autre. J'avais l'intention de poser n'importe quelle question, histoire de faire durer la conversation, mais elle ne baissait pas les yeux et la première phrase qui me vint à l'esprit fut :

- Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

- J'ai déjà vu cette casquette sur la tête d'un autre garçon, qui avait à peu de chose près ton âge.

- Elle m'a toujours appartenu, vous savez.

- Oui, je me doute que ce n'est pas la même ! Seulement c'est la seconde fois que j'en vois une de ce modèle.

- Et pourquoi la première fois vous a-t-elle tant marquée ?

- Oh ! C'est une histoire étrange... Le problème, vois-tu, c'est qu'elle n'est pas encore achevée, hélas !

- Vous pouvez peut-être m'en raconter le début ?

- Le problème de cette histoire, c'est que ce n'est pas à proprement parler une histoire. Ce qui s'est passé, et bien... s'est vraiment passé, dans la réalité vraie, ou du moins j'en jurerais.

- C'est une histoire vraie ? Mais en quoi est-ce un problème ? Je ne m'attendais certainement pas

à autre chose !

- C'est une histoire que je ne peux raconter qu'à ceux qui sont prêts à la croire

- Je suis prêt, moi, madame !

Elle aurait voulu émoustiller ma curiosité qu'elle ne s'y serait pas prise autrement.

- C'est aussi quelque chose que je ne peux dire qu'aux gens de confiance !

Je m'arroyais sur le champ une mine sérieuse et réfléchie, les lèvres serrées, les sourcils légèrement froncés, qui la fit sourire.

- Tu dois comprendre que connaître cette histoire te donne un devoir. Et je dois être certaine que tu seras capable de le remplir. Et crois moi, c'est un devoir difficile, dangereux, et peut-être voué à l'échec. Ce n'est pas une histoire pour les enfants, et peu d'adultes sont prêts à l'entendre.

On ne m'avait jamais auparavant parlé ainsi. Comme à un adulte. Et je compris alors deux choses : premièrement, elle ne se moquait pas de moi, et c'était probablement l'histoire la plus sérieuse que j'entendrais jamais, et deuxièmement, ma curiosité aussi grande soit-elle devrait peut-être s'auto restreindre.

- Je ne sais pas si j'aimerai entendre une telle histoire, madame.

- Tu es trop paresseux pour cela ?

- Non, mais j'ai peur de ne pas réussir à faire tout ce que vous dites. En fait, je ne pense pas être un garçon suffisamment responsable.

- Personne ne te demande de réussir, en fait. On ne te demande que d'essayer sans relâche.

- Je ne sais pas ce que c'est, mais je crois que ça pourrait finir par m'ennuyer.

- Je sais. Cela m'ennuie aussi, parfois...Mais je ne pense pas avoir eu vraiment le choix.

- Vous avez promis d'essayer de faire...ce truc ?

- Oui.

- Et si vous laissiez tomber ?

- Ce serait une trahison. Et trahir la parole donnée est une des pires choses qu'il soit quand on a une conscience. Le remords peut-être une véritable prison, Yo-yo. Mais je pense que tu es un garçon responsable, plus que tu ne le crois, et j'ai deux bonnes raisons de le penser.

- ?

- Tu n'en es toi-même pas certain, d'une part, et d'autre part tu portes un signe qui fait de toi presque un élu.

- Ou ça ?

- Sur ta tête, mon garçon !

- Ma casquette ? Mais...

- Ce n'est pas une coïncidence si tu es entré ici et maintenant avec cette casquette. La vérité, c'est que je vais peut-être avoir besoin de ton aide, dans un avenir très proche...

J'étais plus qu'abasourdi. Une heure avant, j'étais un garçon de douze ans un peu malade, admirateur très secret (ce n'est pas le genre de chose qu'on raconte) de Johnny Hallyday, collectionneur de billets de colles, élève de cinquième aux résultats variables, considéré comme cinglé par mes camarades, comme cyclothymique par mes parents et professeurs, tyrannique par mes cadets et heureux détenteur d'une casquette rouge marquée "Navy" qui faisait de moi d'un seul coup un être hors du commun particulièrement digne de confiance et promis sans doute à un destin fabuleux.

Pour le destin fabuleux, à l'heure actuelle en tout cas, on repassera. Mais revenons à ce jour ci.

- Alors, cette histoire ?

Madame Sano avait l'air maintenant amusée par la curiosité méfiante que je témoignais à ses paroles.

- Cette histoire est probablement le récit le plus incroyable qu'on ait entendu dans cet appartement – mais certainement le plus véridique !

C'était le genre d'ami dont on ne reçoit plus de nouvelles une fois passé le cap décisif des 25 ans, vous voyez ce que je veux dire ? Le genre ami d'enfance auquel on n'a plus écrit depuis des années, ce qui ne signifie pas que l'on n'a jamais pensé à lui. Je ne sais pas exactement quelle était la nature de ses relations avec lui, et d'après ce que j'ai compris cela n'a pas la moindre importance.

Ce qui est important, c'est ce qu'elle faisait ce jour là près de ce cimetière.

Elle savait qu'elle devait lui écrire. Elle m'a dit qu'elle avait comme une dette envers lui, mais elle repoussait toujours au lendemain les explications, et je sais ce que c'est : plus on attend pire c'est, un peu je suppose comme quand on doit annoncer une mauvaise note aux parents : on attend le carnet, et puis lorsqu'il arrive, à la colère légitime devant la note s'ajoute la colère toute aussi légitime de ne pas avoir été prévenu : alors, on imite la signature des parents, et on attend avec angoisse le bulletin. Mais la note a été fondue dans une moyenne, et de toute façon elle remonte à suffisamment loin pour que les parents aient la bonté de ne pas y prêter attention. Mais on sait bien qu'ils sont au courant de tout, et ne reste que le remords à la fin d'avoir menti. J'ai exposé cette théorie à madame Sano à l'époque, je dois dire que ça l'a faite bien rire, mais que j'avais tout à fait compris.

Bref, chaque matin elle se disait demain, jusqu'au jour où elle apprit sa mort. Elle m'a dit qu'elle avait évidemment reçu un choc ce jour là, et comme le corbeau de la fable, elle jura mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Je plaisante parce que je me sentais particulièrement mal à l'aise à ce stade de l'histoire. La pauvre dame avait les larmes aux yeux en repensant à cet épisode de sa vie, et je me la représentais,

marchant comme dans un brouillard par une belle matinée de juin vers un cimetière dans lequel elle ne voulait pas entrer, où se déroulait un enterrement auquel elle n'avait pas été conviée. En fait, elle aurait donné n'importe quoi pour être ailleurs. C'était la chose la plus terrible qui lui soit tombée sur la tête depuis bien longtemps. Et n'importe quelle occasion aurait été bonne pour éviter d'affronter le regard des gens qui l'attendaient là-bas et de se retrouver, selon ses propres termes, face à son immense lâcheté. "Mais si j'avais su ce qui m'attendait, l'enterrement n'aurait pas été pire !" ajouta-t-elle.

Elle marchait dans un quartier respectable de Paris, la tête dans le brouillard et sans réellement savoir où elle allait. C'était probablement un acte manqué ; toujours est-il qu'elle finit par se perdre. Elle s'arrêta désespérée devant une poubelle, se demandant où le diable pouvait-elle bien être, fustigeant sa conscience qui lui inspirerait des images de damnation si elle ne retrouvait pas son chemin dans les plus brefs délais. Elle était là à désespérer quand elle sentit quelqu'un lui prendre la main droite. A travers le brouillard elle distingua une casquette rouge surmontant un enfant qui ne paraissait pas plus de douze ou treize ans.

- Vous êtes perdue, madame ?

- Oui, je... je cherchais le cimetière... excusez-moi...

Elle chercha à se dégager mais le garçon le retint.

- Vous allez donc à cet enterrement ! Je peux vous aider à retrouver votre chemin, si vous voulez.

Il avait une voix douce, gentille, enfantine mais pas trop aiguë, un peu chantante. Elle se laissa séduire. Et pourquoi aurait-elle refusé une offre si aimable ? Il la guida par la main, comme un aveugle, tandis que son estomac se contractait un peu plus à chaque pas, et elle s'étonnait que ses jambes veuillent bien la porter encore.

Le brouillard s'intensifia. Elle se rendit compte qu'elle pleurait, mais n'eut pas honte de ses larmes, et ne craignit donc pas que l'enfant les remarque. En fait, elle y était totalement indifférente, et l'enfant semblait tout aussi indifférent à sa douleur. La tête baissée, elle fixait du regard ses pieds, et ne s'aperçut même pas immédiatement que la nature du sol changeait.

- Moi aussi, je suis triste. Mais pleurer ne servira à rien. Si vous étiez adulte, vous auriez compris qu'il n'y a personne ici pour vous consoler.

Elle redressa le visage vers lui, sans rien y voir. La lumière avait d'ailleurs baissée.

- Si vous séchiez vos yeux vous seriez en mesure de regarder le monde autour de vous.

Elle passa sa manche sur ses larmes, cligna des yeux plusieurs fois pour affirmer sa vision tout d'abord, puis pour s'affirmer qu'elle voyait bien ce qu'elle avait sous les yeux. Derrière le garçon, il y avait un tronc énorme couvert de lierre. Elle fit le tour de son nouvel horizon, et ce fut pour



découvrir autour d'elle d'énormes troncs d'arbre, surmontés de feuillages abondants qui ne laissaient filtrer qu'une faible lueur verte, un peu aquatique.

- Où sommes-nous ?

- Nous entrons au Royaume de Kalahëg.

- Qu'est ce que c'est que ça ?

Je vous laisse imaginer comment quelqu'un, qui se promène en plein cœur d'une ville de la fin du XXe siècle et se retrouve soudain dans une forêt au nom biscornu prétendument frontière d'un Royaume peut réagir. Vous vous poseriez vous-même un bon nombre de questions, et si vous aviez un interlocuteur, qui plus est un interlocuteur au courant du lieu où vous vous trouvez, vous les poseriez à voix haute. Véronique ne s'en priva pas, et reçu en échange dans un premier temps assez peu d'informations. Quand elle eut épuisé ses ressources interrogatives, le garçon se permit de lui apporter quelques éclaircissements.

- Ne posez donc pas autant de questions. Je ne peux pas répondre au dixième, pour la simple raison que mes réponses risquent de ne pas être celles auxquelles vous vous attendiez – pour autant que vous vous attendiez à quelque chose. Nous sommes à la frontière du Royaume de Kalahëg, le bien nommé<sup>15</sup>. Il s'agit du dernier Royaume d'elfes en ce monde, et il a été suffisamment bien caché pour que les humains ne puissent le trouver. Mais vous voilà confronté au monde invisible auquel vous aurez accès pendant un temps. Si le Sage ne s'est pas trompé, vous êtes celle que nous attendions.

Véronique se sentait maintenant un peu désemparée, et ne s'attendait pas à recevoir d'explications.

- Celle que vous attendiez ?

- Je guettais votre arrivée depuis trois ans, depuis que le Sage nous a quittés. Je ne peux vous donner plus de détails, la vérité, c'est que j'ignore le rôle que vous devrez jouer dans la tragédie que nous subissons. Je ne sais rien de votre tâche. Mon devoir est, tout d'abord, de vous mener à mon père, et je doute que vous soyez bien reçue.

- Qui est ton père ?

- C'est le Roi, madame, ou plutôt devrais-je dire, ce fut le Roi. Mais il est sur le point de partir.

- Et que devrais-je lui dire ?

- Dites-lui simplement que vous devez voir le Sage.

- Et ce Sage, ne pourrais-je le voir directement ?

- Madame, le Sage ne fait plus partie des nôtres. Veuillez me suivre à présent, et je répondrais à votre question en chemin.

- Parle-moi simplement de toi.

---

<sup>15</sup> Kalahëg insiste en effet sur l'idée d'une verdure lumineuse, en Kalarîn.

Véronique semblait avoir pris pour acquis l'existence d'un royaume elfe caché. Pourtant, ce genre d'aventures, dans les livres ou les films, la laissait d'habitude de marbre. Elle croyait en fait rêver, et n'avait pas l'intention de discuter de la véracité et de la logique de ses rêves. La forêt était profonde et silencieuse. Le lierre attaquait les arbres, et le lichen pendait parfois des branches en longues barbes qui donnaient aux arbres des allures de grands-pères et la confirmait dans l'idée que cette forêt devait être rescapée d'un Moyen-âge de dessin animé, digne de Merlin l'enchanteur. Par endroit la lumière surgissait entre deux ramures, et ils passèrent dans des clairières où les feuilles mortes laissaient la place à de petites fleurs blanches et dorées. Ils marchèrent ainsi entre les arbres centenaires pendant plus d'une heure, au cours de laquelle Véronique apprit plusieurs points importants.

## Chapitre 10 - La promesse

*Qui fournira au lecteur éprouvé les éclaircissements nécessaires à la compréhension de l'histoire.*

Voici le récit que lui fit le garçon qui portait une casquette rouge.

" Mon père est le Roi des derniers elfes de ce monde. Les autres sont partis il y a bien longtemps vers d'autres rivages... Et notre peuple s'est lui même lentement séparé des turbulences de votre monde. Nous ne connaissons plus rien de vos conflits, ni de vos révolutions, ni de vos œuvres Et les rapports entre les deux races, autrefois dit-on plus fréquents, ont presque disparu. La grandeur et la beauté du monde elfique se sont estompées. Mais il nous restait encore un vestige d'un très lointain passé, que l'on ne rappelle plus maintenant que dans quelques chansons. Car notre mémoire elle-même a failli. Ce vestige du passé est probablement la plus belle chose qui existe sur terre. Il s'agit d'une fiole contenant la lumière d'une étoile. Cette étoile autrefois brillait plus fort que maintenant, et elle était toujours un signe d'espoir pour les peuples opprimés. Et l'on raconte que quand ces temps sombres reviendront, la lumière de l'étoile se fera à nouveau plus forte pour guider ceux qui errent dans les ténèbres. Le joyau que nous possédions et que nous nommons l'Edhegald<sup>16</sup> était gardé par le Roi. Mais il arrivait que celui ci en donne la charge à un autre. Lorsque l'actuel Roi, Nîraleth<sup>17</sup>, était prince héritier, il s'aventurait parfois aux confins du monde invisible. Et c'est ainsi qu'il rencontra ma mère. C'était une humaine, très belle prétend-on, du nom de Laura, mais ne prononce pas ici son nom ! Car les humains sont instables et superficiels, et ne connaissent rien de la fidélité. Mon père voulait la prendre comme épouse. Et son père, Thurnon, donna son accord. Laura, fascinée par le Joyau, demanda à en être gardienne. Nîraleth était faible. Il y consentit. Mais quelques mois après ma naissance lorsque Laura le quitta pour rejoindre le monde visible, elle emporta avec elle le joyau. Alors Thurnon<sup>18</sup> ferma solidement la porte du monde invisible et aucun humain ne fut plus autorisé à y pénétrer, à l'évidence, jusqu'à ce que vous veniez. Thurnon attendit que son fils fût en âge de gouverner pour partir. C'était un grand Roi, et le Royaume souffrit de son départ. Nîraleth s'avéra être un grand Roi également. Laura ne survécut pas longtemps à sa forfaiture, quoiqu'elle n'ait jamais compris la gravité de ses actes, mais l'Edhegald avait disparu. De la Reine Khâlma, la sœur du Roi Nîraleth, viendront les héritiers légitimes. Car je ne suis que le rejeton d'une union maudite qui a tourné au désastre. Nombre des miens sont partis à la recherche

---

<sup>16</sup> Ce terme barbare signifierait « lumière des elfes ». Évidemment, madame Sano ne l'a pas compris à l'époque. Tout le monde n'a pas la chance d'être bilingue franco-kalarîn (ce qui est pourtant d'une grande utilité, je vous l'assure).

<sup>17</sup> Ce nom kalarîn se traduit en français par « Désolation ». Pas de chance...

<sup>18</sup> Qui s'appellerait en français « Porte du destin ».

de l'Edhegald, mais sans jamais en trouver aucune trace en un siècle. Je pourrais vivre longtemps à chercher si je ne me fatigue pas... Mais la fatigue viendra, et elle viendra d'autant plus que la lumière est partie. Rien ne peut nous retenir à présent. Le Roi a montré sa lassitude. Il veut s'en aller. Et tout semble aller dans son sens, puisqu'une grave maladie s'est abattue sur lui. Et l'on ne sait qui régnera après... Il se pourrait que ce soit là les dernières années du dernier Royaume elfe en ce monde, et quand il disparaîtra, une grande beauté et un grand savoir s'en iront avec lui. Par l'inconséquence des humains le Roi Nîraleth a pleuré toute sa vie, par l'infidélité des humains son fils est écarté de l'héritage, par la bêtise des humains je ne suis qu'un prince maudit, éduqué par charité par le Sage, que personne n'écoute jamais, qui vaque à ses affaires comme si elles étaient de moindre importance, qui va et vient, et à l'heure actuelle, alors que l'on n'a jamais eu autant besoin de lui, est introuvable, sinon par le Roi qui se garde bien de donner le moindre indice !

- Pourquoi a-t-on besoin de lui ?

- Le Sage entendit une prophétie alors que je n'étais pas encore né. Il n'en a jamais révélé la teneur, mais avant de se retirer il m'a chargé de vous attendre.

- J'aurais quelque chose à voir avec cette prophétie ?

- Il a dit : une humaine se rendant à un enterrement qui se serait égarée sur le chemin du cimetière. Vous deviez venir aujourd'hui.

- Et si ce n'était pas moi ?

- Vous n'auriez pas pu me suivre ici si vous n'aviez été destinée à connaître le Royaume de Kalahëg dans lequel nous arrivons.

Les arbres s'étaient faits plus hauts. Aux chênes et aux hêtres succédèrent des troncs plus larges, plus pâles, et un feuillage plus léger qui laissait passer la lumière. Véronique n'avait jamais vu de tels arbres. Les feuilles mortes disparaissaient aussi, et de petites fleurs aux pétales dorées poussaient au milieu de l'herbe. Le garçon la guida jusqu'à un étang alimenté par une fontaine d'eau claire, qui se tenait entre les cinq plus gros troncs de la forêt. On n'entendait que l'eau qui chantait. Le silence était immobile, presque pesant. De la forêt émanait un sentiment d'attente. Elle se laissa mener jusqu'au premier de ces troncs, qui poussait juste à côté de la fontaine. Il aurait fallu quatre hommes pour en faire le tour avec les bras. Un escalier montait en colimaçon autour de ce tronc. Au dessus de la première marche pendait un anneau de bois sculpté que le garçon saisit et secoua. Très loin, dans les hauteurs, quelque part au dessous du feuillage et au dessus du ciel une cloche résonna. Véronique leva la tête et vit alors que le feuillage à cet endroit avait disparu pour laisser place à un plancher sculpté et peint. Le tout formait une œuvre digne d'une cathédrale : le travail exécuté dans le bois équivalait en beauté aux sculptures des artisans du Moyen-âge, lorsqu'ils bâtissaient ces vaisseaux d'architecture à Paris, Chartres ou Strasbourg. Au milieu de toutes les peintures et

sculptures on voyait l'image d'un homme vêtu de couleurs claires brandissant un joyau qui étincelait tellement que l'on ne parvenait à distinguer sa forme. Autour de cet homme, sans doute un grand roi, pensa Véronique, une foule sombre en comparaison du joyau essayait de l'admirer, la tête tournée vers lui mais se protégeant les yeux de la main. Elle vit tout cela en un éclair, car son attention fut immédiatement attirée ailleurs. Le garçon n'avait pas réveillé qu'une cloche en tirant cet anneau : mille bruits résonnaient maintenant au dessus d'eux. Des pas légers descendaient les escaliers. Le garçon retira sa casquette avant de se tourner vers elle et eut encore le temps de murmurer :

- Ne vous attendez pas à un bon accueil.

Ils furent séparés immédiatement et elle perdit de vue la casquette rouge. Deux hommes portant d'amples tuniques au tissu fin, serrées à la taille, se placèrent entre eux. L'un des deux la saisit par le coude et la poussa vers la première marche. Elle jeta un regard vers le garçon, se sentant perdue, mais l'autre homme s'était placé devant lui et le poussait lentement vers la direction d'où ils étaient arrivés. Elle voulut lancer un appel mais le premier homme la força à gravir les marches. Le tout n'avait duré que quelques secondes, néanmoins elle eut le temps d'essayer de dresser un bilan de la situation tandis qu'elle montait le long escalier.

Elle était probablement arrivée chez les elfes, au fameux Royaume de Kalahëg. Pour une raison qu'elle ignorait elle était attendue, contrairement à son jeune compagnon qui avait visiblement été refoulé à l'entrée. Elle se répéta l'histoire qu'elle avait entendue dans la forêt. Sans doute, pensa-t-elle, le garçon à casquette rouge ne devait plus être le bienvenu ici depuis que sa mère s'était enfuie avec ce joyau au nom impossible... ça finissait par gal, ou lag, lad quelque chose... En quatre syllabes... enfin peu importait ce joyau ; elle n'aimait pas se retrouver seule au milieu de ces êtres étranges tout droit sortis d'un conte de fées. Son jeune guide aurait fait figure d'allié, ici. Ils n'en finissaient pas de monter cet escalier interminable. Elle se demandait si on allait lui donner un masque à oxygène avant de quitter l'atmosphère respirable lorsqu'ils arrivèrent au sommet de l'escalier. Le plafond au dessus de l'étang était devenu un plancher de bois blanc sur lequel s'étendaient quelques tapis aux couleurs à demi effacées. La salle était immense et n'avait pas de mur. Des piliers en arc brisés faisaient de hautes ouvertures au dessus des autres arbres de la forêt. Un nouvel escalier en colimaçon montait plus haut encore de l'autre côté de la salle, qui s'élevait sur plusieurs étages. Accoudés à des balustrades, d'autres elfes la regardaient s'avancer du haut des balcons la surplombant. Près des ouvertures on voyait des tables ovales autour desquelles étaient assis plusieurs elfes. Tous la regardaient sans témoigner le moindre sentiment à son égard. Au fond, en face du seul endroit de cette salle qui possédait un mur, se tenait un fauteuil richement sculpté - un trône, songea Véronique - tandis qu'une femme elfe, appuyée dos à la table rectangulaire qui se trouvait quelques mètres devant le trône, la regardait s'approcher avec la même expression sur le

visage que tous les autres. Quand elle fut assez proche d'elle, Véronique pu observer ses yeux. Autant elle n'avait pas prêté attention au regard de son guide, qui le cachait d'ailleurs sous la visière de sa casquette rouge, autant elle ne put s'empêcher de s'émerveiller devant les yeux de la femme près de la table. L'homme qui la poussait toujours, remarqua-t-elle, avait les mêmes yeux. Des yeux bleus, très foncés, mais qui n'avaient pas de pupilles. Ceux de la femme étaient presque violets. Véronique sentit alors un pouvoir émaner d'eux, comme si une grande force y sommeillait qui ne demandait qu'à s'éveiller. Elle détacha son regard de celui de la femme qu'elle fixait et qui le lui rendait bien. Des fenêtres aux volets fermés, pensa-t-elle. Tous ces gens qui l'avaient regardée approcher du trône semblaient penser la même chose. Une étrangère, qui vient peut-être apporter le bonheur mais dont nous attendions la venue... Une grande curiosité dormait en eux mais ils ne l'auraient pas laissé voir pour tout l'or du monde. Après un temps d'arrêt devant la femme, on lui fit contourner la table et elle se trouva face au trône.

Il était vide. Celui qui l'avait amenée là dit alors d'une voix forte :

- Elle est ici, Votre Altesse !

Une porte s'ouvrit dans le mur contre lequel s'appuyait le siège Royal. Un homme entra, vêtu plus richement que les autres, le front baissé sur un papier. Il s'avança jusqu'à la table par dessus laquelle il tendit la feuille à la femme, qui s'était tournée vers lui à son entrée. Alors qu'elle se plongeait dans la lecture du document, il s'assit sur son siège, pianota sur l'accoudoir et se renversa dans le dossier, en regardant Véronique. Il était moins grand qu'elle ne l'avait imaginé, et n'avait pas l'air aussi malade que son jeune guide l'avait laissé penser. Son visage était néanmoins pâle et ses yeux, très sombres, presque humains, étaient tristes. Un fil d'or retenait ses cheveux bruns qui tombaient derrière ses épaules. Il plongea son regard dans celui de Véronique, et celle-ci baissa rapidement la tête. Pourquoi se sentait-elle aussi coupable maintenant ? Une idée absurde lui vint à l'esprit : elle ne s'était pas rendue à l'enterrement où elle devait aller. Sa conscience se le rappelait à présent : elle avait eu une tâche à accomplir, et maintenant, c'était trop tard. Elle releva les yeux vers le roi elfe, s'attendant presque à ne distinguer que mépris sur son visage. Mais à sa grande surprise, le roi elfe la dévisageait avec pitié.

- Qui êtes-vous, madame ?

Elle ne répondit pas immédiatement. Son garde, qui se tenait derrière elle, la poussa légèrement.

- Je suis Véronique Sano, euh... Votre Altesse.

- Et que faites-vous sur mes terres ?

- Je ne sais pas. C'est un garçon qui m'a emmené là, il a dit que vous vouliez me voir, mais j'ignore pourquoi.

- De quoi vous a-t-il parlé pour que vous le suiviez ?

- Je ne sais pas... de tout et de rien, d'une histoire de joyau, le... le...

- Il vous a parlé de l'Edhegald ?

- C'est cela, oui ! Et il a dit que j'avais quelque chose à voir avec un Sage... et une prophétie.

Le roi se détourna d'elle et adressa la parole à l'elfe qui avait chassé le garçon au pied de l'escalier.

- Qu'avez-vous fait du Prince ?

- Il est parti. Il a promis de ne pas revenir à moins que Son Altesse ne le demande.

- S'il est venu jusqu'ici, c'est qu'il avait ses raisons... murmura le roi, comme pour lui-même.

Il se plongea alors dans une profonde réflexion, le front posé sur sa main, les yeux fermés. Véronique en profita pour parcourir la salle du regard. Tous les autres elfes étaient parfaitement immobiles, leur attention focalisée sur leur souverain. Ils attendaient avec une pointe d'inquiétude. La femme qui avait lu le papier l'avait reposé sur la table et semblait ne plus respirer telle était son angoisse face à la réponse possible du roi. Véronique devina que ce devait être là Khâlma, la sœur du Roi Nîraleth qu'elle avait sous les yeux. On n'entendait pas un souffle. Enfin, le roi soupira et la regarda à nouveau.

- Il n'y a rien que vous puissiez faire pour nous, madame. Ce n'est pas une tâche que je confierai à une humaine.

- Je pourrai essayer ?

- Avez-vous déjà été fidèle ?

- Oui... parfois... Non, pas vraiment.

Il valait mieux jouer la carte de l'honnêteté, d'autant plus que le regard du roi la transperçait : il savait certainement tout d'elle sans qu'elle lui dise.

- Vous n'êtes pas capable de tenir une promesse. Pas plus que n'importe quel humain. Les humains sont faibles... ils disent « toujours » mais ignorent la signification d'un tel mot. Ils font bien trop de promesses pour pouvoir tenir leur parole. Ils la tiennent trop rarement pour qu'on puisse leur accorder notre confiance.

Khâlma pris alors la parole.

- Nous ignorons ce que le Sage attend d'elle, et il est possible qu'il voie plus loin que nous.

- Peut-être alors n'est ce pas à nous de juger. Les affaires du Sage ne regardent que lui.

- N'avons-nous pas supposé que cette affaire pourrait nous concerner ?

- J'aimerais le savoir ! Mais je n'ai jamais été dans les confidences du Sage. Le Prince aurait pu nous dire, peut-être... Mais allez lui remettre la main dessus maintenant !

Véronique ne suivait plus le cours de la conversation.

- Cette humaine a été en contact avec lui.

- Parlez, madame, dites nous tout ce que vous savez.

Véronique dut avouer qu'elle ne savait pas grand-chose. Elle se lança dans un récit plus détaillé

de son aventure...

- Je suis désolée de ne pouvoir en dire plus, mais j'ignore tout de ce prince, sinon qu'il est plus ou moins banni...

- ...banni volontairement, madame. Il n'était pas venu jusqu'à l'étang depuis dix ans. Il vivait nul ne sait où, et était le disciple du Sage, avant sa disparition. Maintenant, si vous voulez connaître le rôle que vous devez tenir, vous n'avez pas le choix. Il vous faut questionner le Sage en personne.

- ...bien... et... où le trouverais-je ?

- Comment voulez-vous que je le sache ?

Un murmure parcourut la salle qui, jusqu'à présent, s'était tenue aussi calme que l'eau d'un lac de montagne par moins vingt degrés dans le silence des étendues glacées. En levant les yeux, Véronique aperçut deux elfes baisser la tête comme désappointés. Khâlma se permit un sourire.

- La dernière fois que j'ai vu le Sage, reprit le Roi, il a bien voulu me faire part de quelques uns de ses projets. Il disait avoir fait d'intéressantes découvertes, qui le poussaient à s'absenter quelque temps. Il comptait en fait rejoindre votre monde pour y approfondir sa connaissance de votre système politique et des hommes qui lui sont apparentés. Cette nouvelle peut paraître un peu sibylline, je vous l'accorde, mais je suppose que c'est là sa façon de nous indiquer comment le trouver... Ou peut-être compte t-il vous trouver avant que vous ne lui mettiez la main dessus. Quoi qu'il en soit, j'ai peu à vous apprendre. Il avait l'intention je crois d'habiter Paris. Mais Paris, à ce que j'ai entendu dire, est une vaste ville.

- Aurait-il... Un trait particulier ? Quelque chose qui me permettrait de le reconnaître ?

- Il change de forme comme il le souhaite... Mais l'aide vous parviendra toujours si vous promettez de vous lancer à sa recherche.

- Comment pourrait-elle promettre ? Ce n'est qu'une humaine et je lis dans ses yeux nombre d'infidélités ! avait explosé un des elfes derrière Véronique.

- Silence ! Cette promesse l'enchaînera plus que n'importe quel serment. Le passé n'aura pas de prise sur elle, et elle ne connaîtra la paix tant que la quête ne sera pas menée à bien, s'écria Khâlma.

Elle reprit d'une voix plus calme en direction de Véronique, figée sur place et la gorge sèche :

- Mais vous n'êtes pas sans le savoir, n'est ce pas ? N'avez vous pas espéré si souvent qu'une promesse tenue rachète mille trahisons ? Le destin vous a amenée là, et maintenant nous vous laissons le choix. Vous pouvez nous aider... Ou vous pouvez dès maintenant rentrer chez vous, retourner à cet enterrement auquel vous vous faisiez le devoir de vous rendre... Personne ne vous forcera. Mais réfléchissez bien !

Un instant, Véronique eut la vision du cimetière où s'entassaient les proches du défunt, ces gens qu'il y a quelques heures encore – ou quelques siècles ? – elle redoutait de croiser. Des aventures, elle en avait déjà connues. Elle en avait même son compte... les expériences et les erreurs, elle



connaissait. Mais que lui proposait-on aujourd'hui ? Il ne s'agissait plus d'une aventure toute personnelle, d'une expérience égoïste et inconsciente. Il s'agissait d'un appel à l'aide. Il s'agissait de rendre service... Et plus encore. Elle avait le sentiment que cette histoire la dépassait, qu'elle n'était qu'un pion sur un vaste échiquier, un pion au rôle à la fois essentiel et dérisoire. La fresque peinte sur le bois et entraperçue tout à l'heure n'était qu'un épisode de cet immense récit qui transcende les générations, les frontières, les genres et les espèces, et que l'on appelle Histoire... Et voilà que dans cette fresque elle avait une place à tenir, peut-être, si elle voulait... Elle eut le sentiment aussi que ce n'était pas un conte de fées qui l'attendait, mais une suite d'épreuves terribles pour certaines, qui l'entraîneraient plus loin qu'elle n'avait jamais été sans qu'il n'y ait de retour possible. Mais elle le savait depuis longtemps ; quelles que soient les voies que l'on emprunte, il n'y a jamais de retour possible. Et parce qu'elle le savait, parce qu'on lui rappelait si clairement toutes ses infidélités, elle réfléchit comme elle n'avait jamais réfléchi alors et, pour la première fois, douta vraiment du choix qu'elle avait à faire. D'un autre côté, qu'avait-elle à perdre ? Elle faisait partie des gens qui ne connaissent plus la tranquillité de l'esprit, poursuivis qu'ils sont par les remords. Elle leva les yeux vers le roi et croisa alors son regard. Elle sentit aussitôt le poids que la tristesse faisait peser sur son cœur, elle comprit le doute dans lequel il errait, lui aussi, et elle sut enfin qu'il espérait encore et malgré tout le bonheur dans son Royaume, la paix parmi les siens et le repos pour son âme fatiguée. Et soudain, elle éprouva le besoin de se jeter aux pieds du roi elfe, de le supplier de lui laisser sa chance, de lui promettre tout ce qu'il voulait, d'accomplir mille et mille exploits qui devaient ramener le sourire sur ses lèvres. Mais comme s'il avait compris ses pensées, le roi se redressa, sourit, et l'atmosphère se détendit.

- Je veux bien vous aider.

- Je savais que telle serait votre réponse. Rassurez-vous, je ne vous demanderai rien au dessus de vos forces, je ne connais que trop bien la limite des humains.

- Je ferai tout ce que vous voudrez.

- Ne promettez pas de parvenir au but fixé ! Promettez seulement de ne pas vous en détourner.

Comprenez-vous ?

- Oui...

- Promettez- vous, non pas de réussir, mais de faire de votre mieux, pour accomplir la tâche qui vous est confiée ?

- Je le promets.

- Promettez-vous dès lors, non pas de trouver, mais de chercher le Sage pour vous mettre à son service ?

- Oui, je le promets.

Alors le roi se leva brutalement, frappa dans ses mains et, tout sourire, annonça les réjouissances

du soir. C'était comme si son air sombre soudain n'avait été qu'un rêve, ses soucis une illusion. Les elfes sourirent à leur tour et s'éparpillèrent en tout sens, comme les enfants à la sortie d'une école. Le roi s'approcha de Véronique et lui parla doucement.

- Nous allons vous faire raccompagner jusque chez vous. Il est possible que nous ne nous revoyions jamais. Mais dans l'épreuve, rappelez-vous : nous sommes nombreux sur la quête, et une étoile éclaire votre chemin.

Elle marchait depuis des heures dans la direction que lui avait indiqué l'elfe. Elle s'attendait à voir une éclaircie dans les arbres, à apercevoir le trottoir qu'elle avait quitté. Mais au lieu de cela, la nuit venait et l'obscurité tombait sur la forêt. Un brouillard s'insinuait, se faufilait entre les troncs, s'accrochait aux branchages. Elle aurait dû avoir peur, mais au lieu de cela elle ne ressentait qu'une immense fatigue. C'était comme marcher au milieu d'un rêve. Elle perdait toute conscience d'elle-même, et soudain elle se retrouvait à marcher dans cette forêt. Enfin, le brouillard eut raison d'elle.

Lorsqu'elle revint à elle, elle avait regagné son lit. Il était près de quatre heures du matin. L'oreiller était humide. "J'ai du rêver", songea-t-elle en se rappelant les nouvelles et les événements des journées précédentes... jusqu'à ce que les dernières heures, la route du cimetière, la casquette rouge, la forêt, le palais dans les arbres, le roi elfe... et sa promesse lui reviennent en mémoire.

## Chapitre 11 - Invitation

*Quelques mois plus tard, à la sortie d'un lycée parisien*

- On m'a dit que tu connaissais madame Sano ?

Le garçon qui avait interpellé Jean-Marc était un lycéen d'une quinzaine d'années à qui Yo-yo n'avait jamais adressé la parole. Il faut dire aussi, que dans cette cour immense, personne ne pouvait connaître tout le monde, et les collégiens fréquentaient assez peu les plus âgés.

- Tu la connais aussi ?

- Un peu. Disons que nous partageons... Un même passé.

- Un même passé ?

Yo-yo avait ses raisons d'être intrigué. Que savait le grand ? Pourquoi l'abordait-il ?

- J'ai vu madame Sano avant-hier. Elle m'a un peu parlé de toi.

- Ah vraiment ? Comment as-tu réussi à la voir ? J'ai souvent essayé en vain ! Elle est tenue au secret...

- Elle est dans un état à faire peur. Si elle n'était déjà folle ils s'emploient à lui faire perdre la raison. J'ai mes entrées à l'hôpital, je lui ai parlé... mais je crains qu'elle ne m'ait pas reconnu.

- Elle a parlé de moi ?

- Elle m'a dit que nous avions en commun... Un certain secret.

- Elle t'a raconté l'histoire de la casquette rouge !

Yo-yo était sans nouvelles de madame Sano depuis décembre.

- Cette histoire me touche de plus près que tu ne saurais croire. Toujours est-il que j'aimerais t'avoir à déjeuner demain midi, si cela t'est possible. Je réunis quelques amis, pour mettre en place un projet qui devrait te plaire. Je peux t'assurer que tu as tout intérêt à venir... Pourrais-je compter sur toi ?

- A priori oui, mais il faut que je demande à mes parents...

- Tes parents te donnent beaucoup de libertés ?

- En général, ils me font assez confiance... Ils disent que je suis responsable pour mon âge.

- Je n'en doute pas... Ou madame Sano ne t'aurait jamais raconté son histoire.

- Je ne sais pas... Je ne pense pas qu'elle me connaisse si bien que ça.

- Je n'ai jamais dit que c'est elle qui te connaissait... Mais il n'y a pas de hasard dans la vie.

Et sur cette parole plutôt mystérieuse, le garçon tourna les talons et se fondit dans la foule des élèves alors que la cloche annonçait la fin de la pause.

"Il n'y a pas de hasard dans la vie..." Qu'avait-il voulu dire par là ?

Le lendemain midi, le lycéen attendait Jean-Marc appuyé contre la grille du jardin public qui faisait face à la sortie de l'école. Près de lui discutaient quelques adolescents, un peu à l'écart des autres élèves qui traînaient avant de rentrer chez eux ou d'aller déjeuner en ville. Jean-Marc traversa. Le lycéen lui sourit en le voyant arriver et le désigna au petit groupe à côté de lui. Visiblement, Jean-Marc n'était pas le seul invité ce midi là.

- Voilà le dernier que nous attendions. On va pouvoir y aller !

En marchant, le lycéen se présenta plus complètement à Jean-Marc. Apparemment, les autres jeunes le connaissaient déjà, étant plus âgés. Néanmoins Jean-Marc constata que tous ne faisaient pas partie du même établissement. Il était à peu près sûr de ne jamais avoir remarqué cet asiatique à la veste de treillis américaine, ni le sac tyrolien décoré d'insignes et pin's que cette fille portait en guise de sac de cours.

- Je suis content que tu sois venu... Je pensais bien que tu serais trop curieux pour ne pas sauter sur l'occasion. Au fait, appelle-moi Morkhal. Toi c'est Jean-Marc, c'est bien ça ?

- Oui... Mais tout le monde m'appelle Yo-yo. Tous les autres sont aussi des amis de madame Sano ?

- Si l'on veut. A vrai dire, Aucun d'entre eux ne l'a pas rencontrée, mais ils ont tous déjà été mêlés d'une façon ou d'une autre à cette aventure. Et ils connaissent tous l'existence des elfes.

- En ont-ils déjà rencontrés ?

- Peut-être.

- Et toi, tu en as déjà rencontré un ?

Le garçon sourit un instant, tandis que le gamin scrutait son regard sombre.

- J'en ai déjà rencontré, oui. Je me suis lancé dans cette aventure un peu de la même façon que madame Sano... Sauf que moi, j'ai eu le choix.

Yo-yo le regardait toujours, essayant de percer les zones d'ombre de son discours. Mais déjà Morkhal reprenait :

- Non, elle aussi a eu le choix. Il nous donne à tous le choix.

- Qui ça, "Il" ?

- Lui... C'est quelqu'un que tu auras l'occasion de connaître et de suivre, si tu veux. Si tu veux... Ce sera notre Roi à tous, si nous lui en donnons le pouvoir. Quand le Grand Joyau sera retrouvé...

- Notre Roi... A nous, les Hommes ?

- Le Roi des Hommes, oui.

- Je croyais qu'il n'y avait aucun rapport entre cette quête et l'univers des Hommes...

- Il y a toujours un rapport. Le Grand Joyau n'est pas seulement un Trésor matériel. Ne savais-tu

pas ? Mais nous reparlerons de tout cela en déjeunant. Nous voilà arrivés.

Yo-yo jeta un regard sur la ruelle dans laquelle ils s'étaient engagés. Une petite porte s'ouvrait dans un mur qui disparaissait sous les feuillages du jardin emprisonné derrière, et qui semblait trouver sa prison trop exiguë. Ils pénétrèrent dans un garage fait de vieilles pierres. Morkhal tourna un interrupteur, et la lumière jaillit de huit appliques fixées aux murs. Un drapeau sur lequel se détachait une fleur de lys jaune superposée à un oiseau aux ailes déployées qui regardait vers le ciel, et dont les contours apparaissaient sombres sur le fond blanc du tissu. Des écussons de la taille d'une grande assiette ornaient les deux autres murs. Ils étaient au nombre de huit, et ils étaient tous noirs. Mais lorsque tous furent entrés et que Morkhal referma la porte, Yo-yo vit que sur le bois était accroché un neuvième écusson, et celui-ci n'était pas noir. Une aile se tendait vers une étoile dans l'azur. Au dessus un immense crucifix étendait ses bras. Le plafond était constitué de belles poutres qui supportaient le vide au dessus duquel on distinguait les tuiles du toit. Sur un des murs on voyait un étrange four, à mi chemin entre le brasero et l'antique poêle, qui était en fait un énorme tonneau de fer posé à même les pierres qui formaient le sol. Un tuyau en surgissait et allait se perdre au dessus du plafond imaginaire. Une étagère courait le long des murs. Enfin, au centre de la pièce, une grande table de bois massif était entourée de neuf chaises, et sur la table étaient posés des couverts, avec au centre des assiettes sur lesquelles des tranches de jambon, de saucisson, des chips, des gâteaux, semblaient attendre le bon vouloir des convives. Diverses boissons coloraient quelques carafes. L'estomac de Yo-yo se rappela agréablement à son bon souvenir. Tous les invités de l'étrange Morkhal étaient à la fois affamés et impressionnés. Mais le garçon leur fit signe de s'installer en souriant. Il se plaça lui-même derrière la chaise qui faisait face à la porte, et chacun de ses invités alla rejoindre une chaise. Yo-yo se mit entre le garçon asiatique, et une fille qui retirait sa vareuse et son chèche pour les poser sur le dossier de sa chaise. Le silence se rétablit tandis que chacun, assis devant sa place, attendait un signal de leur hôte, lequel prononça très simplement, comme s'il énonçait une évidence :

- Quelqu'un veut-il lancer le bénédicité ?

Yo-yo se rendit alors compte qu'il était le seul à ne pas pratiquer régulièrement, mais que tous, ils étaient catholiques.

Le repas devint très vite joyeux, malgré l'étrangeté de la scène. Chacun entama d'abord la discussion avec ses voisins, comme s'ils se retrouvaient là par hasard, invités sans raison. Yo-yo était le plus jeune. La plupart ici étaient lycéens, la jeune fille à droite de Morkhal était même déjà étudiante. Mis à part la religion et des âges avoisinant, Morkhal n'avait pas retenu d'autres points communs entre ses convives. Il y avait trois filles et cinq garçons parmi les invités, visiblement

originaires de plusieurs horizons sociaux. Un grand Noir d'une quinzaine d'années au sourire clair était lancé dans une ardente discussion avec la fille à la vareuse. Un garçon de terminale aux cheveux ras suivait la conversation qu'entretenaient la propriétaire du sac tyrolien avec un garçon bien mis de sa personne, et conscient de l'être, dont l'abondante chevelure cachait le front. Morkhal écoutait sa voisine, l'étudiante. Quand la dernière part de gâteau eut disparu, Morkhal demanda qu'on dépose les plats et les couverts sur les étagères. Le silence se rétablit, mais la bonne chair, la flambée dans le tonneau et la bière avaient donné à l'atmosphère une ambiance plus conviviale. Morkhal prit alors la parole.

- Maintenant que nous avons mangé, nous allons pouvoir passer aux choses sérieuses. Je tiens tout d'abord à vous remercier d'être venu. Vous savez plus ou moins ce que nous avons en commun. Certains d'entre vous me connaissent déjà, d'autres sont nouveaux venus. J'aimerais qu'on fasse d'abord un tour de table pour ceux là...

Il se tourna vers son voisin de gauche, le garçon au crâne luisant.

- Sébastien, à toi la parole...

- Moi c'est Sébastien. Je suis un copain de Mathilde, depuis qu'on s'est fait virer de la même école il y a deux ans pour avoir organisé une journée de protestation contre la décision de construire des chambres à la place de la chapelle. Ils voulaient introduire la mixité dans l'internat. Je lui ai dit que j'avais déjà rencontré un elfe, et elle m'a présenté alors à Morkhal. Je suis en terminale ES, et je suis aussi pas mal engagé en politique.

- Merci Sébastien, acheva Morkhal avec un petit sourire. Grégoire ?

Il se tourna alors vers son voisin, le garçon bien habillé.

- Bon, moi je m'appelle Grégoire, je suis un ami de Morkhal depuis Chartres, où nous avons retrouvé la trace de la Disparue. A l'époque j'étais simplement éclaireur, mais quand ma famille a quitté Lille pour s'installer à Paris, j'ai fondé avec Daniel (il désigna le Noir assis en bout de table) une équipe raider. Je suis en seconde dans le même lycée que Morkhal depuis cette année.

- Nous aurons l'occasion de raconter en détail l'histoire de Chartres plus tard.

- En tout cas, c'est depuis cette époque que je participe à la quête.

- Je m'appelle Mathilde, dit alors la fille au sac tyrolien. Je suis en première S, et j'ai marché vers Chartres avec les autres l'an dernier, mais je n'étais pas là il y a trois ans lors de l'Aventure. Je fais aussi du scoutisme. Morkhal m'a parlé l'an dernier de la Quête alors que nous marchions vers Chartres.

- Je suis Daniel, donc comme Grégoire l'a déjà dit je suis raider, j'ai fait aussi parti de l'Aventure de Chartres. Je passe un BEP vente à la fin de l'année.

- Je m'appelle Claire... Je faisais partie aussi de l'Aventure de Chartres. Je suis en terminale scientifique, j'ai dix-sept ans. Je suis cheftaine de louveteaux avec Blandine.

- Moi c'est Yo-yo. Je ne connais Morkhal que depuis... Hier. Et si j'ai un peu entendu parler de Chartres, je ne connaissais rien de la Quête à cette époque. Ce n'est que depuis quelques mois que j'y prends part. J'ai retrouvé le Vieux Mage avec madame Sano cet été.

- Nous aurons aussi l'occasion d'en parler plus tard de façon plus complète.

Le garçon asiatique fut alors invité à se présenter. Il se nommait Christian et n'avait aussi entendu parler de la quête que très récemment, après avoir confié à Blandine, cheftaine de son frère, qu'il avait vu en rêve la représentation du Joyau qui décorait son agenda. Il avait quatorze ans et était en troisième. Blandine enfin, dite "Akéla", était en première année d'histoire. Morkhal concluait le tour de table.

- Pour ceux qui ne me connaissent pas encore, je suis donc Morkhal, dans la quête depuis toujours, puisque l'oncle qui m'a élevé connaissait très bien la Disparue, c'est à dire la femme qui abandonna l'actuel Roi Elfe en emportant avec elle ce que nous nommons le Grand Joyau. Cet oncle a été amené à partir à sa recherche, et m'a très tôt initié à cette quête. Je suis en première littéraire, et j'ai bientôt dix-sept ans. J'ai suivi la trace du Grand Joyau jusqu'à la route de Chartres, où je me suis décidé à entraîner dans l'Aventure quelques compagnons. Nous avons à l'occasion progressé comme jamais auparavant, et j'ai poursuivi depuis, avec ces amis ici présents, mes investigations. Je tiens à faire justice à cette histoire et nous n'avons pas le temps de la raconter maintenant. Sachez néanmoins que ce que nous avons découvert récemment confirme nos craintes. Mais je vous ai d'abord réunis, vous tous qui êtes déjà, parfois sans le savoir, engagés dans la Quête, pour que nous unissions enfin réellement nos forces. Je voudrais donc que chacun réfléchisse à prendre un engagement plus concret dans cette Quête. Vous avez tous ici entendu parler du Grand Joyau. Mais peut-être ignorez-vous le véritable enjeu.

Le Joyau est plus qu'un trésor matériel. Il a été créé dans la nuit des temps par les plus grands des Elfes. Il renferme en lui la lumière d'une étoile qui n'est pas comme les autres, puisque elle a été allumée pour une unique raison : redonner aux peuples de la Terre l'Espérance. La lumière de l'étoile a décliné au cours des siècles, et elle n'est pas beaucoup plus brillante que les autres à présent. Mais dans le Joyau réside une grande part de son pouvoir. Le Joyau était en possession du dernier Roi des Elfes, mais en vérité il concerne autant les humains que les Elfes. Le Joyau, il faut bien que vous le compreniez, n'est pas seulement symbole d'espérance. Il est l'Espérance. Depuis qu'il est perdu, cette Espérance est en grand danger. Si le Joyau tombait entre de mauvaises mains, l'espérance changerait de camp... Alors viendraient des années sombres pour nous tous ici. Car si l'Espérance ne donne pas la victoire, elle donne la force de se battre en vue de la victoire. Et la force de se battre est bien souvent la raison du succès.

- Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre... dit doucement Mathilde.

- Il n'est pas nécessaire pour certains d'entre nous... Mais peu nombreux sont ceux qui possèdent la force morale de se battre avec la certitude que le combat est déjà perdu. Il nous faut retrouver le Joyau de toute urgence. Car d'après nos derniers renseignements, les mauvaises mains tâtonnent pour s'en saisir. Elles tâtonnent pour l'instant, à l'aveuglette... Et nous devons ouvrir les yeux avant elles. Je ne vous cache pas que la Quête peut devenir dangereuse d'ici peu de temps.

C'est là ce que vous deviez savoir avant de prendre votre décision. Si ce que je pense est juste, vous êtes peut-être les huit autres compagnons choisis. J'ai bien dit peut-être ! Si vous voulez. Chacun doit se sentir libre de prendre son engagement. Il n'y a pas de Destin qui vous oblige à suivre une voie déjà tracée. Je vous laisserai trois jours pour que vous puissiez effectuer votre choix. Lundi à vingt et une heures ceux qui ont décidé de poursuivre la quête reviendront ici.

Le silence tomba soudainement. Yo-yo hésita avant de le briser d'une voix mal assurée.

- Nous avons le choix et pourtant nous avons été choisis... Sommes-nous vraiment libre de notre décision ?

- Chacun d'entre vous est à la croisée des chemins. On vous propose de fouler des sentiers que peu de gens seront amenés à fouler... Mais vous pouvez refuser.

- Toi-même, ne te considères-tu pas à la croisée des chemins ?

- J'ai fait mon choix depuis longtemps. Je ne connaîtrais pas le repos avant que la Quête soit achevée, en bien ou en mal.

- Pour moi ça paraît évident, reprit Yo-yo d'une voix plus claire. On m'avait déjà informé que je ne pourrais revenir sur ce choix. Et j'ai déjà pris ma décision, lorsqu'il y a quelques mois j'ai accepté d'entendre l'histoire de madame Sano, et de lui venir en aide lorsqu'elle a été empêchée d'accomplir sa mission.

- Tu as maintenant le choix entre continuer seul ou avec nous. Mais ne prenez pas de décisions trop hâtives ! En trois jours vous pouvez changer d'avis, et je ne veux pas entraîner des compagnons qui regrettent leur promesse ! Si tu continues avec nous, tu devras accepter l'engagement que j'ai pris, et qu'ont décidé de tenir avec moi ceux avec qui j'ai déjà marché. Le Joyau, si nous le retrouvons, ne rentrera pas en possession des Elfes. Il ne leur appartient pas, et il n'est qu'une personne au monde qui aurait dû le posséder. J'ai l'intention de remettre le Joyau au Roi des Hommes quand il me reviendra, pour qu'Il puisse retourner sur le trône qu'Il n'aurait jamais du quitter.

- Il a déjà régné sur Terre ?

- Sans que tu ne le saches forcément. Car le Roi ne règne pas par les lois, les décrets et la force armée. Il règne sur les cœurs et les âmes. Tant que le Joyau appartenait au pouvoir allié Elfe, il était sur le trône. Mais depuis que le Joyau est passé à une humaine, les Hommes ont été en mesure de prendre eux-mêmes possession de son Royaume.



- Et en quoi est-ce une mauvaise chose ?

Un sourire entre l'ironie et la tristesse parcourut le visage de Morkhal un court instant.

- Les espérances même des Hommes concourent parfois à leur perte. Croyez-moi, il vaut mieux qu'ils laissent le pouvoir de décider du Bien et du Mal à un Autre. Mais j'admets que la situation pourrait être pire. Les Hommes sont instables, divisés et ne tiennent pas leur parole. Mais ils ne sont pas foncièrement mauvais...

- Pourquoi dis-tu "les Hommes" ? N'en es-tu pas un ?

Le sourire de Morkhal se renforça et changea de nature. Il paraissait à présent presque amusé. Il regarda sa montre en silence quelques instants.

- Avez-vous vu l'heure ?

Tous consultèrent montres et portables.

- Certains d'entre nous rentrent à une heure trente. Je propose que nous nous quittions là.

Il se leva et tous firent de même.

## Chapitre 12 - Les pèlerins

La semaine s'acheva et le week-end passa. Yo-yo se rendit seul à l'église pour la première fois de sa vie le dimanche matin. Il y allait d'habitude seulement avec ses parents et occasionnellement.

A chacun une voix disait ce jour là : *"Si tu veux... Viens, suis-moi."* Mais Jean-Marc ne se posait pas de question, et le lundi soir il était en face de la porte de bois, dans la ruelle, attendant avec les sept autres invités du vendredi précédent, que Morkhal arrive.

Il descendit de sa bicyclette et les compta du regard. Sans faire de commentaire, il fouilla dans la poche de sa veste, en sortit une clé, l'introduisit dans la serrure et entra. Les autres lui emboîtèrent le pas. Il alluma la lumière. Le feu était éteint ce soir- là, mais il posa une bougie fichée dans une bouteille de grand cru sur la table. Il s'assit, toujours sans mot dire, et les autres l'imitèrent en silence.

- Bonsoir, dit-il alors dans un sourire. Je voulais savoir ce que vous pensez de ce local.

- C'est génial !

- Oui, plutôt cool.

- Bien. Il y a encore quelques améliorations à faire... Je pensais notamment que ce serait intéressant de poser un plancher sur ces poutres. Cela pourrait se révéler bien utile pour entreposer notre matériel. Enfin, si vous avez des suggestions elles sont les bienvenues. Nous sommes ici chez nous, puisque cette salle appartenait au retraité chez qui je loge. Il n'en a pas l'usage et me l'a donné moyennant quelques travaux que j'effectue chez lui. Je pense également que nous devrions choisir un nom pour désigner notre groupe...

- Il faut prendre un nom Kalarîn ! s'exclama Daniel. Puisque nous sommes mêlés à une histoire d'elfes...

- Je pensais plutôt à un nom rappelant l'origine de cette compagnie, objecta Grégoire. Puisque tout à commencé sur la Route de Chartres, je trouve que le terme "Pèlerin" est assez bien choisi, non ?

- Tous n'ont pas participé à cette aventure.

- Non, mais le terme me plaît, dit Christian.

- L'un n'empêche pas l'autre, dit Morkhal. Nous pouvons choisir de nous appeler la Compagnie des Pèlerins dans le parler des elfes. En Kalarîn, cela sonne plutôt bien : "Golannë Rhannëre". Qui vote pour ?

La décision fut adoptée à l'unanimité.

- Donc, nous avons un local et un nom. Il nous faut un chef, ajouta Morkhal

- C'est toi le chef !

- Avec quelle légitimité ?

- Un chef est quelqu'un qui donne la direction à prendre, pas vrai ? S'il y a un autre prétendant qui croit en être capable, qu'il se fasse connaître...

L'appel d'offre de Mathilde n'obtint pas de succès. Morkhal était, aux yeux de tous, le seul chef légitime.

- Adopté, conclut Mathilde.

- J'avais également imaginé autre chose, enchaîna Morkhal. Vous voyez ces écus aux murs ?

- Je pense savoir quelle est ton idée, dit Yo-yo.

- Je m'en doute. Et je pense moi qu'il est temps de te laisser la parole, puisque tu es celui ici qui a entendu la prophétie du Vieux Mage.

Tous les regards convergèrent vers Yo-yo, un peu décontenancé.

- Oui, le Vieux Mage... C'était l'objet de la recherche de madame Sano, que j'ai aidée...

- Tu as fait plus que l'aider, si j'ai bien compris...

Yo-yo rougissait à présent.

- Enfin, peu importe... Toujours est-il que nous avons retrouvé le Vieux Mage, et entendu ce qu'il avait à dire avant son décès en prison, décès dont les circonstances n'ont pas encore été éclaircies.

- Nous reviendrons là dessus.

- Le Mage cherchait à découvrir ce que tramait un certain monsieur Rahil Adacraban, l'homme au corbeau dans notre langue, celui-là même qui l'a fait jeter en prison. Vous l'ignorez peut-être, mais le Mage savait quelque chose concernant la Quête qu'il n'avait dit à personne, sauf peut-être au fils du Roi Elfe et de la Disparue, que personne actuellement n'est en mesure de retrouver. Il s'agissait d'une sorte de prophétie, et lorsque je l'ai retrouvé, il a accepté de m'en donner la teneur... Et je crois que cette prophétie nous concerne, en fait.

- Alors ?

Yo-yo constata que ses informations captivaient l'assemblée. Il sourit de voir l'intérêt qu'il provoquait. Au bout de la table, Morkhal souriait également.

*- "A l'Orient de la mer il n'est plus de patrie*

*Où ils puissent garder souvenir d'un espoir*

*Ils vont par les chemins en pleurant dans le noir*

*Et chantant sous les bois leur mémoire flétrie*

*Ils ne sont que fantômes, ce monde les fuit,*

*Mais l'étoile s'allume quand revient le soir*

*Et qu'un renoncement soit pour eux la victoire  
Ils rejoindront la rive à la fin de la nuit*

*Car dans le crépuscule grandit la lueur  
Et elle trace pour eux un sentier d'espérance  
Le bateau coulera afin que les loups dansent*

*Un prince guidera au combat huit marcheurs  
Et l'armée des maudits, au-delà de la peur  
Mais un serment brisé est pire que silence"*

Le silence s'installa une fois de plus. Une éternité sembla passer avant que Sébastien n'ouvre la bouche.

- Huit marcheurs ! Est-ce pour nous ?

- C'est ce que je crois aussi, risqua Yo-yo.

- Et que signifie le reste ? Ce prince qui doit les guider ? Notre chef, c'est Morkhal ! Cela doit-il le désigner ?

Tout le monde se tourna vers Morkhal, qui ne disait toujours rien.

- Tu connaissais déjà la prophétie, n'est ce pas ? demanda Yo-yo.

- Qu'est ce qui te fait dire cela ? Il n'y a qu'une autre personne à connaître cette prophétie, tu l'as dit toi même ! C'est le fils de la Disparue ! Et personne ne sait où il se trouve à l'heure qu'il est ! s'exclama Blandine.

- Il est bien quelque part, pourtant ! rétorqua Yo-yo.

- Tu veux me poser une question, Yo-yo ? demanda soudain Morkhal

- Je ne sais pas... Je ne suis pas sûr... Mais j'ai réfléchi ce week-end. Et je me suis en effet questionné. Quels étaient précisément les rapports entre ton oncle et la Disparue ? Tu nous as dit que tu avais été élevé par ton oncle, mais que tu logeais chez un retraité. Ton oncle n'est-il plus en mesure de s'occuper de toi ? Et où sont tes parents ?

- Si je compte bien, cela fait trois questions, et je n'en attendais qu'une.

- D'accord, alors je me limiterais à une question : où est ce fameux fils de la Disparue ?

Yo-yo ne quittait pas du regard les yeux du chef, et en aurait bien été incapable de toute façon. On voyait presque le lien entre les deux volontés, l'un tendant toutes ses forces pour chercher à lire dans l'esprit de l'autre. Et l'autre souriant de cette tentative et soutenant l'assaut sans peine, l'appréciant même.

- Il n'est pas de question sans réponse. Il est bien quelque part, oui, sûrement... Ce fils de maudit,

chef de maudits, lui même volontairement maudit jusqu'à ce qu'il ait racheté la faute des autres... Mon oncle était le frère de la Disparue. Il m'a bien élevé jusqu'à l'âge de dix ans, ou du moins l'équivalent de dix années chez un mortel... Et puis il a vieilli, son temps s'est achevé, et il est parti. J'ai alors vécu quelque temps chez le Vieux Mage, et en même temps que lui je suis revenu dans ce monde pour y mener à bien ma Quête. Quant à savoir où sont mes parents, ai-je besoin de vous le dire ? Je serais d'ailleurs bien incapable de vous avouer où se trouve ma mère à l'heure qu'il est.

- Alors tu devais être notre Chef ! C'était prévu depuis le commencement !

- Prévu ? Je ne sais pas. Beaucoup de possibilités découlent d'un seul si. Ce sont ces possibilités que les prophéties prévoient. S'il n'y avait les neuf Pèlerins, la Quête n'aboutirait peut-être pas. C'est peut-être seulement cela que dit la Prophétie !

- Reparlons-en, de la prophétie ! enchaîna Christian. L'armée des Maudits, qu'est-ce que c'est que ça ?

- Je ne sais pas encore. Pas plus que ce que signifie "le chemin du retour". En fait, je n'avais jamais entendu cette version de la prophétie. La version que j'ai entendu est beaucoup plus sibylline, et il me paraît évident que le texte originel a été retravaillée par le Sage lui-même à notre intention. Il ne s'agit pas tant d'une prophétie que de conseils, presque de directives. Mais je peux hasarder une conjoncture sur la phrase suivante.

- " Au delà de la peur ", récita Yo-yo.

- Si ce prince doit guider les huit marcheurs et l'armée des maudits au delà de la peur, c'est peut-être qu'il se trouvera dans une situation où toute espérance sera absente. Lequel d'entre vous citait Guillaume d'Orange vendredi? Peut-être aura-t-on à faire face à cette situation.

- Cela signifie que le Joyau tomberait finalement entre de mauvaises mains ?

- Peut-être. C'est ce que semblait croire le Mage.

- Bon, ça commence bien.

- Je vous avais prévenu qu'il y aurait du danger.

- Mais pas d'espérance ne signifie pas la défaite ! Si nous gardons à l'esprit les phrases de la prophétie, nous ne l'oublierons pas !

- Je crois plutôt que si le Joyau en vient à tomber aux mains d'un ennemi, même la prophétie ne saurait nous laisser supposer qu'une victoire est possible.

- Cela signifie que nous marchons vers un désespoir certain... Vers l'assurance d'une défaite ?

- Cela signifie aussi que nous sommes capables d'emprunter un tel chemin. Que pensez-vous de la phrase d'avant ?

- Sur les loups et le bateau ? Aucune idée, annonça Christian.

- Cela ne m'a pas l'air très optimiste non plus, se risqua Mathilde. Un naufrage... Et les loups n'ont pas bonne réputation. S'ils doivent danser, ce sera sans doute à nos trousses !

- Les loups sont toujours au service des ténèbres, informa Morkhal. Mais dans l'autre monde, là où les esprits prennent forme.

- Ce qui veut dire que ces loups seraient au service d'un... Esprit des ténèbres ?

- Peut-être... J'en connais un qui serait ravi de prendre possession du Joyau. L'Usurpateur... Il prend le titre de Prince, et de fait c'est le plus puissant de tous, celui qui prétend défier le Roi, et tout les autres sont à son service.

- Et il peut prendre forme ?

- Plus vraisemblablement, il peut envoyer un émissaire. C'est ce que craignait le Mage. Et nous savons depuis Chartres qu'il est au courant de la perte du Joyau, ce que les Elfes avaient réussi à garder secret jusque là.

- Le Mage suivait une piste, n'est ce pas ? demanda Yo-yo.

- Exact. Tu l'as dit tout à l'heure... Quelqu'un qui se fait appeler là-bas Rahil. Mais il a disparu de la tour où le pouvoir Elfe le maintenait prisonnier, et nous croyions qu'il avait rejoint son maître dans les profondeurs de sa retraite, hors du Monde. Le Mage pensait autrement, qu'il était passé de l'autre côté de la frontière... Dans ce monde ci, à la recherche du Joyau.

- Sous quelle forme ?

- Humaine, probablement. C'était l'idée du Mage... La forme humaine lui donnerait plus de latitude pour enquêter auprès des Hommes, leur inspirer confiance, et acquérir sur eux le pouvoir. Même si ce n'est pas le pouvoir qu'il recherche... Pas directement... Il ne le négligera pas.

- Un homme puissant, alors.

- Puissant, et présentant au monde un visage aimable et une façade respectable.

- Un homme politique ? Un industriel ? proposa Claire.

- Bon, mais il n'a pas encore le Joyau ! Ce n'est donc pas dans cette direction qu'il faut chercher ! s'exclama Grégoire.

- Pas d'accord, s'interposa Blandine. D'abord il peut l'acquérir avant nous, si l'on en croit la prophétie, et ensuite il nous faudra un jour ou l'autre le défier. Même si nous achevons la Quête avant lui, il cherchera à nous arracher le Joyau, guettant toutes nos avancées !

- Nous avons un avantage. Il ne connaît pas notre existence. Le Mage croyait même qu'il n'avait jamais entendu parler de moi. Mais passons à la suite de la prophétie. Le rachat, la trahison, ça me paraît clair. Mais la suite ?

- On dirait un conseil, dit Blandine lentement.

- *"Mais un serment brisé est pire que silence"* acheva Grégoire.

- Je pense avoir une idée sur la question, mais... Non, ça ne me paraît pas clair... J'aurais voulu connaître votre avis, acheva Morkhal

- A moi, ça paraît clair. C'est un conseil, et tant que nous ne serons pas sur place nous ne

pourrons savoir à quoi il rime.

Tous se turent, et chacun songeait à ce serment qu'ils avaient scellé en venant ce soir, de ne pas connaître le repos tant que la Quête ne serait pas achevée.

Il fut décidé à l'issue de cette première réunion que chacun verrait à peindre son blason, que l'on prendrait d'autres dispositions de caractère matériel plus tard, et qu'une prochaine réunion aurait lieu dans deux soirs à la même heure, durant laquelle Morkhal exposerait les projets concrets qu'il disait avoir imaginés.

Ils se séparèrent ce soir là un peu avant vingt trois heures, et chacun avait dans le cœur en rentrant chez lui la dernière phrase de la prophétie :

*Mais un serment brisé est pire que silence.*

Conseil ou prédiction ? Cela signifiait-il qu'ils étaient condamnés à manquer à leur parole ?

## Chapitre 13 - Un trop joli coucher de soleil

Le canot accosta en douceur. Les trois jeunes gens en sortirent, Yo-yo pas fâché de retrouver le plancher des vaches. La végétation sur l'île était plus luxuriante que sur le continent. Néanmoins, on retrouvait ici comme ailleurs les détails qui signalaient la Bretagne dans toute sa splendeur. Difficile de parler de splendeur, à vrai dire, les paysages bretons sont surtout réputés pour leur étrange austérité. Mais si là, tout était conçu pour rappeler la Bretagne, jusqu'au dolmen sur une petite hauteur au dessus de la plage, jusqu'à la petite falaise qui faisait à vrai dire un peu artificiel, tout devait également être luxueux, riche, agréable. Les grands pins bordaient le chemin qui montait jusqu'au manoir dans lequel Monsieur le ministre de l'Education passait ses vacances. On avait aperçut en arrivant, juste de l'autre côté de l'avancée, le Mont Saint Michel qui se trouvait maintenant à une quinzaine de kilomètres par les eaux. De l'autre côté des terre, à cinq kilomètres de là, se tenait face à la mer Saint Malo. Xavier, le journaliste qui avait accepté de prendre avec lui le stagiaire du journal, ainsi que son jeune cousin Yo-yo, prit la tête du groupe qui suivait le conducteur du canot. Ils grimpèrent un escalier dans la falaise, mais n'eurent pas besoin d'aller jusqu'au manoir que l'on devinait seulement au bout d'une pelouse anglaise, derrière les branches des grands pins, pour voir le ministre. Celui ci était venu à leur rencontre. Affable, il tendit les mains à Xavier.

- Vous êtes donc le journaliste de la Voix du Nord ? Heureux de vous voir ! Nous discuterons si vous le voulez bien, en prenant un verre. La nuit ne tardera pas, et vous verrez le coucher du soleil. Vu d'ici, c'est un spectacle inoubliable !

Il serrait maintenant les mains de Morkhal, notre "stagiaire" pour l'occasion, et celle de Yo-yo. Xavier fit rapidement les présentations, et le ministre ne se formalisa pas. Son regard ne s'attarda pas particulièrement sur le visage de Morkhal.

- Martin, vous nous portez des boissons sur la terrasse arrière.

Et voici le journaliste, le ministre soupçonné et les deux Rhannërë assis face au large, tandis qu'un immense soleil semblait vouloir aller se noyer dans la mer. Sur la terrasse, un corbeau sommeillait entre les barreaux de sa cage. Yo-yo savourait un jus d'il ne savait trop quoi. Ce qu'il ne savait pas non plus, c'est comment son chef comptait s'y prendre pour démasquer le ministre. Morkhal, lui, remplissait à merveille son rôle de stagiaire. Xavier posait les questions, et lui noircissait des pages des réponses du ministre. "Observe le moindre détail, ne perd rien", lui avait dit Morkhal. Yo-yo observait, et ne perdait pas une miette des gestes du ministre. Le soleil n'en finissait pas de tomber. Au bout d'une heure, ils se lèvent et on leur propose de faire le tour de l'île. A ce moment le portable de Xavier se met à sonner. Il s'éloigne avec un geste d'excuse.



- On se retrouve plus tard, glisse t-il, j'ai peur d'en avoir pour un moment !

- Que cela ne vous empêche pas de profiter de mon île ! Le dolmen est le meilleur endroit pour admirer le coucher du soleil.

Morkhal et Yo-yo se jettent un regard puis prennent sa suite.

Le spectacle valait en effet le déplacement. La pierre se teintait de rouge, et la lumière du soleil l'éclairait curieusement du dessous. La lande derrière plongeait vers la mer en une courte falaise, inaccessible au regard. Morkhal et Yo-yo contemplèrent l'astre sanglant qui allait éteindre son incendie dans l'eau salée. Yo-yo avait le souffle coupé, et alors que le crépuscule s'étendait sur la terre, il était incapable de réagir, comme sous l'emprise d'un charme. Il lui semblait que le temps ne passait plus ici, qu'il était suspendu mais qu'un seul geste ferait reprendre sa course à la planète. Soudain une main lui saisit l'épaule. Il sursauta. C'était Morkhal.

- Quelque chose ne va pas ?

- Nous sommes seuls...

Il contempla le visage de son chef, qui luisait d'une manière particulièrement elfique sous la lumière stellaire. C'est alors qu'il prit conscience que les étoiles avaient été allumées dans le ciel sans voile. Beaucoup de temps devait s'être écoulé depuis qu'on les avait amenés là.

- C'est aussi ce qui m'inquiète. Cela n'est pas naturel...

- Tu as eu la même impression que moi ?

- Toi aussi, tu as senti le temps s'arrêter ?

- Oui...

- Ce n'était qu'une illusion. Même lui ne peut forcer le temps à ralentir.

- Lui ? Alors, nous avons raison ? C'est bien lui ?

- Je l'ai su dès que j'ai porté un regard sur lui.

- Et t'a-t-il reconnu ?

- J'en ai peur... Viens. Une menace pèse sur mon cœur... Je ne saurais t'en dire plus.

Ils revinrent près du manoir. Sur la terrasse arrière le ministre était assis, seul, le regard porté sur l'Ouest. Morkhal s'approcha silencieusement de lui, suivi par Yo-yo. Avant même de les voir, le ministre parla.

- Il est parti.

- Qui cela ?

- Votre ami le journaliste, il est parti. Je lui ai dit que vous ne l'aviez pas attendu, je lui ai prêté un canot et je l'ai fait ramener à terre.

- Ce n'était pas très malin.

- Dites-moi, jeunes gens... (Il se tourna enfin vers les deux Rhannëre), ce n'est pas ainsi que l'on

s'adresse à un ministre.

Morkhal ne répondit rien. Yo-yo le regarda et constata avec surprise qu'il souriait !

- Je fais parti de l'opposition, monsieur le Ministre, et nous n'avons pas apprécié votre dernière réforme...

- Vous avez le sens de l'humour, jeune homme... Où devrais-je dire Altesse ?

- Il n'est aucun pays où je mérite ce titre.

- Ce titre ne se mérite pas. Il s'hérite, mon ami... et vous avez hérité du pouvoir de votre père, de son intelligence, de sa force... Et de son peu de sagesse, j'en ai bien peur pour vous. Mais vous êtes jeune... Vous apprendrez, si vous vivez assez longtemps pour cela ! Et qui est cet autre garçon que vous traînez dans vos basques ?

- Le cousin du journaliste, tout simplement...

- Oui, cela je le sais déjà... Mais que sait-il de notre affaire ?

- Que croyez vous qu'il sache ? Et que pensez vous qu'il comprenne de notre discussion à présent ? Ce n'est qu'un compagnon de hasard !

-Vous m'étonnerez toujours, mon ami...

- Je ne pense pas être votre ami. Je ne pense pas que je le serai jamais.

- Et pourquoi non ? Vous êtes intelligent et nous poursuivons une même quête... Pourquoi ne pas unir nos forces ?

- Nous ne partageons pas un même objectif, j'en ai peur. Nous suivons des chemins qui se croisent mais ne se confondent pas.

- Et pourquoi ne se confondraient-ils pas ? Je lis dans vos yeux que vous n'êtes pas vous-même intéressé par le Joyau. Je lis également un doute... Un doute au sujet de la puissance des elfes et leur capacité à le protéger. Comme je vous comprends ! Les elfes sont égoïstes, ils se refusent à dévoiler leurs trésors, ils vivent cachés, craignant le monde des hommes. Leur seul espoir est dans la conservation de toutes choses. Comme si le monde ne devait pas nécessairement évoluer ! Toute chose ici est appelée à se corrompre et se transformer. Mais les elfes refusent cet aspect du monde qui est en fait son essence même. Voyez comme nous sommes d'accord ! Les elfes ne méritent pas ce pouvoir, pas plus que les hommes dont toutes les actions finissent en possibilités manquées ! Nous savons qu'il faut éviter le désastre. Nous partageons un même but, en vérité, mon ami !

- En vérité ! Et qui se doit de posséder ce pouvoir, selon vous ? Vous-même, n'est ce pas ? Ainsi vous pourrez diriger le monde selon votre désir ! Mais vous ne me comprenez pas, Serpent ! Ma logique vous paraîtra toujours absurde, et vous échouerez sans cesse à me percer à jour. Ainsi même maintenant vous ignorez le sujet de mon désir, vous ignorez tout de moi ! A tel point que vous ignoriez encore mon existence il y a peu, et que vous n'attendiez pas ma venue depuis longtemps ! En vérité je me demande si par mégarde je n'aurais pas laissé ma carte de visite à l'entrée, ou écrit

pour annoncer mon arrivée dans un moment d'égarement, tel est grand mon étonnement que votre Stupidité m'ait reconnu!

Yo-yo observait avec une surprise grandissante son chef. Qui était-il pour oser parler ainsi à un ennemi dont il avait auparavant inspiré la crainte à tous les Rhannëre ? Comment pouvait-il s'adresser à lui de cette façon ironiquement cinglante ? Mais Rahil, piqué au vif, répondait furieux :

- Ta venue, petit imbécile, cela fait plusieurs mois que je l'attendais ! Je te savais assez bête et prétentieux pour venir te jeter bien gentiment dans la gueule du loup ! Crois-tu que mes yeux soient aveugles, que mes oreilles n'entendent pas ? Je sais tout de tes actions ! Je connais cette Véronique Sano, et pourquoi penses-tu qu'elle soit actuellement internée ? J'ai des espions partout !

- C'est bien, tu n'ignores rien, pas même le temps qu'il fera dans dix ans ! Finalement la seule chose qui t'échappe encore, c'est où se trouve l'objet de ta convoitise !

- Et pourtant jeune orgueilleux, même dans ce domaine je suis plus avancé que toi !

- J'en doute... Aurais-tu par hasard retrouvé trace de la Disparue ?

- Tu ignores tout à son sujet.

- Ne sais-tu pas qu'elle était ma mère ? Et peut-il y avoir des secrets qu'un étranger connaîtrait mais qu'un fils ignorerait ?

- Je ne doute pas que tu en saches beaucoup, mais tu n'as pas eu de difficulté à le savoir !

- En effet. Ni la raison de son départ, ni sa retraite finale, ni la cause de sa mort n'ont jamais été un secret pour nous, et si tu en sais quelque chose je dois en conclure que l'un de nous a trahi pour t'apporter sur un plateau des renseignements que mon peuple seul possède.

- Immonde bâtard ! Que sais-tu de mes espions, de mes recherches dans les archives de l'époque, de mes voyages personnels ! Sa trace je l'ai suivie moi-même, des confins de votre Royaume que vous maintenez fermé au cœur de la région perdue et déserte qui entoure le Puy en Velay ! Je l'ai suivie jour après jour, pendant des années, effectuant un travail laborieux que vous n'avez jamais eu à faire ! Et si j'en suis au même point que toi à présent, méprisable graine de charogne, c'est par mon travail, par mon intelligence, ma seule force ! Je vous ai rattrapés, et je vais maintenant vous dépasser ! As-tu le moindre doute que je n'arriverais avant au terme de la quête ? Vous pouvez perdre maintenant toute espérance !

Ses paroles étaient hargneuses, mais le ton restait mondain, aimable, et légèrement affecté.

- Tu n'as pas encore le pouvoir de me retirer l'espérance, Tyran, et sache que même lorsque tu auras ce pouvoir, tu ne m'empêcheras pas de lutter avec les dernières forces qui me restent alors contre toi ! Il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, *mon ami*, tu l'apprendras à tes dépens !

La voix de Morkhal n'avait jamais été aussi menaçante. Le Ministre dans ses beaux atours

sembla pris d'un doute, et resta coi. Le mouvement de rage qu'il commença s'immobilisa dans les airs lorsque Morkhal leva la main.

- Tais-toi, charogne, et laisse-nous maintenant partir en paix ! J'ai déjà écouté trop longtemps tes mensonges et tes fanfaronnades !

Morkhal saisit alors l'épaule de Yo-yo et lui dit du même ton de commandement :

- Va au port, détache un canot à moteur et met en route. File ! Je te rejoins !

Yo-yo, voyant le visage sévère, dur, méconnaissable de son chef, obéit à l'instant et disparu sous les pins en courant sur le chemin maintenant obscur, dévala l'escalier taillé dans la falaise, détacha le cordage qui maintenait un des canots et dans un même élan mit le moteur en marche. Déjà Morkhal arrivait en courant.

- Qu'est ce que tu faisais ?

- Plus tard, vite !

Ils virèrent sur la côte proche, mais Yo-yo poussa un gémissement en voyant plusieurs vedettes, qu'il avait remarquées tout à l'heure dans le port qu'ils venaient de quitter, patrouiller entre eux et la côte. Morkhal regardait encore derrière, il se tourna vers le garçon en l'entendant appeler.

- Prends le large ! Vite !

Ils prirent le large au sens propre autant qu'au sens figuré. Les rayons des projecteurs les frôlèrent, les manquèrent... repassèrent... et les touchèrent. Les vedettes les prirent immédiatement en chasse, s'étalant pour les empêcher de rejoindre les rivages. Ils contournèrent l'île, et en quelques minutes se retrouvèrent en haute mer.

- On les gagne, on les gagne ! hurla Yo-yo, euphorique, que les embruns fouettaient.

- Ne parle pas si vite !

Morkhal était pâle, et suait à grosses gouttes.

- Que se passe t-il ? Tu ne te sens pas bien ?

- Non... L'effort était trop important, et pourtant pas suffisant...

A ce moment Yo-yo poussa un cri de terreur. Une vague, immense et raide comme un mur, se dressait devant eux et avançait dans leur direction. Dans un mouvement de panique, il vira sur bâbord, présentant le flanc à la bête. Morkhal lui cria quelque chose qu'il n'entendit pas. L'instant d'après, il était roulé par la vague qui se refermait sur eux après les avoir renversés. Il ne vit plus rien, ne sentit plus rien que l'eau salée dans sa bouche, dans ses yeux, dans ses oreilles. Le poids de l'eau l'écrasa, aucune lumière ne perçait l'obscurité et il eut l'impression d'être entraîné dans les profondeurs abyssales de l'océan. Soudain, alors que la panique s'emparait de lui, il se sentit saisi par le haut et une main le ramena à l'air libre. Il vit à nouveau les étoiles se reflétant sur les eaux. Le visage de Morkhal flottait à côté du sien.

- Pardon, hoquetait-il après avoir recraché une partie des litres d'eau salée qu'il lui semblait avoir

avalés, pardon Morkhal, j'ai paniqué...

- Il y a eu plus de peur que de mal, du moins pour le moment. J'en aurais peut-être fait autant. Enfin, nous sommes en vie, c'est le principal. Et cette vague les aura dissuadés de nous chercher plus avant. Accroche-toi ici !

Une bouée flottait à leur hauteur.

## Chapitre 14 - La longue veille de l'Archange

Commença alors pour Yo-yo la nuit la plus longue de son l'existence. Le ciel se voila alors qu'ils discutaient tous les deux de ce qu'ils avaient appris.

- Il est plus avancé que je ne le pensais. Si c'est lui qui a fait interner madame Sano...

- J'avais l'impression qu'il se vantait.

- Vraiment ? Et bien tu vois, je pense avoir bien fait de t'emmener. Un regard extérieur est plus utile que le témoignage d'un combattant.

- Pourtant j'ai moins d'expérience que toi...

- Mais pas moins de sagesse, hélas.

- Tu ne pouvais pas prévoir...

- On peut toujours prévoir. Mais ma faute n'est pas là : j'avais prévu, mais j'ai fait preuve d'une trop grande présomption. Je n'étais pas à la hauteur d'un tel affrontement.

- J'ai pourtant eu l'impression que tu avais le dessus. Il nous a dit beaucoup de choses, et nous pouvons en deviner beaucoup !

- Oui... Mais qu'a-t-il appris de nous ?

- Rien d'utile, après tout, nous étions moins avancés que lui !

\*  
\* \*

Xavier avait décidé de se rendre à l'unique café du bourg où on l'avait débarqué. Il attendait depuis plus d'une heure, avait cherché à joindre leur portable, mais Morkhal ne répondait pas. "Ah, les stagiaires !" Il les maudissait dans son for intérieur. Mais dans le café pas plus que sur le petit port, personne ne put l'informer. Pas vu, pas vu : c'était comme si les deux jeunes gens n'étaient pas revenus ici après avoir quitté l'île. Et pourtant, ils l'avaient bien quittée, cette foutue île de malheur ! Le ministre l'en avait assuré quand il avait pu se débarrasser de l'appel inopportun.

Il ressortit du café vraiment inquiet : que faisaient les deux zouaves ? Étaient-ils restés en mer ? La nuit était tombée, et il se voyait déjà faire appel aux secours en mer pour récupérer les deux disparus. "Tout à l'heure, il sera peut-être trop tard", se dit-il, et il se saisit de son portable pour alerter les gardes cotes.

- Vous vous inquiétez peut-être pour rien... s'entendit-il dire.

- Écoutez, on les a vus partir et pas revenir. La nuit est tombée et ils ne connaissent rien à la mer !

- Bon... depuis combien de temps sont-ils partis ?

- Maintenant ? Bien deux heures ! Oui, au moins deux heures.
- Et ils auraient dû arriver quand ?
- Mais presque tout de suite ! C'est un canot à moteur, il ne faut pas un quart d'heure pour faire la traversée !
- Ils étaient accompagnés ?
- C'est ça que je ne comprends pas... On m'a dit que oui, et j'ai essayé d'avoir des précisions mais chaque fois que j'appelais ça sonnait occupé.
- Où étaient-ils précisément ?
- Nous étions chez le ministre de l'Education.
- Sur l'île ?
- Oui. Il m'a dit les avoir fait raccompagner à terre.
- Nous allons le contacter. Où êtes-vous actuellement ?
- En face de l'île, juste devant le café.
- Ok. Nous allons vous demander de bien vouloir vous rendre à Saint-Malo d'où nous pourrions mieux suivre la situation. Vous avez un moyen de transport ?
- C'est bon, j'arrive.

\*  
\* \*

Un épais brouillard flottait sur la mer à présent. Yo-yo se fatiguait de devoir nager. L'eau était froide, et il avait tendance à sommeiller, mais chaque fois qu'il s'endormait, il buvait la tasse. Jusqu'à présent cela suffisait à le réveiller.

- Morkhal ? demanda t-il en grelottant.
- Oui...
- Tu penses qu'il est quelle heure ?
- Il ne doit pas encore être deux heures.
- Si tard ?
- Nous sommes restés tard chez le Tyran, même si tu ne t'en es pas rendu compte.
- Tu crois que quelqu'un va nous retrouver ici ?
- Je ne sais pas. Demain matin, quand il fera clair. Il y a du passage par ici. Il faut espérer, Yo-yo. Il faut espérer tant que l'on peut...
- Demain matin... Mais je suis déjà si fatigué !
- Cela fait deux heures qu'on est dans le jus. Encore au moins quatre ou cinq à passer. Courage petit frère.
- Tu crois qu'il atteindra le Joyau avant nous ?

- Prie Dieu que non.
- Mais s'il l'obtient ?
- Alors prie pour obtenir la force de te battre sans espoir.
- Peut-être ne serons-nous même pas vivant pour le savoir.

Le gamin grelottait toujours autant.

- Tu es transi de froid... Il faudrait que nous nagions un peu plus vigoureusement...
- Pour aller où ? On ne voit rien. Et puis, je suis trop fatigué.

Morkhal regarda son cadet avec inquiétude. Lui-même était épuisé, mais il pensait pouvoir tenir pour lui même peut-être assez longtemps pour que les secours arrivent. Peut-être. Mais Yo-yo était blanc comme un linge et coulait à chaque instant. Il avait du mal à tenir les yeux ouverts. C'est vrai que cette mer était glaciale, on n'était qu'au mois d'avril ! Et ce brouillard qui les enrobait d'une moiteur froide... Morkhal réalisa soudain que Yo-yo ne tiendrait sûrement pas jusqu'à un secours hypothétique. Chaque vague était une menace pour lui. La bouée glissait, ils ne parvenaient plus à y rester accrochés en même temps. Il passa un bras autour du gosse qui était agité de tremblements incontrôlables tant dus au froid qu'à la fatigue. Des mots incompréhensibles glissaient entre ses lèvres. Au bout d'un certain moment Morkhal comprit qu'il priait. Ils passèrent encore une heure dans cet état. Chaque fois que Yo-yo menaçait de s'endormir, Morkhal lui envoyait une gifle.

- Pas de ça, petit frère ! Si tu t'endors, on ne te réveillera plus.

Il faisait preuve d'un bel optimisme quand il parlait au gamin, s'essayant même à sourire, mais lui-même commençait à ressentir la terrible fatigue de son combat contre le Tyran et de la longue nuit qui n'en finissait pas. Ses jambes lui faisaient mal, ses pieds s'engourdisaient et son dos ainsi que son bras étaient douloureux de l'effort effectué pour soutenir le petit. Il était plus de trois heures quand un petit vent vigoureux se leva. Les vagues s'accrochèrent, des petites vagues méchantes et irrégulières. Morkhal commença à entrevoir qu'ils pourraient fort bien y rester tous les deux. Il serra les dents. S'il était seul, peut-être pourrait-il s'en sortir, nageant pour son propre compte, faisant la planche pour se reposer... Sa race craignait moins le froid que l'espèce humaine. Mais il se sentait épuisé comme jamais il ne l'avait été auparavant. Une fois de plus il réveilla Yo-yo.

- Il faut que tu restes éveillé, sinon je vais m'endormir aussi et on aura l'air fin quand on nourrira les poissons...

- Et si personne ne nous trouve ?
- Tu as peur ?
- Oui. Je sais que je ne devrais pas...
- On en est tous réduit là... La perspective ne m'enchante guère non plus.
- Mais toi, tu ne mourras pas... T'es immortel...



- Que sais-tu de l'immortalité ? Je suis un semi elfe, j'aurai le choix quand viendra l'heure. Mais même les elfes ne sont pas à l'abri d'une blessure ou d'un chagrin mortel.

- Ne meurs pas, qu'est ce qu'on fera sans toi ?

Le sourire de Morkhal s'effaça dans un grelottement qu'il ne put réprimer.

- Ma parole, moi aussi je m'y mets ! plaisanta t-il. Mais il n'en menait pas large.

C'est vrai, que se passerait-il s'il disparaissait, laissant la quête inachevée alors que ses compagnons avaient tant besoin de lui ? N'était-il pas le chef ? La houle l'empêchait de penser. Il avait promis de mener la quête à son terme. Il ne pouvait pas mourir. Son devoir, lui disait son intelligence engourdie mais toujours aigüe, était de survivre. Peut-être Yo-yo avait-il plus de force qu'il ne semblait ? Les garçons de cet âge sont souvent plus résistants qu'ils n'en ont l'air... Il allait devoir lui laisser tenir la bouée à un moment ou un autre, de toute façon, car chaque quart d'heure, chaque minute, chaque seconde qui passait semblait vouloir l'entraîner dans les profondeurs, engourdissant ses membres et fermant ses paupières. Il se prit à songer aux anciennes légendes, que le cinéma remettait parfois au goût du jour. Sous l'océan était le royaume de Davy Jones, le capitaine du fameux hollandais volant. Il recueillait l'âme des hommes morts en mer, et peut-être son navire sinistre voguait-il sur une mer de sable dans les profondeurs, juste sous leurs pieds. Ou bien un serpent de mer digne d'Homère, ou le monstre de Jules Verne, remontait-il lentement à la surface, vers la lumière stellaire, en quête de proie. Il songeait aux épaves englouties, aux calmars géants, aux poissons lumineux, bêtes de cauchemars, survivances de la préhistoire dans les gouffres du monde. Il n'avait jamais eu autant conscience de l'immensité des profondeurs marines qui s'étendaient peut-être sous leurs pieds. Il s'efforçait de ne pas penser aux requins, méduses et autres bestioles peuplant les films plus réalistes. Son cerveau fonctionnait à toute allure maintenant. Il guettait la crampe perfide, louchait vers la bouée. Le petit Yo-yo but la tasse, et il dut le réveiller une fois de plus. Le gosse grelottait, et entre deux claquements de dents il priait. Morkhal réalisa alors que le gamin ne tiendrait pas sans la bouée. La saisir, même pour quelques minutes, aurait mis la vie de l'enfant en danger. Mais les vieux démons revinrent à la charge ; qui prendrait sa suite ? A quoi servirait que Yo-yo vive s'il n'était plus là pour le guider ? Sa fin ne serait-elle pas la fin de tous et de tout espoir ? N'était-ce pas son devoir de survivre, quel qu'en soit le prix ? Il se persuadait que le prix à payer était trop cher. Que le sacrifice que lui imposait sa survie était le signe que là était son devoir. Sa conscience se débattait dans le marécage de sa peur comme son corps se débattait dans l'eau salée.

L'heure la plus froide venait.

Même prier maintenant il n'en avait plus la force. Il grelottait et il s'essoufflait dans le même temps. Il fut étonné de sentir un point de côté, puis un autre. De temps en temps devant ses yeux

passaient des nuages de petites étoiles. Le sang battait dans ses oreilles, et un sourd bourdonnement résonnait parfois. Le petit s'était rendu compte qu'il s'épuisait à le soutenir, et il s'efforçait maintenant de nager, mais Morkhal ne disait rien. L'aube allait pointer, mais ils l'ignoraient tout deux. Morkhal but la tasse. Yo-yo, inquiet, lui tendit le bras en lui proposant de s'agripper à la bouée à sa place, le temps de se reposer.

- Ça va... ce n'est rien, je ne l'avais pas sentie venir celle là.

- Tu es crevé.

- Yo-yo, écoute... S'il arrive malheur à l'un de nous deux, il faut vraiment que l'autre tienne, tienne à tout prix. Il faut transmettre les renseignements. C'est capital, tu comprends ?

Et soudain l'aube survint. Les nuages se levèrent et s'étiolèrent, les étoiles réapparurent et une lueur rouge grandit à l'Est. Ils virent alors que le courant les avait déporté très loin à l'Ouest. Une vague de désespoir submergea Morkhal. Il serra les dents. Il ne sentait plus même ses jambes bouger. A côté de lui Yo-yo était blême, les lèvres bleuies par le froid mordant. Ils désiraient de toutes leurs dernières forces le timide soleil d'avril. Mais un vent plus violent se leva et les vagues se firent plus grosses. Il n'avait pas pris la bouée au final, pour le moment, il avait résisté. Son devoir lui apparaissait presque clairement maintenant. Il devait tout confier, et maintenir le cap. Sa route serpentait plus avant, mais cette route, quelle qu'en soit la fin, ne pouvait pas passer par le sacrifice d'un plus jeune. Il devait faire confiance, s'il n'agissait pas pour le mal, il ne pouvait agir que pour le bien... La route continuait derrière, et de toute façon, il n'avait plus le choix. Par quel orgueil aurait-il pu dire que le rôle de Yo-yo serait sans importance par la suite ? Il accorda foi à son pressentiment : sacrifier l'enfant serait revenu à l'abandon de la quête de façon plus certaine encore que s'il abandonnait la vie. Il sentait le regard du petit peser sur lui. Yo-yo s'inquiétait bien pour son chef, mais sans se douter du combat qui s'était engagé dans son cœur.

Des bourrasques se succédaient maintenant. Une vague plus forte que les autres envoya Yo-yo visiter pour un court temps le royaume des méduses. Quand il refit surface, suffoquant, il se réjouit tout d'abord de ne pas avoir coulé à pic. Il était resté cramponné à la bouée, et il lui semblait maintenant que ses bras étaient si engourdis qu'il ne pourrait la lâcher, même s'il le voulait de toutes ses forces – même si des secours arrivaient. Mais soudain sa gorge se serra. Il avait perdu de vue Morkhal. Il voulut appeler, mais une boule grossissait qui l'empêchait d'émettre un son. Il tourna, nagea un peu, toujours sans desserrer les bras, puis quand il pu se contrôler il cria, mais nulle réponse ne vint que le bruit de la vague et le cri d'un goéland solitaire. Le désespoir l'envahit alors. Pourquoi tenir, ils ne parviendraient jamais à achever la Quête maintenant que Morkhal avait disparu!

Et voilà qu'il lui revint en mémoire une phrase terrible : *Le bateau coulera afin que les loups dansent*. Il ignorait tout des loups, mais le bateau avait coulé. Et il ne douta pas qu'une part de la

prophétie au moins s'était accomplie. Comment parvint-il à tenir les quelques heures qui suivirent, il n'en garda aucun souvenir. Les larmes ne pouvaient couler, et un vent de panique soufflait en lui. Il voyait du sommet des vagues la mer désespérément vide, et la solitude et l'immensité du monde étaient effrayantes. Il était seul, petite tête émergeant de l'étendue infinie d'eau, grelottant et mourant de fatigue. C'est ainsi que l'hélicoptère le découvrit peu de temps après le lever du soleil, alors que le cousin, ayant alerté les secours sitôt qu'il lui était apparu clairement que ses deux compagnons n'avaient jamais débarqué sur le continent, avait perdu espoir. On le tira de la sauce, on l'enveloppa dans une couverture, et on le dirigea immédiatement vers un hôpital. Mais lui, sans pouvoir fermer l'œil à présent, pleurait toutes les larmes de son corps, comme si toute l'eau salée avalée pendant la nuit se devait de ressortir. C'est qu'il venait de comprendre comment il arrive que les plus faibles survivent au dépend des plus forts.

Une bouée flottait au gré des vagues. Non loin de là, l'archange levait son épée d'or et défiait la Bête...

## Chapitre 15 - In Memoriam

- Le Puy en Velay ?
- C'est ce qu'il a dit. Enfin, pour être exact, la région qui entoure la ville.
- C'est donc là que se serait achevée l'existence de la Disparue.
- Ce serait peut-être là que l'on aurait quelques chances...
- Peut-être.

Le silence pesa à nouveau sur la petite assemblée. Ils n'étaient plus que huit à présent, la chaise en bout de table restait vide, et personne n'osait y poser le regard, de crainte sans doute d'y voir le fantôme de celui qui aurait du diriger les débats de ce jour. Lesquels n'avançaient pas ; on échangeait quelques phrases, avant de retomber dans un silence lourd d'angoisse et de désespoir. Yo-yo ne répondait que succinctement aux questions posées. Il gardait les yeux baissés vers le bois de la table. Le feu était éteint malgré le froid de ce mois d'avril. L'été ne reviendrait jamais.

- Peut-être qu'il l'a déjà trouvé ? proposa Christian.
- Pourquoi ?
- Vous avez encore l'espoir d'arriver avant lui, vous ?

Personne ne se donna la peine de répondre. Yo-yo jetait des coups d'œil à droite et à gauche pour tenter de percer la pensée de ses voisins. Claire ne pipait mot. Le regard de Grégoire volait d'un visage à l'autre. Il finit enfin, au bout d'une nouvelle éternité, par prendre la parole.

- Je ne pense pas que la situation soit aussi désespérée que certains le craignent. Nous avons quand même avancé...
- A quel prix !
- Nous avons avancé, et nous savons où chercher. Il nous faut agir. Morkhal avait confiance en nous, il n'aurait pas disparu ainsi s'il avait su que sa présence était irremplaçable, ajouta t-il en se tournant vers Yo-yo qui restait prostré dans son mutisme.
- C'est vrai, appuya Blandine, il aurait voulu nous voir agir.
- Que décide-t-on alors ?
- Il faut y aller.
- Comme ça, sans savoir rien sur cette région ? Quelqu'un connaît-il le Puy en Velay ?
- Moi je connais un peu, lança Mathilde. J'ai passé des vacances il y a quelques années dans un

bled à proximité du Puy.

- Que peux-tu nous dire sur la région ? demanda Grégoire qui semblait devoir prendre les commandes du groupe.

- C'est le coin rêvé pour randonner. On peut marcher un jour entier sans croiser une route, une maison, une trace de civilisation. Personne n'ira déranger le campeur dans sa forêt. Il y a suffisamment de ruisseaux et de sources pour avoir de l'eau potable. Le pays est assez montagneux, pas beaucoup d'altitude mais du relief. Forêts, champs... en revanche il faut faire attention avec le feu, il y a des incendies tous les étés.

- Les gens là-bas sont aimables ?

- Oui, enfin... ça dépend... ils sont plutôt méfiants, mais peuvent être assez sympas pour les randonneurs. Le problème, c'est plutôt leurs chiens.

- Donc selon toi on pourrait monter une expédition du type raid là-bas ?

- Sans aucun problème.

- Monter une expédition, Greg... encore faut-il savoir précisément ce que l'on y chercherait... ricanait Daniel.

- On sait déjà à quoi ressemble le château. A quelle époque elle a dû arriver là-bas. On sait à quoi elle ressemblait. On sait qu'elle n'était vraisemblablement pas seule, et elle était sûrement riche.

- Pourquoi Yo-yo ?

- Parce qu'elle n'est pas partie qu'avec le Joyau. Le sage nous a révélé que lorsqu'elle s'est enfuie, elle a emporté avec elle des bijoux de très grande valeur, dont il avait retrouvé trace plus tard. Elle les a vendus peu de temps avant sa disparition.

- Mais c'est une information, ça ! Comment se fait-il que l'on n'ait pas été au courant ?

- Je suis désolé... mais tous les événements se sont enchaînés à une telle allure depuis notre première réunion, que je n'ai jamais eu le temps de vous relater mes aventures avec madame Sano.

- C'est un tort grave, mais il est vrai que cela ne fait pas un mois que nous nous sommes rencontrés, et Morkhal nous a immédiatement entraîné dans ce qu'il avait de plus pressé... Lui connaissait déjà toute l'histoire j'imagine, marmonna pour finir Grégoire d'un ton un peu amer.

- Certainement. Il était en contact avec madame Sano.

- Alors, raconte maintenant !

La voix de Grégoire ne souffrait plus aucun délai. Yo-yo commença donc son récit.

« Madame Sano m'avait raconté son étrange rencontre et la mission qu'elle s'était vue confier. Retrouver le Sage lui semblait pourtant presque impossible, à elle comme à moi. C'était juste il y a un an. Je n'ai pas eu de ses nouvelles pendant quelques mois, alors qu'elle avait promis de me

contacter en cas de besoin. Moi, je n'avais pas son adresse, j'avais bien tenté l'annuaire mais elle était sur liste rouge.

En fait, sa tache n'était pas si insensée que ce que nous avons pu imaginer. C'était une femme d'affaire bien introduite dans tous les milieux, avec des contacts très haut placés, or si le Sage cherchait maintenant à retrouver le Tyran, ils finiraient inmanquablement par se croiser. Néanmoins pendant longtemps elle attendit de trouver un indice qui puisse la mettre sur une piste. Elle aurait pu attendre longtemps, si Morkhal n'avait pas poursuivi de son côté ses recherches. Il était lui-même plus avancé, bien que la piste qu'il suivait fût plus celle de Rahil que celle du Sage. Il entra à nouveau en contact avec madame Sano pour lui transmettre un nom, derrière lequel pensait-il se cachait le Sage. Madame Sano a donc entrepris de son côté quelques investigations qui lui ont permis de mettre la main sur une adresse. L'adresse d'un Abbaye dans l'Ouest. Elle m'a alors appelé pour que je l'accompagne. Nous avons pris nos renseignements : l'abbaye en question ne semblait pas avoir connu les affres du temps. Là les moines vivaient presque comme depuis toujours, c'est en tout cas ce que voulaient laisser entendre les dépliants touristiques sur la région. On y voyait de belles images de vieilles pierres et de champs. On y apprenait entre autre que les moines vivaient en autarcie, produisant leur propre nourriture sur des terres rachetées une fois que les tempêtes de la période révolutionnaire se furent apaisées. Ils faisaient aussi traditionnellement une bière réputée, et ouvraient leurs portes aux retraites, camps scouts et autres manifestations à caractères plus ou moins festifs : des spectacles et processions y avaient lieu toute l'année, et plusieurs pèlerinages en faisaient un point de départ ou d'arrivée.

Si nous nous interrogeons sur la manière d'aborder le frère Benoît-Marie, la principale question qui revenait concernait en fait les raisons qui auraient pu pousser le Sage à se retirer dans la vie monastique, abandonnant ainsi sa quête. Nous n'allions pas tarder à le découvrir. C'était aimable de la part de madame Sano de bien vouloir s'encombrer de moi, je ne lui étais à vrai dire d'aucune aide. »

Yo-yo s'interrompit dans son discours quelques minutes, se replongeant dans la contemplation de la table, que le souvenir de ces précédentes aventures lui avait fait délaïsser.

- Je dois être l'éternel témoin inutile je suppose.

- Ne dis pas cela, lui souffla amicalement Christian, sans toi on ne saurait pas où chercher à présent, et sans toi il n'y aurait plus personne pour se remémorer les paroles du Sage...

- Sans moi vous ne seriez pas privé de Morkhal.

La gorge serrée, Yo-yo s'efforça de dissimuler son émotion, pour reprendre son récit. Ses compagnons respectèrent son silence.

« Elle proposa à mes parents de me conduire jusqu'à l'abbaye où un camp auquel je désirais participer devait se dérouler. C'était un bon plan, je crois. En effet, je serais ainsi deux semaines sur place, j'aurais tout le loisir de prendre contact avec le Sage, s'il s'y trouvait bien. Elle m'a laissé avec les autres enfants qui participaient au camp, promettant de revenir me chercher. Quand elle reviendrait je devrais lui transmettre mes renseignements. »

- C'était quel type de camp ? demanda Mathilde

- Un genre de camp de vacances para scout... on dormait sous la tente, on faisait des grands jeux, on a visité la région.

- Et vous étiez sur les terres de l'abbaye ?

- Oui. Ils ont un terrain très étendu, et en même temps que nous des éclaireurs campaient.

« Je n'étais pas aussi souvent en contact avec les moines que nous l'avions espéré. En fait, ils vivaient leurs petites vies sans se soucier aucunement de l'existence des garçons qu'ils ne voyaient d'ailleurs jamais. Toutes les occasions étaient bonnes pour m'approcher de l'abbaye, mais en pure perte : je ne pouvais jamais y pénétrer, et les seuls de ses habitants que je croisais étaient toujours les mêmes. J'eus l'occasion de voir l'ensemble des moines durant la messe, mais bien sur ils étaient éloignés, et pas question de leur adresser la parole. Je ne pouvais même pas repérer celui qui m'intéressait ! Finalement j'ai questionné les moines que nous voyions le plus fréquemment, ceux chargés du ravitaillement entre autre, pour savoir s'ils connaissaient celui que je cherchais. Mais tout ce que je pus apprendre de frère Benoît Marie fut sa date d'arrivée, quelques années auparavant, et son état de santé, médiocre. Frère Benoît Marie, me dit-on, devait observer une loi du silence car on ne l'avait jamais entendu parler. Il était visiblement un mystère aux yeux des autres moines, et cela me confirma que j'avais bien trouvé celui que nous cherchions. Être si près du but était assez excitant, mais je ne trouvais aucun moyen de l'atteindre. Toute la journée nous étions occupé, et nous n'avions jamais l'occasion de nous rapprocher des habitants de l'abbaye. Je me fis d'ailleurs plusieurs fois attraper à essayer de me faufiler à l'intérieur. »

- Alors finalement, comment as-tu réussi ? questionna Daniel.

- Je n'ai pas réussi. Enfin, si, mais ce n'est pas moi qui suis allé à sa rencontre. C'est lui qui est venu. J'avais tout fait pour, évidemment. Une nuit je me suis relevé, je me suis placé sous les fenêtres derrière lesquelles ils devaient dormir, pensant qu'il m'entendrait.

- Mais tout le monde allait t'entendre !

- Peu importe, j'avais pris mes précautions pour déguerpir rapidement... Et lui seul serait en mesure de comprendre mon message...

« J'avais en fait l'intention de prononcer des mots sans suite, mais que seul quelqu'un initié à la Quête pouvait connaître. Sous les fenêtres, je me suis mis à appeler à me rejoindre au nom de Morkhal et de l'Edhegald, je parlais de la prophétie annonçant la venue d'une humaine dans le royaume de Kalahëg. Dès que les lumières commencèrent à éclairer la pelouse d'où j'appelais, je pris la fuite rapidement, sans être vu. Et j'ai attendu qu'il me rejoigne, je n'avais pas le choix à vrai dire. Le surlendemain, nous rentrions de deux jours de raid qui avaient été éreintants, et nous dormions comme des souches. J'avais eu du mal à me lever lorsque mon tour de garde était venu. Je me suis donc approché du feu, il devait être quoi... quatre heure du matin... j'étais sensé marcher de temps à autre, faire le tour des tentes, mais je m'étais à moitié assoupi quand une main s'est posée sur mon épaule. Je me suis retourné effaré, pour me trouver face à un vieil homme qui m'enjoignit de garder le silence. Il s'assit à côté de moi près du feu qui n'était plus que braises. Je m'efforçais de le ranimer : une des missions du veilleur était d'éviter que le feu ne s'éteigne.

- Maha Gollana, mëlo.

Je me tournais vers lui un peu inquiet.

- Je regrette, mais je ne parle pas votre langue.

- Qui es-tu ?

- Je suis un ami de madame Sano.

- Qui est madame Sano ?

Il parlait lentement, en articulant bien chaque syllabe, comme s'il n'avait prononcé de mots depuis des années. Ou peut-être parlait-il mal notre langue, je ne sais pas.

- Je pensais que vous sauriez... c'est l'humaine qui a été envoyée pour se joindre à la Quête.

- Personne n'a été envoyé. Elle a été accompagnée par quelqu'un qui l'attendait et que j'avais prévenu de sa venue.

- Le prince Morkhal...

- Pourquoi veux-tu me voir ?

- On a chargé madame Sano de vous retrouver !

- Ah, vraiment. le Roi j'imagine ?

- Oui.

- Il aimerait bien m'avoir près de lui en ce moment ; mais ce n'est plus possible. Je ne reviendrais plus là-bas. Je vais rester ici jusqu'à la fin maintenant, et la fin est proche...

Le silence s'établit. Les tisons chantaient, et quelque part dans les bois un oiseau de nuit leur répondait.

- En fait je n'attendais plus que toi.

- Vous m'attendiez ?



- Oui, toi... ou quelqu'un d'autre, peu importe.

- Pourquoi ?

- Ne serait-ce pas plutôt à toi de me dire ce que tu cherches ?

- Vous devriez le deviner... je voudrais savoir ce que vous savez au sujet du Joyau. Comprenez bien que moi-même je ne cherche rien. Je me suis trouvé embarqué dans cette aventure sans l'avoir vraiment souhaité, et la seule chose que je désire c'est accomplir ce pour quoi on m'a envoyé.

- Ce que je sais... ce que je sais...

Le silence revint, brisé par le craquement d'une bûche qui se brisa dans un jaillissement d'étincelles.

- Je sais beaucoup et peu à la fois... Longtemps j'ai suivi la trace de celle que l'on appelle la Disparue. Depuis son départ en fait, je n'ai cessé de la traquer. Mais jamais je n'ai transmis ce savoir aux elfes. Et jamais ils ne doivent apprendre ce que je sais.

Il me contempla sévèrement et je ne comprenais plus.

- Comprend petit, le Joyau ne doit pas revenir aux elfes.

- Mais... il leur appartient ?

- Il ne peut appartenir qu'à un seul être. Un être incorruptible et surtout quelqu'un qui en aura l'utilité. Les elfes sont peut-être incorruptibles, encore qu'il y a eu de sinistres trahisons même dans leurs rangs. Mais surtout, ils n'ont plus l'usage d'un tel trésor. Ils ne le partagent pas et la seule conséquence de ce Joyau, de cette espérance éternelle a été leur retardement dans ce bas lieu. Leur temps est fini depuis des âges, ils auraient du partir à leur tour il y a bien longtemps. Et ils l'auraient fait, s'ils n'avaient eu à charge le Joyau.

- Mais c'est une bonne chose qu'ils soient restés si longtemps ! Sans eux l'Espérance aurait disparu ! C'est grâce à eux sans doute s'il perdure encore ici un peu de rêve et de magie... les rencontrer, les trop rares fois où cela arrive, est toujours merveilleux pour nous les Hommes !

- L'Espérance serait simplement passée dans d'autres mains. Ce qui n'est pas le cas. Quant au rêve et à la magie dont tu me parles, ce ne sont plus que les ombres d'un temps oublié et enterré sous le poids de la science et de votre arrogance. Un fugitif souvenir que l'on nomme légende, et ceux qui ont l'audace de croire encore sont des fous. Ils se sont attardés ici dans un monde qui ne leur appartenait plus et sur lequel ils n'avaient plus aucune emprise. Quelle espérance évoques-tu ? Celle de croire encore que les contes de ton enfance ont une part de réalité ?

- Ils ont une part de réalité !

- Oui... reprit-il plus doucement. Ils ont une part de réalité. Mais ce n'est pas le savoir qui te fera grandir.

- Alors selon vous il faudrait oublier les elfes et leurs légendes ?

- Non... mais laisse donc les légendes aux légendes. Tu devras les laisser se perdre pour que le

monde puisse regagner l'espoir. Tu devras les laisser passer...

- Alors si le Joyau ne doit pas revenir aux elfes... pourquoi ont-ils confié à madame Sano la mission de vous retrouver ?

- Elle se l'est confiée elle-même.

- Et quel est le rôle du prince ?

- Tu seras sans nul doute appelé à en savoir plus sur le prince. Fais preuve de patience... tout vient en son temps. Il viendra sans que tu l'attendes, disparaîtra quand vous aurez besoin de lui et reviendra contre tout espoir. »

- Répète ! bondit Grégoire

- Il viendra sans que je l'attende, disparaîtra quand nous aurons besoin de lui et reviendra contre tout espoir.

- Contre tout espoir !

- Grégoire... Il est mort.

- On peut quand même l'espérer ! C'est un elfe que diable !

- Si on peut encore espérer son retour alors c'est en pure perte, puisqu'il doit revenir « contre tout espoir ».

- Bon, nous en discuterons plus tard ! Reprend, Yo-yo.

« Je l'ai alors questionné sur le Joyau en lui-même.

- Que savez-vous alors que vous ne voulez pas révéler aux elfes ?

- J'ai suivi la trace de la Disparue jusqu'à un certain point où tout se perd. Je sais qu'elle est partie comme une voleuse dans la nuit, et voleuse elle était car elle n'a pas emporté avec elle que le Joyau. Je sais qu'elle n'était pas seule, qu'elle a rencontré un humain qu'elle connaissait de longue date avec lequel elle est partie vivre après sa fuite. J'ai retrouvé certains des bijoux qu'elle a vendus il y a une quinzaine d'année, avant de disparaître totalement de la circulation. Elle les avait liquidés dans une boutique de Saint-Étienne. Après, plus rien. Mais je sais aussi autre chose sur un dénommé Rahil... c'est un homme riche est puissant, un homme respecté partout où il va, mais cet homme c'est le démon, petit. Il le cherche lui aussi, il le cherche... et il me cherche également, puisqu'il sait que je connais son existence. J'ai commis le tort de me dévoiler devant lui. Mais je n'étais pas en mesure de lui résister, et j'ai dû prendre la fuite...

- Qui est-ce ?

- Il est celui que j'ai cherché avec autant d'acharnement que le Joyau. Il est un homme influent, et à l'époque où j'ai pu le rencontrer c'était un homme d'État puissant...

- Lequel ? Quel poste occupait-il ?

- Je ne saurais t'en dire plus, à mon grand regret. Le combat était trop violent... je ne me souviens plus.

Il maintenait ses yeux fermés sans mot dire et je n'osais briser le silence. J'observais avec inquiétude les traits tirés de son visage ridé et fatigué. Un vieillard, c'est un vieillard que j'avais devant moi, un homme au crépuscule de sa vie, qui gardait le dos voûté portant le poids des années avec le fatalisme de son âge. Quand il reprit ce fut avec une voix changée, emplie de lassitude et d'amertume.

- Il me cherche depuis... c'est la raison pour laquelle je me cache ici, comme un rat dans un trou, profitant de mes dernières années sur terre pour prendre le repos et le calme dans la méditation que je n'ai jamais pu réellement prendre... J'espère qu'entre ces murs je saurais distinguer les indices que je ne peux lire afin de décrypter un peu de ce qui vous serait utile pour affronter le futur.

Notre entretien c'est achevé là, et je n'ai pas eu l'occasion de le revoir jusqu'à son départ en prison. Il s'est éloigné dans la nuit, s'évanouissant dans l'ombre, comme il était venu. Mais je peux encore revoir le vieux visage ridé et les yeux qui luisaient sous la toile brune de son capuchon...

Je n'ai transmis qu'à madame Sano ce que j'avais appris ce soir là, et madame Sano n'en a averti que Morkhal. Je ne m'explique toujours pas qu'ils soient venus l'arrêter quelques jours plus tard. Et c'est là que tout a commencé à mal tourner. Nous avons appris à la télévision qu'un moine avait été rattrapé par la justice plus de vingt ans après ses méfaits. Une sombre histoire de pédophilie, ridicule, parce qu'il y a vingt ans il était bien loin d'ici... Il y a eu un procès et tout... Et madame Sano a agi de façon très imprudente. Elle était persuadée qu'il s'agissait d'un malentendu, d'une erreur judiciaire. Elle s'est acharnée à le défendre, lui trouvant les meilleurs avocats... Elle a réussi à obtenir une entrevue privée, lors de laquelle nous étions seuls tous les trois. C'est la dernière fois que nous l'avons vu. Il était effondré sur sa chaise, on aurait dit qu'il était vieux de plusieurs siècles, ce qui était d'ailleurs probablement le cas... Le regard hagard, perdu dans un autre monde qu'il s'appêtait à rejoindre... Nous n'avons pas pu tenir une discussion intelligente avec lui. La moitié du temps il souriait en haussant des épaules à nos questions. Mais au moment de partir il s'est levé comme pour nous accompagner, et nous a répété cette fameuse prophétie. Il nous a enfin enjoint de ne plus se préoccuper de son sort.

- Mais on m'a fait jurer de me mettre à votre service ! gémit madame Sano.

- Je vous libère de votre service, mais pas de votre parole. Gardez l'esprit fixé sur la Quête. Votre rôle est crucial même si vous en doutez, jusqu'au dernier moment.

Sa mort a rendu madame Sano folle d'une rage que rien ne pouvait contenir. Elle a voulu intenter un procès contre l'État, elle n'en a jamais eu le temps. J'étais là, je me souviens quand ils sont venus la prendre... il y a quelques mois, au début de l'Avent. Elle m'a appelé, elle avait reçu

d'étranges coups de téléphone, elle craignait pour elle-même. Et puis elle m'a demandé de venir un matin, très tôt, il n'était pas six heures. Les parents dormaient encore, par chance la sonnerie n'avait réveillé que moi. Elle me disait qu'il y avait des gens qui frappaient à sa porte. Quand je suis arrivé, tout était déjà fini. J'ai demandé ce qui se passait, me faisant passer pour un voisin... Elle était assise hébétée dans une ambulance, visiblement droguée. Il y avait des infirmiers dans l'appartement, qui avaient aligné des bouteilles de whisky sur la table basse du salon. Il paraît qu'elle était alcoolique, qu'elle devenait folle, je ne sais quoi... Qu'elle pouvait même être dangereuse. Certains de ses amis ont indiqué qu'elle était persuadée que sa maison était hantée, et qu'elle devenait paranoïaque au point d'avoir toujours une arme sur elle. L'arme en effet était posée près des bouteilles, j'ai regardé le flingue sous toutes ses coutures croyez moi, au cas où il aurait été factice. Certains pistolets à billes tromperaient n'importe qui. Mais j'ai bien vu qu'il était chargé, et pas avec des billes, vous pouvez m'en croire. J'ai à peine pu lui adresser la parole avant qu'ils ne l'emmenent, et elle m'a supplié de mener à bien pour elle la mission qu'elle ne pouvait plus accomplir... J'ai écrit depuis, mais reçoit-elle seulement mes lettres ? Voilà tout ce que je peux vous dire de cette histoire incroyable... »

- Pense-tu qu'elle est vraiment folle ?

- Cela n'aurait rien de surprenant : elle était vraiment très originale. Personnellement je n'ai jamais fait la connaissance du fantôme.

- Mais il y avait vraiment un revenant ?

- Je dois avouer qu'elle y croyait. Mais après tout... il y a bien des elfes !

- Serait-il possible qu'on l'ait rendue folle pour se débarrasser d'elle ?

- Ou qu'on l'ait faite passer pour telle !

- J'y ai pensé figurez-vous, et c'est ce que croyait Morkhal. Savez vous quel était le nom du ministre de la Justice Garde des Sceaux au moment de la condamnation du vieux mage ?

Les regards se fixèrent sur Yo-yo.

- Rahil bien sur. Il n'est ministre de l'Education que depuis le remaniement ministériel de février.

- Bien sûr. Fallait s'en douter.

- Il est derrière tout ça alors.

- Cela signifie que nous devons être très prudent à partir de maintenant. J'espère seulement qu'il n'est pas au courant de notre existence !

- Il doit jubiler, il a vaincu son ennemi...

- Alors que décide-t-on ?

- Je croyais que c'était acquis, s'exclama Daniel. Je pensais qu'on était tous d'accord !

- Pour ?

- Pour aller dans la région du Puy retrouver trace de la Disparue ! Nous sommes plus avancé que Rahil puisque nous savons à peu près quel est son profil... Lui cherche une femme seule, c'est bien cela ? Nous nous sommes sur la piste d'un couple aisé, ayant un enfant de surcroît, lequel a lui-même peut-être des descendants ! Le couple tenait probablement à rester discret... Ils se sont sûrement installés dans un endroit un peu inaccessible, mais d'où ils pouvaient fuir en cas de besoin... Il y a du relief dans cette région, les places fortes ne doivent pas manquer ! Et nous avons pour finir la description du château !

Tout le monde regardait maintenant Daniel, le silencieux Daniel, qui se surprenait lui-même de son éloquence.

La voix de Grégoire se détacha dans la pièce sombre.

- Le profil doit en effet correspondre... Que faites vous cet été ?

- Bah, moi je pensais à un petit raid dans le massif central, l'informa Mathilde.

- Tiens c'est amusant, j'avais la même idée, renchérit Christian.

- Du côté du Puy, ça peut-être sympa, continua Claire.

- Il faut qu'on organise notre virée sérieusement. De combien de temps aurons nous besoin ?

- Prévoir au moins trois semaines.

- En juillet ? Août ?

- En août, la plupart des camps scouts ont lieu en juillet... et je ne peux pas manquer le mien, je suis Akéla quand même.

- Prévoyez un mois d'août complètement libéré. Débrouillez vous comme vous voudrez mais il ne peut pas manquer une seule personne. Nous ne sommes déjà pas au complet... Nous devons prévoir également le matériel, la nourriture et tout le nécessaire. Qui peut être intendante ? J'avais pensé à quelqu'un d'un certain âge car c'est une lourde responsabilité...

- Blandine alors ?

- Si vous voulez.

- Un ou deux secouristes ?

- Vous avez qu'à m'y coller, glissa Sébastien, qu'on n'avait pas encore entendu depuis le début de la réunion. Le garçon avait semblé effondré, plus encore que Yo-yo. Et cet effondrement se traduisait par un mutisme dont il ne pouvait sortir.

- Quelqu'un pour aider Sébastien ?

- Vas-y, je peux faire ça, annonça Claire.

- Qui s'occupe du trajet ?

- Tout le monde, on verra ça ensemble, répondit Grégoire. Après... t'es douée toi Mathilde en orientation ?

- Ouais, répondit l'intéressée.
- On va mettre un mec pour te seconder alors...
- Pourquoi ? Je peux me débrouiller seule !
- Je ne mets pas en doute tes capacités... mais tu es certaine de connaître ton nord ?
- Macho !
- Non, blague à part, si jamais il t'arrive quelque chose il vaut mieux un suppléant. Idem pour la pharmacie d'ailleurs.

L'atmosphère se détendait petit à petit, tandis que Grégoire distribuait les tâches. Quand tout le monde eut reçu ses ordres de mission on bombardra Grégoire coordinateur en chef et on prit rendez-vous pour le surlendemain dans l'objectif de commencer à réfléchir sur le trajet à suivre. On se sépara de meilleure humeur que l'on ne s'était retrouvé. L'action permettait d'oublier un moment la perte fatale du Chef des Pèlerins.

Yo-yo et Daniel se dirigèrent ensemble vers la bouche de métro derrière un petit square endormi. Il était dix heures passées, le quartier était plutôt calme. Ils avaient un peu discuté en sortant, et ils avaient grillé une cigarette avec Mathilde qui s'attardait aussi. Les étoiles tapissaient la voûte céleste, comme par ces froides nuits d'hiver quand le gel donne à l'éclat des astres une brillance surnaturelle, au point que même l'étoile la moins lumineuse apparaît, bouleversant la carte du ciel qui devient étrange, emplie d'étoiles que l'on ne nomme pas et vide des constellations connues. Comment un tel ciel hivernal pouvait-il exister dans la tiédeur de cette soirée de printemps, à peine fraîche... Daniel fit remarquer la douceur qui s'était soudainement abattue sur la ville. L'été était enfin aux portes de Paris. Ou bien ce caprice du temps avait-il une autre signification ? Dans le square qu'ils contournaient une ombre passait entre les arbres et les buissons, traversant une pelouse sans un bruit. Yo-yo attrapa le coude de Daniel et les deux garçons s'arrêtèrent. La silhouette s'assit sur un banc. Un coup d'œil, et ils avançaient lentement, franchissant la barrière basse qui sépare le bitume du gazon, se rapprochant du banc sur lequel se détachait une forme voûtée. Ils arrivèrent par derrière sans un bruit. Effondré sur un banc, Sébastien, Sébastien le dur, Sébastien le skinhead, Sébastien le silencieux était secoué de sanglots.

Yo-yo et Daniel se jetèrent un coup d'œil hésitant, saisis par la tentation de disparaître discrètement, de laisser leur compagnon à son chagrin. Mais ils restaient là comme figés, paralysés, et sous les étoiles qui tournaient se sentirent submergés à leur tour par la douleur qu'ils avaient voulu repousser. Seul le remord avait eu sa place dans le cœur de Yo-yo depuis qu'on l'avait retiré de l'eau il y a une quarantaine d'heures maintenant. Quarante heures ! Elles avaient paru durer une semaine... Maintenant dans la tiédeur immobile il lui semblait que le monde entier arrêtaient son

cours l'espace de quelques heures, rendant un dernier hommage à celui qui s'en était allé. La température s'était stabilisée dans un entre deux ni chaud ni froid, la ville se taisait et nul oiseau de nuit ne chantait, l'univers tout entier respectait une minute de silence de circonstance. Mais une minute à l'échelle de l'univers, une minute qui durait une éternité de recueillement. Leurs souffles se diluaient dans l'air vide, et jamais comme avant ce soir ils n'avaient senti la planète tourner sous leurs pieds, suspendue dans l'espace, entourée d'étoiles... entourée d'étoiles qui l'accompagnaient dans sa course autour d'un univers infini... Comme dans un rêve ils se glissèrent aux côtés de Sébastien qui contemplait maintenant l'espace, et tous trois se perdirent au bout d'années lumière du fond desquelles les héros du passé les regardaient en silence... partageant avec eux l'affliction que le monde venait de subir... comme si les anges mêmes du paradis devaient se taire et baisser la tête, comme si leur peine était partagée par toutes créatures vivantes ou mortes, fantômes bêtes et pierres, vestiges du passé, vieilles ruines englouties sous les océans. Le vent avait porté la nouvelle aux quatre coins de l'univers, et les trois garçons savaient qu'en ce moment même au Royaume de Kalahëg le Roi levait son verre à la mémoire du disparu, tandis que tous les habitants du Royaume se taisaient pour entendre le ménestrel entonner une mélodie plaintive en l'honneur du jeune prince. Et ce sentiment de ne pas être seul avec leur peine, cette assurance qu'ils avaient d'être des milliers de créatures à se lamenter ce soir les apaisa curieusement, et la tiédeur les enveloppa d'une brume de fatigue. Ils sentirent leurs paupières lourdes tandis qu'un unique oiseau de nuit se lamentait dans une mélodie toujours changeante en un chant d'adieu. Une rosée précoce mouillait l'herbe devant eux, et le décor se mit à scintiller de milles gouttelettes accrochées aux brins d'herbes, au bourgeons tendres, aux toiles d'araignée, à la lumière argentée des astres, comme les innombrables larmes que les étoiles versaient sur le monde, créant ainsi un décor féérique, endeuillant la nature en l'habillant de gris, de noir et d'argent. Il n'y avait pas de lune dans le ciel sans voile. L'oiseau chantait toujours son lent requiem. Plus loin dans la ville, Mathilde et Grégoire entendaient le même oiseau chanter dans une ruelle dont les lampadaires étaient éteints. La ville était privée de son éclairage artificiel, et tous ceux qui se trouvaient dans les rues à ce moment levèrent les yeux dans un même élan instinctif vers la lumière surnaturelle qui tombait des astres.

Quand enfin les trois garçons se relevèrent d'un même mouvement, s'apprêtant à rejoindre leur demeure, la nuit avait déjà fort avancé son cours. Ils quittèrent le jardin sans mot dire.

L'oiseau s'était envolé vers d'autres cieux mais les étoiles pleuraient encore.

## Chapitre 16 - Interlude

- Christian, tu montes ? Tu ne veux pas en profiter pour mettre les bidons à l'étage ?

- Je ne sais déjà pas comment je vais m'en sortir avec le double toit, merci !

- Ce qu'il faudrait, réfléchissait Blandine en suivant du regard Christian qui tentait de gravir l'échelle en vacillant, déséquilibré par la toile de tente, ce qu'il faudrait c'est une poulie...

- Il y en a une là haut, fichée dans une poutre, annonça de haut Sébastien, qui rangeait quelques ustensiles dans le grenier neuf de leur repère.

- On a des cordes, ici ?

- Oui, mais le souci, c'est que la poulie n'est pas fixée au dessus de notre trappe.

- T'es un boulet, dé plante quelques planches là où elle est...

Sébastien, aidé de Christian qui l'a rejoint, entreprend de démolir une partie du plancher qu'ils ont laborieusement monté quelques mois plus tôt. Bientôt, deux visages apparaissent au dessus de la table. Blandine et Grégoire déplacent la table. Une corde tombe du plafond.

- Vous accrochez les paquets et vous les hissez...

- Et, oh, charrie pas ! Vous pouvez quand même donner un coup de main !

Bientôt les bidons s'élèvent dans les airs.

Une heure plus tard, Grégoire, dans le grenier, faisait l'inventaire du matériel déjà engrangé.

- Il ne manque plus que la bouffe... Les intendants s'en occupent vendredi... Et mardi matin, tout le monde se retrouve ici.

- Avec ou sans son sac ?

- Sans, bien sûr, tu te rappelles de ce que j'ai dit ! Les sacs, vous les apportez la veille et on vérifie ensemble qu'on a tout !

- Et mardi matin, on part...

- Première étape ?

La première étape était Paris gare de Lyon, 7 heures, arrivée 9 heures 41 à Saint Étienne Chateaucieux. Seconde étape : Firminy par train. Et puis un mois à vadrouiller dans les collines...

Qui s'occupe du matériel d'orientation ? C'est Daniel, non ?

- Il me semble, marmonne Mathilde, plongée dans un passionnant ouvrage sur l'Auvergne.

- J'espère qu'il y a pensé.

- Sûrement.

- Je crois que je vais l'appeler...

- Laisse tomber, Greg, il ne va pas oublier quelque chose de cette importance !

- Bon, je téléphone.



Mathilde replongea dans son bouquin, les coudes appuyés sur la grande table du repère, laissant échapper quelques syllabes incompréhensibles tandis que Grégoire quittait les lieux. Elle reporta son attention sur le paragraphe suivant : le Puy-en-Velay.

*« Point de départ d'une des routes acheminant les pèlerins vers Saint Jacques de Compostelle, le Puy-en-Velay est encore aujourd'hui un lieu de pèlerinage très fréquenté... »*

\*  
\* \*

Le vent soufflait sur sa joue droite et déportait ses cheveux sur la gauche. Il se tenait droit, sans faire un geste, face au grand portail doré. Autour, la brume s'élevait. Ce qu'on pouvait distinguer du paysage se résumait à une lande déserte. Seuls, en haut d'une colline qui pouvait aussi bien être le bout du monde et qui semblait révéler la rotondité de la Terre, se dressaient le portail doré qui n'était soutenu par aucun mur et le jeune homme, dans un face à face immobile. La brume se déplaçait au rythme du vent, et une minute pouvait contenir une éternité.

Il soufflait à ses oreilles, ce vent qui faisait voler ses cheveux, mais il n'en avait cure. Il était là depuis ce qui lui semblait être des siècles, mais il ne s'en inquiétait pas outre mesure.

Enfin, alors que la lumière baissait, un bruit se fit entendre. Un craquement résonna, et le portail grinça en s'ouvrant lentement. La lumière brillait derrière. Le jeune homme ne bougeait toujours pas. La luminosité devint insoutenable, et pourtant il ne clignait pas des yeux. Son regard devenait plus brillant comme il reflétait le jour devant lui. On commença à distinguer une forme dans la lumière blanche. Quelqu'un s'avançait derrière le portail. Ce fut le moment que choisit le jeune homme pour sortir de son immobilité de statue. Il tomba à genoux lentement et porta la main à ses yeux. La forme pendant ce temps était devenue plus distincte comme elle s'approchait. Bientôt elle ne fut plus qu'un enfant d'une dizaine d'année vêtu d'une tunique blanche qui posait une main sur l'épaule du jeune homme.

- Es-tu déjà fatigué du Royaume d'en bas pour venir chercher le repos ici ?

Sans relever la tête l'autre répondit :

- Je suis un éternel exilé, comme nous tous ici bas. Mais j'ai encore beaucoup à faire... Non, je ne viens pas encore chercher le repos. Je n'ai guère eu le choix...

- C'est une bonne chose, car je ne te l'aurai pas accordé... Pas encore. Redresse la tête et dis-moi quelle est ta quête, voyageur dans un univers désolé !

- Je viens chercher de l'aide, car la quête que vous m'avez confiée pour le salut des miens n'arrivera pas à son terme sans qu'une grande bataille n'ait eu lieu, et je n'ai pas d'armée.

L'homme et l'enfant se faisaient face dans la lande déserte et plus rien ne bougeait. Le vent

sifflait toujours et rabattait les nuages, mais déjà il tournait. Il semblait à présent sortir du portail d'or, de la lumière même qui ne faiblissait pas. Puis il tourna encore pour siffler maintenant dans l'oreille gauche de l'homme.

- Réjouis-toi. Si la quête touche son terme, ce sera grâce à ton sacrifice. Entends-tu le vent ?

- Je l'entends.

- Écoute-le toujours si tu veux garder espoir. Tu as frappé à la bonne porte... Fais ce que tu peux.

Dresse les voiles... et je ferais souffler le vent. Va, maintenant, et vois : ils ont besoin de toi.

L'homme regarda un instant dans le visage de l'enfant avant de répondre.

- Je vois. Adieu !

L'enfant sourit.

- Au revoir Tinnù. Tu étais étoile morte, te voilà maintenant Crépuscule, Crépuscule pour ton peuple, pour que l'étoile brille à nouveau et que brille l'espoir<sup>19</sup>. Mais ne crains pas la nuit ! C'est à tes ennemis qu'elle sera fatale. Au revoir ! Une étoile guidera tes pas jusqu'au bout du chemin qui mène au Royaume auquel tu appartiens. Les loups vont hurler, mais de peur !

L'enfant recula, laissant seul l'homme. Lentement le portail se referma. Bientôt l'homme reprit sa position initiale, et plus rien d'autre que les nuages ne bougea dans la lande, comme si rien ne s'était passé. Mais l'homme souriait à présent. Il s'enveloppa dans sa cape et repartit dans la direction opposée. Bientôt il s'évanouit dans le brouillard.

Pendant ce temps, les loups s'étaient rassemblés dans les gorges de Caveyrac, à quelques cents mètres de la grange où les pèlerins avaient élu domicile pour cette nuit. Le temps était à la pluie et la température baissait à vue d'œil. L'imposteur surveillait le rassemblement. Il avait hâte d'en finir... Le chef de la meute poussa un seul et court hurlement. La meute qui grognait et jappait fit aussitôt silence. Même la pluie cessa son frappement incessant sur les branches mortes. Quelques flocons tourbillonnèrent dans le silence nouveau. Un oiseau de nuit survola les gorges menaçantes et s'éloigna vers l'est, planant au dessus du bois et des quelques champs qui séparaient les gorges de la grange. Dans la petite maison à côté, la dernière lumière venait de s'éteindre. N'importe quel spectateur étranger à la scène aurait compris que ces bêtes n'étaient pas des amies, et c'était justement la scène dont Tinnù venait d'être témoin, du haut de sa lande, bien loin d'ici, à travers une déchirure du brouillard. Et son cœur se serra de savoir qu'il n'arriverait pas à temps.

## FIN DE LA DEUXIEME PARTIE

---

<sup>19</sup> Tinnù, en Kalarîn, veut dire Crépuscule. Morkhal signifiait Lumière Noire.

## TROISIEME PARTIE : LE TERME DU VOYAGE



*Cujus regni non erit finis<sup>20</sup> !*

---

<sup>20</sup> « Et son règne n'aura pas de fin »



## Chapitre 17 - Le Pays Perdu

- On aurait pu prévoir qu'on se gèlerait les c\*\*\*<sup>21</sup>.
- Je te signale qu'hier on avait un temps magnifique.
- Ouais, ben la météo fallait la regarder pour aujourd'hui, non ?
- Je l'ai regardée, alors ferme-la, parfois il y a des imprévus c'est tout.
- Vous pouvez vous la boucler, tous les deux ? demanda (enfin) Grégoire, se retournant vers Blandine et Sébastien.

- C'est clair, vous n'avez pas cessé de vous chamailler depuis hier, renchérit Yo-yo.

Plus loin sur le chemin pierreux montaient Claire et Christian, essoufflés par la rude pente. Devant, Mathilde et Daniel avaient disparu, happés par la descente.

- Oh, derrière, vous vous magnez ? On est presque en haut ! J'en ai marre de jouer le garde-chiourme.

La route avait été belle, hier. Depuis la petite gare de Firminy, on avait abattu du kilomètre. On avait campé la veille non loin du chemin de grande randonnée, sur un promontoire surmontant une vallée inhabitée. La bonne humeur aurait été au rendez-vous si Blandine et Sébastien avaient cessé de s'envoyer des piques.

Le réveil avait été pluvieux. Les pieds de Christian baignaient dans une fraîche humidité car ils étaient situés juste au niveau d'un petit filet d'eau, le garçon ayant glissé au cours de la nuit. Ils s'étaient permis une courte grasse mat, avaient préparé le petit déjeuner sous l'abri du double toit, puis bouclé leur sac, retardant le moment de sortir sous la flotte. Puis, vers neuf heures, le ciel avait calmé sa colère et ils avaient roulé la tente gonflée d'eau. Grégoire s'était généreusement proposé de la fixer sur son sac, qui du coup pesait une tonne. La matinée tirait à sa fin. Au lieu de s'arranger, le temps fraîchissait d'heure en heure, et les kilomètres commençaient à se faire sentir dans les jambes des jeunes gens. Grégoire parvint en haut de la côte, rouspétant contre les deux lambins qui traînaient en queue de troupe. Quelques mètres plus bas, Daniel et Mathilde s'étaient effondrés sur un banc de rondin, dans un abri de même matière. Invisible derrière eux on entendait la musique toujours changeante d'un ruisseau qui courait sur les pierres moussues de la colline boisée.

- Que dit la carte ?
- En gros, on est au milieu de nulle part. Dans trois kilomètres on croise une départementale.
- OK. Le village le plus proche ?
- Soulignac. Quinze kilomètres par départementale, dix à l'azimut. Avant bien sûr, tu peux

---

<sup>21</sup> Censuré par le CPV (Comité des Parents Vigilants)

tomber sur deux ou trois patelins dans lesquels il n'y a ni café ni boulangerie... trois fermes en gros, avec une meute de chiens qui t'aboient aux mollets.

- Bon... Ton Soullignac, c'est proche du château qu'on compte visiter ?
- Un léger détour, mais c'est dans la même direction.
- D'accord, on attend les autres et je vous propose mon plan.

Christian et Claire arrivaient sans se presser. Ils se ruèrent dans l'abri, escomptant glaner une place sur le banc.

- C'est pas la peine de vous asseoir, on repart tout de suite, ricana Daniel.
- Mais on vient juste d'arriver !
- Vous n'aviez qu'à arriver plus tôt.
- Tu sais quoi ? T'es odieux quand tu prends cette voix de sermonneur. On a envie de te frapper.
- Essaie !
- Eho ! Je vous expose mon projet ?
- Vas-y ?
- Que diriez-vous d'un bon repas dans une auberge, un café, n'importe quoi ? Avec une bière ou un chocolat chaud ?

Consentement général.

- Donc dans trois kilomètres on devrait, si les calculs de Daniel sont exacts...
- Ce qui ne fait aucun doute, répliqua le sermonneur qui s'était entre temps essuyé une claque de la part de Christian.
- On devrait disais-je...
- Ben vas-y, accouche !
- Je voudrais bien, mais on ne me laisse pas en placer une.
- Bon, Daniel tu la boucle. Nous t'en prions, continue, Greg.

Grégoire remercia du regard Christian, qui venait d'envoyer une deuxième taloche à l'orienteur de service.

- On devrait rencontrer une départementale.
- Aaaaah ! ça y'est tu l'as lâché. C'est agréable quand ça sort, n'est ce pas ?
- Daniel, on t'a dit de la boucler.
- Une fois qu'on a trouvé la départementale je propose qu'on se partage en quatre groupe de deux.
- C'est qu'en plus tu sais compter ?
- Christian, je te donne toutes les autorisations nécessaires pour faire taire cet énergumène.
- Bien, chef.
- Et on fait du stop jusqu'au centre de ce village, où on déjeune au chaud, pour changer. Rendez

vous devant l'église. Ça marche ?

Les huit compagnons se remirent en place après les approbations d'usage. Une petite pluie fine s'était mise à tomber entre temps. Elle perdura jusqu'à la départementale, qu'ils atteignirent une demi heure de descente plus tard.

- Bon, essayez d'avoir l'air présentable... Essayez vos chaussures de marche dans l'herbe, souriez, et n'hésitez pas à engager la discussion si c'est un gars du coin. Les châteaux au dessus d'un précipice, sur un flanc rocheux, interdits de visite, ça ne doit pas être si fréquent que ça dans les parages ! Puisque nous voilà sur place, à distance convenable du Puy et en plein trou du cul<sup>22</sup> de la France, il est temps de commencer à enquêter !

Daniel et Mathilde marchaient en premier, à cent mètres du couple suivant composé de Blandine et Grégoire. Claire et Christian furent les premiers à être pris ; puis le couple balais, Jean-Marc et Sébastien, passèrent devant les restants, à l'arrière d'une camionnette. Une grosse voiture familiale blanche s'arrêta enfin pour charger les deux compagnons. Un jeune homme roux était au volant.

- Salut les jeunes ! Vous allez à Soullignac ?

- Oui ! Vous aussi ?

- Bof, ça ne me fera qu'un petit détour. Je pars sur Saint Julien Chapeuil.

- Vous êtes du coin ? s'enquérissait Daniel en prenant place au côté du chauffeur, tandis que Mathilde chargeait son sac dans le coffre.

- Plus ou moins. Mes grands parents ont une baraque dans la région. Je leur fais les courses quand je viens. Comme en ce moment. Et vous, qu'est ce qui vous amène dans ce pays perdu ?

- On fait de la randonnée dans le coin. C'est un ami qui nous a conseillé la région, et je dois dire qu'il ne nous a pas menti, continuait Mathilde, maintenant assise à l'arrière.

- Ah ! Et que vous avait-il raconté ?

- Que pour le camping sauvage, on ne pouvait pas trouver mieux.

- Hier soir nous avons campé dans un endroit paradisiaque ! Une immense vallée peuplée de sapins, pas un chat ! Juste quelques vaches au dessus de nous...

- Ah, oui... Avez-vous remarqué le ciel ?

- Si on l'a remarqué ? Des milliers d'étoiles !

- Vous savez pourquoi on les voit mieux ici ?

Le rouquin jeta un œil dans son rétroviseur vers Mathilde. Devant le silence des deux jeunes, il continua.

- Je ne sais pas si vous en avez déjà fait l'expérience, mais à proximité des villes, on voit dans le ciel une grande tache rose, produite par les lampadaires des rues. Ici, il n'y a aucune ville, grande ou

<sup>22</sup> L'auteur étant parvenu à convaincre le CPV qu'il s'agissait d'une expression, la censure parentale a été évitée d'extrême justesse

moyenne, à des kilomètres à la ronde. La plus importante est le Puy... Si le temps se remet au beau et que vous possédez une boussole, je vous conseille de traverser un de ces grands bois qu'aucune route ou presque ne coupe. Cependant, faites attention au feu ! Chaque année les sapins brûlent à cause des touristes imprudents. Enfin, je vois bien que vous n'êtes pas à proprement parler des touristes... Allez donc un peu plus au sud en stop, vous entrerez dans un pays vraiment sauvage. Autour du Mont Mézenc, il y a des chances de tomber sur de bonnes vraies aventures...

- Des aventures de quel ordre ? demanda Daniel d'un air distrait, absorbé par le paysage gris.

- Oh, je ne sais pas, moi... Mais il arrive toujours des aventures quand on pénètre un pays perdu.

- Est-ce qu'il y a des châteaux par là-bas ?

- Des châteaux ?

- Le conducteur jeta un regard perçant vers son jeune voisin. Mathilde lui envoya un coup d'œil inquiet.

- Des châteaux dans quel genre ?

- Je sais pas exactement... reprit Daniel, qui avait senti le genou de Mathilde entrer un peu violemment dans le fauteuil. De belles ruines, quoi, genre château fort... Notre ami nous avait dit qu'il y en avait dans la région.

- C'est vrai, nous en avons d'ailleurs croisé un très beau en montant de Firminy la veille ! enchaîna Mathilde.

- Derrière le Mont Mézenc, il y a bien le château d'Eyldarac. Je suppose que ça ne devrait pas faire peur à des jeunes aventuriers comme vous.

- Pourquoi devrait-on avoir peur ? C'est un autre château de la Folie ? ironisait Mathilde.

- Je vois qu'on a des lettres, jeune demoiselle... Non, je n'ai pas entendu attribuer ce surnom au Fort. Seulement, il est assez inaccessible, ce qui lui a sans doute donné cette mauvaise réputation. A flanc de coteau, et un coteau sacrément raide, si vous m'en croyez ! Et en dessous, un vrai précipice. Il n'y a qu'une route qui y mène, qui monte en lacet sur la pierraille rouge. L'autre moyen est d'arriver par le haut de la montagne, en coupant à travers bois... Mais il faut contourner le petit massif, et la randonnée ne doit pas être très amusante. C'est un coin qu'on appelle le petit triangle... En référence aux Bermudes, vous savez ?

- Mais ça en vaut le coup ?

- Ah, ça oui... Enfin il paraît. Mais la région du triangle est très accidentée, on n'y trouve ni ferme ni chemin. Des ravins et des canyons...

- Et la route ? Pourquoi ne pas passer par la route ?

- La route est privée. Pas de sonnettes, seulement des pierres et des sapins sur quatre kilomètres de lacet et cinq cents mètres de dénivelé. Et on ne visite pas.



Daniel jeta un regard triomphant au rétroviseur, mais ne reçut aucun retour. Sa camarade avait décelé une lueur de curiosité malsaine dans les yeux du conducteur, qui lui jetait encore de temps à autre un coup d'œil inquisiteur. Les essuies glaces chassaient la pluie. Ils furent déposés à deux cent mètres de l'église. Il ne manquait plus que Grégoire et Blandine.

A midi trente, ils étaient tous attablés dans l'attente des portions de frites, des saucisses et des boissons.

- Je vois pas pourquoi je ne pourrais pas prendre une bière. Après tout, je n'ai qu'un an de moins que les plus jeunes du groupe, non ? Et puis c'est pas chic, vous en avez tous ! Aller Greg, permets-moi de prendre une bière et... Et je te porte le double toit pendant le reste de la journée ! Franchement, qu'est-ce que ça pourrait me faire... argumentait Jean Marc.

- C'est bien... Tu vas l'avoir, ta bière. Madame ! Finalement ça sera aussi une bière pour le petit !

Le petit tenta d'envoyer un coup de pied rageur vers le chef de l'expédition. Les boissons arrivaient. On avait étendu les ponchos sur les sacs, à côté de la table. Les cheveux séchaient doucement. On se réchauffait un peu. A une table proche, des paysans buvaient leur verre de kir en jouant aux cartes. Quand les plats furent sur la table, Daniel se pencha vers Mathilde.

- Tu ne l'as pas trouvé sympa notre conducteur poil de carotte ?

- Franchement... Je n'en sais trop rien. Oui, il était sympa, et surtout bavard, mais... J'ai un peu l'impression qu'il n'aurait été que trop content qu'on aille dans ce coin...

- Bah ! C'est normal, il aime son pays !

- Oui, curieux quand même, qu'il nous parle de ce château ! Exactement ce qu'on cherchait, pas vrai ?

- De quoi vous parlez ? interrogeait Jean-Marc, assis à côté.

- Notre chauffeur... Il avait tout à fait l'air au courant de notre enquête !

- Ne dis pas ça, voyons ! C'était un hasard !

- Je ne suis pas convaincue.

Mathilde répéta l'histoire, entre deux tentatives de mastication. La compagnie s'était faite silencieuse.

- Ça ressemble à ce qu'on cherche, non ? demanda Daniel en conclusion.

Chacun avala sa bouchée avant de déclarer qu'on n'avait qu'à s'y rendre sur le champ, mis à part Sébastien qui contemplait les trois frites restantes dans son assiette. Il tombait des cordes dehors...

- De toute façon on ne peut pas partir comme ça alors qu'il pleut et qu'on ne sait pas encore

combien de temps on mettra à y arriver. Daniel, sort la carte, on va se mettre sur la table d'à côté. Blandine, vient aussi, il faudra qu'on réfléchisse au ravitaillement.

- Et nous, on fait quoi ?

- Vous, vous sortez le tarot et vous recommandez des bières...

La carte étalée sur la table voisine ne contenait aucune information sur le château. En fait, les trois jeunes gens échouèrent même à le retrouver. Le château d'Eyldarac était aussi absent de la carte au 25 millième que la zone 51 sur les cartes routières du Nevada. Après dix minutes de recherches inefficaces, Grégoire se retourna vers la serveuse du bar.

- Excusez-moi madame, vous savez si le château d'Eyldarac est loin à pied ?

La femme haussa des épaules, mais un des joueurs de cartes au kir appela Grégoire.

- Le château du Triangle ? Il n'est pas accessible à pied. Et de toute façon, on ne peut pas le visiter.

- Mais ça doit être assez impressionnant, vu d'extérieur, non ?

- Vous pouvez l'observer d'en face. Ou sinon, prenez par le Triangle. Seulement... Vous avez peu de chance de vous y retrouver !

- Avec une boussole...

- C'est un vrai dédale, une chatte y perdrait ses petits. Demande plutôt à Max...

Il indiquait du menton un des bonshommes, qui redressa sa casquette.

- Ils veulent voir l'Eyldarac.

- Qu'est ce que tu veux que je leur dise ? Bonne chance ?

- Pardon Monsieur, mais si vous connaissez vous pourriez simplement nous le situer sur la carte ?

- Il est pas sur vot' carte ? M'étonne pas. Qui voudrait se perdre là bas ? Enfin... Vous voyez une ferme qui s'appelle Caveyrac ? Sur la route qui y mène il y a une ferme, disons, deux kilomètres plus loin. Continuez sur cette même route, vous passerez dans les gorges d'Eyldarac, et à la sortie vous devriez trouver une route montant, sur votre droite, barrée d'une grille fermée au cadenas. Et là, vous comprendrez que vous êtes venus pour rien.

- Il n'y a pas un autre chemin ?

- Vous pouvez passer par le Triangle. Mais je ne vous le conseillerais pas. J'ai fait ça une fois, dans ma jeunesse... A l'époque, c'était une sorte de mode chez les jeunes du coin, d'essayer d'atteindre le château. Maintenant bien sûr y'a plus de jeunes, alors...

Il poussa un ricanement sinistre, et renfonça sa casquette.

- Qu'est ce qu'il a de dangereux, ce fameux Triangle ?

- Dangereux, je ne sais pas. Mais soit vous tournez dans le massif jusqu'à en devenir fou, soit vous tombez dans un trou, vous vous cassez la cheville et vous revenez en rampant...

- Mais vous, vous avez réussi ?

- J'ai VU le château, oui. En montant dans un arbre, au sommet d'une colline. J'ai voulu redescendre de ce côté, je pensais tomber dessus... et bien croyez moi si vous voulez, j'étais pourtant sûr de mon coup, mais quand je suis arrivé en bas je me suis retrouvé du côté de Caveyrac, à l'opposé de là où je voulais aller !

- J'ai bien fait de t'appeler l'autre soir, Dany, pour la boussole. On risque d'en avoir besoin...

## Chapitre 18 - Brouillards sur le haut plateau

Vers dix sept heures, l'averse se calma un peu. Le soleil n'était pas loin de percer. Les huit compagnons se levèrent d'un commun accord, décidant de s'éloigner un peu des habitations pour trouver un coin où camper.

Ils quittaient la ville par groupe, le « skinouille » et « madame la cheftaine », comme disait Daniel, se chamaillant encore sous un ciel qui semblait enfin clément. Le temps était pourtant frisquet. Mathilde et Daniel s'amusaient à enrouler les chèches autour de leur tête à la mode touareg<sup>23</sup>. Ils s'imaginaient déjà être des spahis en plein cœur de la sécheresse Saharienne, « sauf qu'il ferait plus chaud », et refusait à Jean-Marc de rentrer dans leur jeu parce qu'il n'avait pas de chèche.

- Vous avez fini de faire les gamins ? s'écriait Grégoire exaspéré, remontant d'un coup de main crâneur ses cheveux de chalouffe.

Les deux gamins se mirent à ricaner lorsque monsieur B.G. se vit aspergé par une camionnette qui passait à sa hauteur et freinait quelques mètres plus loin. La vitre de droite se baissa.

- Hep ! Les jeunes !

- C'était le Max du café de cette après midi.

- Vous allez loin ce soir ? Je peux vous avancer, si vous voulez !

- Oh, en fait, on comptait juste trouver un endroit tranquille pour passer la nuit...

- Va cailler cette nuit les mômes... si vous avez pas l'odorat trop délicat, je vous proposerais bien de dormir au dessus de mes vaches, au moins y'a le chauffage animal... Pis comme ça vous pourrez organiser votre expédition dans le Triangle !

Ils passèrent la nuit dans le foin, réchauffés par les bêtes qui dormaient dans l'étable en dessous. Jean-Marc fut le premier réveillé. Il somnola un instant dans une chaleur si agréable qu'il se demanda s'il n'était pas retourné dans son lit, puis remarqua une araignée au dessus de lui, suspendue au milieu d'une toile tissée entre deux poutres. Après avoir constaté que la bête était teinte d'un beau rouge, et que la pluie ne battait plus les tuiles comme la veille lorsqu'ils s'étaient couchés, il se faufila hors de son duvet, s'habilla en vitesse, et se dirigea vers l'échelle qui menait à la grange. Les vaches meuglèrent un peu en le voyant passer ; elles étaient pour la plupart éveillées. En sortant du bâtiment, il croisa le fermier qui les avait logés.

- Bonjour mon gars ! Déjà debout ? Vous comptez sur un départ matinal ?

- Oui, je pense...

---

<sup>23</sup> Mythooooo !

- Profitez de la météo, ça devrait tenir la semaine, en revanche il va faire froid. Surtout la nuit.
- Oh, on a même prévu le cas où il gèlerait !
- Bien... ça vous dit, un lait tiède ? Je vais pour une traite, à l'instant.
- On peut vous aider ?

Max se mit à ricaner :

- Tu sais mon gars maintenant c'est tout avec des machines ! Mais vas chercher tes copains, ils verront bien...

Pendant ce temps, Sébastien et Daniel avaient ouvert les yeux. La journée promettait d'être meilleure que la précédente. Le temps n'était pas au beau, mais cela valait toujours mieux que les cordes de la veille ! Ils firent route par les chemins de grande randonnée. Grégoire était d'avis de finir à pied, de façon à se faire moins remarquer. Et quand Grégoire proposait quelque chose, on se taisait.

- On pourrait aussi n'avancer que de nuit, et se cacher dans les fossés quand une voiture passe ? proposa Jean-Marc.

- Et se mettre du charbon sur la figure ? enchaîna Daniel, dont on ne pouvait dire si la proposition le tentait vraiment ou s'il se fichait de lui.

- Tu veux te mettre du charbon sur la gueule ? Pourquoi faire ? ironisa Sébastien. T'en as pas besoin...

- Quoi, t'as un problème ? répliquait le jeune Noir, avant d'admettre que le geste n'aurait pas manqué d'humour.

Blandine foudroyait Sébastien du regard.

- Si t'embête Daniel...

- Quoi, t'es amoureuse ? rétorquait Séb, avant d'ajouter : je sais pas si t'as remarqué, mais je me laisse *un peu* pousser les cheveux, ces temps ci...

- Bon, taisez-vous, vous êtes des bouffons.

Mathilde tentait de conclure une énième dispute, le souffle court de la montée et les joues un peu rouges. « Vous êtes des bouffons », c'était son expression favorite. Grégoire préférait un autre mot à « bouffon<sup>24</sup> ».

- T'as les joues rouges à cause de la montée ? demandait Sébastien à l'empêcheuse de tourner en rond. Je trouve que vous êtes très souvent ensemble, toi et Daniel... Tu veux des enfants café au lait ?

- Qu'est ce que tu as : tu es jaloux ? susurra Daniel à l'oreille de Séb, qui se tut immédiatement. Grégoire et Blandine partirent du coup dans un discret ricanement pendant que Mathilde, pivoine,

---

<sup>24</sup> Le CPV vous épargne ses commentaires.

faisait celle qui n'a rien entendu. Sébastien, quant à lui, ne pipa plus mot de la matinée, ce qui était un exploit. Cette altercation fut l'ultime du voyage, comme si Sébastien avait enfin réalisé que les plaisanteries de mauvais goût n'entraient pas dans la composition du nécessaire de survie.

Le brouillard tomba vers dix-huit heures sans qu'ils ne le voient venir. De sourds grondements résonnaient entre eux : l'air chaud montant disputait le terrain à l'air froid, et les nuages livraient bataille au dessus de leur tête. Tous étaient d'avis de faire halte dès que possible, avant même d'arriver à destination. Ils dressèrent leur camp à une vingtaine de kilomètres de Caveyrac au sommet d'une colline, au milieu de nulle part. De temps en temps, ils distinguaient quelques sapins sur le flanc opposé. Un torrent coulait non loin de la tente. Ils s'étaient arrêtés assez tôt, et après discussion convinrent de s'installer convenablement, en vue d'une nuit qui devait être particulièrement froide. Ils fixèrent la tente à l'aide de quelques branchages, et firent une abondante provision de bois mort qu'ils stockèrent près de chaque ouverture. Ils mirent feu à deux bûchers, montés à côté des réserves de bois. Les autres ouvertures, que laissait paraître le double toit, furent bouchées avec de la mousse. Là où la tente ouvrait vers le torrent, on installa un coin pour manger. Les ponchos furent accrochés à la manière de bâches pour protéger la « salle à manger ». On mit à chauffer de l'eau, en vue d'une bonne soupe chaude, et chacun étala son duvet sous l'abri aménagé. Le temps était franchement glacial ; leur souffle montait dans l'air en buée, et ils parlaient peu, affairés chacun à leur tâche. Daniel calculait avec Grégoire combien de temps il leur faudrait le lendemain pour parvenir à Caveyrac, où ils avaient l'intention de dormir. Blandine cherchait un patelin quelconque où ils puissent faire leurs provisions pour leur virée dans le « Triangle ». Dehors, Claire, Mathilde et Sébastien ainsi que Jean-Marc se chauffaient près du feu sous prétexte de faire la popote pour le soir. Christian, plus courageux, cherchait du bois.

Il s'était un peu éloigné du campement, prenant soin de casser les brindilles, un peu plus sèches que le bois qui reposait à terre. Au bout de quelques minutes, il s'aperçut qu'il s'éloignait au risque de se perdre. Il décida de retourner sur ses pas, quand soudain il crut entendre un léger sifflement. Il se retourna brutalement. Rien ne perçait le brouillard ; sans doute quelque coup de vent dans les sapins. Il regarda en direction du bivouac, avant de se mettre à cavalier dans la direction inverse : cette fois, plus de doute possible, il avait bien entendu quelqu'un courir. Il ne parcourut que quelques mètres ; mais soudain, à travers une trouée du brouillard, il pensa distinguer une silhouette qui s'évanouit aussitôt pour ne plus reparaître. Une silhouette humaine... Mais qui courrait à l'évidence plus rapidement que lui. Il serra son fagot contre lui, et retourna vers les autres pour leur raconter son histoire.

Entre temps, les autres s'étaient tous rassemblés autour d'un foyer réconfortant et discutaient d'un autre problème.

- Je vous assure que j'ai vu quelqu'un ! Dans les arbres, par là ! N'est ce pas ? disait Mathilde.

- Moi, je l'ai entendu, affirmait Daniel, qui tenait à la soutenir envers et contre tout.

Bon, ça va, commença Grégoire, qui « faisait son intelligent », comme d'habitude, aux dires de Jean-Marc. Vous avez un peu d'imagination, c'est tout... Je sais bien que le temps est bizarre, mais ce n'est pas une raison pour se croire espionnés ou quelque chose comme ça...

- Je ne sais pas de quoi vous parlez, mais moi j'ai vu et entendu quelqu'un pendant que je ramassais du bois. Je lui ai même couru après... Mais il m'a échappé.

La nouvelle de Christian cloua le bec de Grégoire. Tous se sentirent envahis d'un étrange sentiment d'insécurité. La nuit tombait rapidement, le brouillard mouillait leurs habits. La veillée fut courte et chacun alla se réfugier dans son duvet, conscient qu'ils étaient sur le point – qu'ils venaient peut-être même déjà – de pénétrer dans l'Aventure.

\*  
\* \*

L'homme entra dans le bistrot au petit matin. Sa veste luisait d'humidité. Il la retira promptement et la déposa sur le dossier d'une chaise, puis se passa une main dans sa chevelure rousse. Il jeta un regard circulaire sur la salle. Trois fermiers suçaient leur café et avalaient des croissants. Une jeune fille regardait le feu brûler dans la cheminée. Un jeune homme petit-déjeunait à droite de l'âtre, dans l'ombre ; on ne pouvait voir de lui qu'une casquette rouge et deux mains calmes sur le bois de la table. Les lambris brillaient. Quelques lampes étaient allumées autour de cette salle dont l'ambiance rappelait celle des refuges de montagnes germaniques. Des bois de cerfs ornaient les murs. Le carrelage était sombre. De grandes fenêtres s'ouvraient sur la brume d'un petit matin froid.

Visiblement, celui qu'il était venu attendre n'était pas encore là. Il s'assit donc, face à la salle, et patienta. Il n'eut pas longtemps à attendre ; bientôt la porte grinça à nouveau et pénétra dans la salle un homme de haute taille, engoncé dans un grand manteau noir et portant un chapeau. Ce dernier venu vint le rejoindre, et ils engagèrent une discussion à voix basse.

- Alors ? Vous avez trouvé leur trace ?

- Sans soucis, monsieur. J'ai pris deux d'entre eux en stop.

- Lesquels étaient-ce ?

- Une jeune fille, 15 ou 16 ans, et un Noir, le même âge à peu de choses près.

- Savez-vous combien ils étaient lors de cette expédition ?

- Il me semble qu'il devait y avoir huit jeunes gens sur la route...

- Huit ?

- Exact. Vous vous attendiez à autre chose ?

- Non, non... très bien. Ils vous ont dit où ils allaient ?

- Ils avaient comme objectif d'atteindre le château d'Eyldarac.

- Ils ont été rapides... Vous les avez suivis ?

- Sans difficulté. Ils ont dormi chez Max, puis se sont arrêtés hier soir à une vingtaine de kilomètres d'Eyldarac. De la ferme de Caveyrac, plus exactement. Ils ont dormi là, sous tente.

- A combien de temps de la ferme se sont-ils arrêtés ?

- Ils sont à une petite journée. Mais il m'étonnerait fort qu'ils se lèvent bien tôt, vu le temps... Ils devraient arriver ce soir, vers dix huit heures je pense.

- C'est très bien. La grange sera ouverte ?

- Si vous le souhaitez...

- Laissez la disponible. Ils dormiront à l'intérieur. Vous avez raison, le temps est épouvantable.

Ils échangèrent encore deux ou trois mots, puis le second venu se releva, s'enveloppa dans son manteau, et sorti vivement.

Du côté de la cheminée, une ombre se souleva. Le jeune homme qui avait fini de siroter son café traversa la salle, et alla tout naturellement prendre la place que l'homme venait de quitter.

- Bonjour monsieur ! Je n'ai pas le plaisir de vous connaître, mais je viens de vous voir discuter avec un vieil ami...

- Ah vraiment ? Vous le connaissez bien ?

- Nous avons vécu ensemble des aventures formidables.

- C'est un homme admirable, d'après ce que j'ai pu comprendre.

- La façon dont il s'occupe de ces jeunes est remarquable, en effet.

- Ah, donc vous êtes au courant ?

Le gars sembla perdre soudain de sa méfiance. Ses épaules se relâchèrent, et il se permit un sourire.

- Il m'a tiré du fossé, autrefois... Il m'avait confié être en vacances dans la région, mais j'ignorais qu'il était déjà là. Il m'avait invité la semaine suivante à lui rendre visite... Il avait quelques jeunes gens à me présenter, m'a-t-il dit. Ce sont probablement les jeunes marcheurs que j'ai déjà eu l'occasion de remarquer sur les routes ?

- Probablement. Mais dites moi, si vous le connaissez, pourquoi ne pas l'avoir abordé tout à l'heure ?

- Je ne suis pas sensé être ici. Pour tout vous avouer, j'apprécie justement de l'observer discrètement, de le voir travailler... C'est toujours instructif. Au fait, vous savez ce qu'il manigance ?

- Ma foi, je n'en sais trop rien, non. Il m'a chargé de les acheminer sans qu'ils s'en doutent vers



la ferme d'Eyldarac, où il a monté une sorte de grand jeu...

- Vraiment ? Mais ça m'a l'air passionnant ! Je me demande si je ne vais pas faire en sorte de regarder ça... de loin !

Il se lève à son tour, tend la main à l'homme.

- Et bien, c'était un plaisir, monsieur...

- Oh, vous n'avez qu'à m'appeler Manu. Et vous ?

- Benaheth<sup>25</sup>, ça ira très bien. Bonne journée...

Il renfonça la casquette rouge sur son crâne avant de sortir dans le brouillard matinal.

---

<sup>25</sup> Le Sans-nom.

## Chapitre 19 - Le hurlement du loup

Grégoire ne crânait plus du tout. C'était la troisième fois dans l'après midi qu'il se retournait subitement vers les bois. Les sapins noirs dégouttaient d'eau, et l'amas de branches et d'épines au sol n'était plus qu'un conglomérat gluant. Tout suintait. La toile de tente pesait une tonne sur son dos. Et encore un craquement dans les bois ! Exactement comme si quelqu'un, ou plutôt plusieurs personnes, les suivaient dans l'ombre. Mais il avait beau scruter la forêt de part et d'autre du chemin, il ne distinguait rien d'anormal. Tout le monde était inquiet maintenant, Blandine et Sébastien avaient même cessé leurs chamailleries. Ils marchaient en rangs serrés, Christian tenait la carte. Claire traînait et jetait de temps à autre, elle aussi, des regards inquiets dans les profondeurs des bois.

- Tu as entendu quelque chose ?

- Oui. Une série de craquements, comme quelqu'un qui marcherait à notre hauteur.

- De quel côté du chemin ?

- Je ne sais pas... Tantôt l'un, tantôt l'autre. Tu as aussi remarqué ?

- Oui. Inutile d'en parler aux autres, je pense qu'ils sont déjà assez joyeux comme ça.

On arrivait à un croisement.

- On devrait presque y être. Normalement, la vue doit se dégager d'ici cinq cents mètres, en arrivant au lac. Ensuite, c'est tout droit jusqu'à la ferme.

- J'espère au moins qu'elle est habitée, votre ferme.

Yo-yo boitait légèrement, ou bien faisait semblant. Il en avait sa claque, et tous les autres aussi. Le brouillard planait sur l'eau, et ils ne purent distinguer la berge opposée. Le bois de sapin qu'ils traversèrent ensuite était aussi humide et sombre que le reste. Le froid engourdisait leurs doigts. Mathilde serrait les dents, celles de Daniel s'entrechoquaient dans un effort pour paraître comique. Il était dix-huit heures précisément lorsqu'ils posèrent leur sac sur le plancher sec d'une grange sombre. La vue de la paille les réjouit. Ils dînèrent sur le pouce et chacun s'enfonça dans son duvet, tandis que Claire et Grégoire étendaient la tente. Bientôt, ils furent tous au chaud dans la paille, à discuter.

- On sera demain au plus tard au château !

- Si tu veux Dany... sauf que personne n'a jamais réussi à l'atteindre.

- Si ! Le vieux qu'on avait rencontré au pèlerinage !

- Et bien, il est le seul...

- Ne sois pas pessimiste comme ça, Claire. Qu'est ce que t'as : le cafard ?

- Non. Mais c'est impossible que ce soit aussi facile. Cela ne correspond même pas à la

prophétie. T'en penses quoi, Greg ?

- Je suis assez d'accord. N'oubliez pas les loups, la perte de l'espoir et le retour de Morkhal !

- T'es nul ! Morkhal est mort, il ne va pas revenir comme ça ! lâchait Daniel.

- C'est un elfe, bouffon, il ne peut pas mourir aussi bêtement !

- Qu'est ce que t'en sais ?

- C'est pas la peine de recommencer cette discussion, les gars. Il y a une autre question que nous devrions nous poser.

Tous les regards convergèrent vers Blandine.

- Quoi ?

- Que fera-t-on du Joyau si jamais il vient en notre possession ? Morkhal était d'avis de le donner à un Roi, mais nous ignorons totalement où le trouver.

- Et si on le rendait au roi des elfes ? proposa timidement Yo-yo.

- Il paraît que ce n'est pas une excellente idée...

- On ne peut tout de même pas le détruire ?

- Non... mais on peut le garder... En attendant...

- Grégoire ! Le programme pour demain, c'est quoi ?

- Demain, on se lève tôt, et on fonce sur le château.

- Et si on met la main sur le Joyau ?

- Faites-moi confiance. On ne mettra pas la main dessus. Mais au moins, on sait ce qu'on doit faire, et où est notre devoir. Alors accomplissons-le, et le reste suivra.

- Bien dit !

- Et sur ce, je vous suggère de prendre du repos.

Une partie de la bande tenta de suivre ce conseil. Claire et Mathilde se racontèrent leurs camps scouts pendant un temps. Daniel et Sébastien tentaient d'effrayer Blandine avec des histoires de fantômes. Jean-Marc ne parvenait pas à trouver le sommeil aux côtés de ses remuants voisins. Il n'arrivait pas à se réchauffer les pieds. Et ne pouvaient-ils pas se taire, ces imbéciles ? Vrai, jamais il n'aurait pensé qu'une telle aventure puisse trouver des passages aussi peu romanesques. Mais comment Morkhal avait-il pu imaginer une seule seconde que de tels crétins participent à une épopée telle que celle dans laquelle il les avait lancés ? Il entendit Christian soupirer. Les bruits s'estompèrent peu à peu, et il tomba dans un sommeil agité : Morkhal allait et venait dans un pays de marécages, sur un grand cheval d'argent. Au dessus des arbres s'élevait une forteresse, les bannières claquant au vent. Il se réveilla en sursaut, consulta sa montre. Deux heures. La porte de la grange était entrouverte. Une ombre se tenait dans l'embrasure. Jean-Marc se leva, alla rejoindre Grégoire. Le plafond s'était levé pendant leur sommeil, et ils voyaient maintenant un large plateau entouré de monts, sans aucune autre lumière que celle de la lune et des quelques étoiles dont la

lueur se frayait un chemin à travers un épais manteau d'argent. Et...

- Tu as vu ? Il neige...

Il y avait bien cinq centimètres de poudreuse qui engoutissaient le paysage et reflétaient la lumière stellaire. De tout petits flocons volaient.

- Ça vient de commencer. Je me suis réveillé quand la pluie a cessé de battre les tuiles.

Grégoire avait l'air soucieux.

- Viens, allons nous coucher.

Les pieds de Jean-Marc étaient à nouveau transformés en glaçons. Grégoire et lui s'allongèrent sans broncher, quand soudain...

Ils se relevèrent sur leurs coudes.

- Qu'est ce que c'était ? demanda Jean-Marc d'une toute petite voix.

- Un hurlement que j'ai déjà entendu... Il y a des années de ça.

Quelque part dans les gorges, derrière la grange, le grand loup gris venait de hurler.

Une demi heure, peut-être plus, s'écoula lentement. Grégoire avait vérifié le verrou ; impossible de dormir. Jean-Marc tomba dans une somnolence malaisée. Il ne sommeilla pas longtemps. Les dormeurs se levèrent en sursaut dans un même mouvement : un coup venait d'être porté contre les battants.

Au deuxième coup, tous se ruèrent hors de leur duvet. Mathilde sauta sur le lasso, Daniel empoigna son bâton de marche, les autres sortirent canifs et Sébastien tira de son sac un revolver, tout ce qu'il y a de plus réaliste. Il avait omis d'en révéler la présence au chef de l'expédition.

Leur pauvre défense fut enfoncée par la bourrasque humaine qui brisa les battants de bois après le quatrième coup. Les armes furent arrachées sans qu'ils aient le temps de s'en servir. Mathilde et Daniel, au fond de la grange, ne tinrent pas beaucoup plus longtemps que les autres face à la meute déchaînée. Quelques minutes à peine après le début de l'assaut, tous gisaient soigneusement ligotés – notamment grâce au lasso dont on s'était fait un plaisir d'attacher la belliqueuse Mathilde – sur la paille. Des hommes de haute taille s'envoyaient des ordres dans une langue gutturale ; les loups gris et blancs se léchaient les babines et grondaient sourdement vers les prisonniers. Yo-yo était blanc de peur. Tous avaient blêmi d'ailleurs, jusqu'à Daniel qui était d'un gris terreux. Aucun des huit compagnons n'en menait bien large. En fait, ils étaient tous dans leurs petits souliers. Les hommes qui commandaient étaient peu nombreux ; une dizaine, tout au plus. Les loups, qui faisaient l'effet de gros chiens de chasse mal dressés, devaient être plusieurs centaines. On les entendait aller et venir autour de la grange, et ils entamèrent un chant sauvage de victoire quelques instants après la bataille. Leurs maîtres étaient vêtus de vêtements amples de toutes les nuances de gris possibles. Certains étaient presque en blanc, d'autre portaient un habit si sombre qu'on l'eut dit noir. Les

capuches tombaient bas sur leur visage masqué. Ils portaient à la ceinture de courts cimenterres et dans leur dos de petits arcs rigides. Les carquois étaient pleins de flèches empennées de noir, et pendaient à leur hanche. Ils parlaient peu.

Ils firent un feu à l'entrée de la grange, et certains des loups vinrent s'y réchauffer. Ils se léchaient les pattes, se grattaient la tête, avaient tout l'air de bons chiens de traîneau, à la fourrure douce et ébouriffée. Christian, seul à distinguer ce qui se passait dehors, en faisait la description aux autres. Il s'avéra que la plupart des loups disparurent au cours de la journée, qui s'écoula, lente et sans nouvelles. Les compagnons profitaient de chaque écart de leurs geôliers pour se questionner, et ceux qui avaient cru voir des espions les jours précédents triomphaient.

- J'le savais, j'le savais qu'on était suivi, gémissait Christian.

- C'est des potes de Rahil à votre avis ?

- Ça veut dire qu'il est tout proche de la réussite... Peut-être a-t-il déjà mis la main dessus ?

- Silence, on nous observe, fit remarquer Sébastien.

- J'le savais, j'le savais qu'on était suivi, continuait Christian.

Ils passèrent la journée dans la grange, sans échanger un mot avec leurs geôliers. La crainte disparut en cours de journée faisait place à l'ennui et l'impatience. Mais qu'attendaient leurs ravisseurs ? Pourquoi restaient-ils coincés dans cette grange ? Malgré le feu allumé devant la porte, ils grelottaient dans la paille. De temps à autre, un loup hurlait ou grognait. Il devait en être resté une dizaine auprès des hommes. Ils firent cuire de la nourriture dans la soirée ; une odeur de grillade insupportable pour des estomacs affamés poursuivit les compagnons jusque tard dans la nuit. Ils finirent par tomber tous dans un sommeil agité, crevant de froid sur leur tas de paille, toujours ligotés, entassés les uns sur les autres.

De grands coups de vent secouèrent la cime des sapins et tournèrent autour des vieux bâtiments pendant la nuit. Les tisons craquaient juste à côté d'eux, les flammes devaient danser.

Au réveil, un lourd silence pesait sur tout le pays. Les compagnons parlèrent moins que la veille. L'air portait comme une menace en lui. L'angoisse culmina en fin d'après midi, et les langues se délièrent.

- Je suis désolé, j'aurais dû savoir que nous ne pouvions rien sans Morkhal, murmura Grégoire.

- T'excuse pas. On a tous fait la même erreur.

- On s'est jeté dans la gueule du loup.

- De toute façon, c'était idiot de partir sans plan, sans la moindre idée de ce qu'on allait faire.

On se serait retrouvé bien avancé une fois le Joyau en main, sans savoir qu'en faire ! Sans compter les poursuites auxquelles on aurait eu droit après...

- Vous croyez qu'ils vont nous faire quoi ? demanda Yo-yo d'une petite voix.

- On ne vaut rien pour eux.

## Chapitre 20 - Le cavalier

Le temps se fit plus calme encore, plus immobile. L'air était lourd d'attente et de menace.

Il était trois heures de l'après-midi quand les hommes se levèrent, y compris ceux qui étaient de garde, et se tournèrent vers le Sud, comme si un appel leur parvenait de très loin. Puis ils poussèrent de grands cris, s'activèrent, éteignirent le feu et les compagnons furent remis sur leurs pieds.

- Qu'est ce que ça signifie ? demanda Mathilde.

- Ça signifie que nous avons échoué. Le Joyau est entre ses mains, lui répondit Grégoire.

- C'était folie que de tenter quelque chose sans Morkhal.

- Dans un sens, c'est pas plus mal qu'il ne revienne pas. On a tout gâché.

C'était Yo-yo qui parlait ainsi.

Tout gâché : ces mots, chacun les médita dans un cœur lourd, tandis qu'on les poussait vers la porte, puis sur la route de cailloux pour ce qui devait être leur dernier voyage.

C'est ainsi que la Compagnie des pèlerins marcha ensemble une fois encore, sans son chef qui avait tant manqué. Si Morkhal avait été présent, leur cœur n'en aurait pas été moins chargé, et leur peine moins lourde, mais au moins auraient-ils été tous réunis pour la dernière marche. Les hommes en gris les pressaient ; les loups couraient, de long en large, autour du petit groupe. Par moment, ils devaient se mettre au petit trot.

Au moins allaient-ils voir le château de près, maintenant, et contempler le Tyran dans toute sa gloire retrouvée. Les bons allaient désespérer et les mauvais jouir d'avance de leurs victoires certaines. Leur défaite était pire que tout en cette heure. Daniel et Sébastien crânaient en avançant, défiant les hommes en gris du regard. Claire serrait les dents ; Grégoire soutenait Yo-yo qui pleurait. Les cailloux roulaient sous la neige, qui s'était arrêtée de tomber. Maintenant, le paysage était prisonnier d'une carapace gelée qui éteignait le moindre signe de vie. La lumière de cette fin d'après midi diffusait une ombre polaire, et des nuées boréales traversaient le ciel. Le Haut Plateau était comme transporté dans une contrée nordique, que jamais plus le printemps ne viendrait visiter. Ils parvinrent à une descente rapide. A côté d'eux coulait un torrent, qu'on entendait encore sous la glace. Un étroit défilé s'ouvrit sous leurs pas. Le paysage devint lunaire : ici, la neige avait à peine pu tomber, les parois se resserrant dans les hauteurs. L'air était sinistre. La route serpentait à côté du torrent. Des stalactites de glace surplombaient leur crâne de façon menaçante. Des sapins noirs, rachitiques, tentaient de résister aux assauts d'un vent glacial qui s'engouffrait dans le défilé et transformait en glaçons les Compagnons, peu habillés pour ce genre d'expédition polaire. Ils surent qu'ils approchaient de la fin, et la tête baissée, avançaient sans dire mot, n'espérant aucune grâce ni

aucune chance.

Et c'est ainsi qu'ils s'enfoncèrent dans le couloir, frôlant les ombres de la mort et avançant vers une issue certaine, dont toi, lecteur, ne peut douter un seul instant.

C'était la fin du périple.

Cette histoire n'est pas cependant pas tout à fait terminée, et il reste quelques péripéties à narrer.

Alors que nos amis s'enfonçaient vers leur destin, un peu plus loin dans la montagne, à un endroit où le défilé s'élargissait un peu, un cavalier se tenait immobile sur sa monture. Seul un nuage blanc s'élevait au dessus de son visage. Le cavalier aussi était vêtu de gris, comme les chasseurs qu'il traquait. Ce cavalier devait vivre aussi longtemps qu'il pourrait poursuivre les chasseurs de sa colère, et il n'avait donc pas l'espoir de trouver un jour le repos. Car c'était au repos qu'il aspirait le plus, alors que l'espoir d'achever sa quête s'éloignait chaque jour un peu, comme si la lumière qu'il essayait d'atteindre au bout du tunnel avançait à la même vitesse que lui. Pour l'heure, il se tenait parfaitement immobile, gris sur un cheval d'argent, engoncé dans sa cape grise, le lourd capuchon baissé sur son visage. Une épée brillante luisait devant son genou droit. Il était figé dans une attitude d'attente, lorsque les premiers loups éclaireurs passèrent comme des flèches blanches sur les pierres noires devant lui. Il les laissa passer. Les hommes arrivèrent à leur tour, encadrant huit prisonniers essoufflés par la course.

Le cavalier se dressa sur ses étriers, et poussa un unique ordre, qui rebondit sur les parois comme un cri de guerre indien.

Les plus abrutis par la marche forcée, Jean-Marc et Claire, ne remarquèrent rien ; ils prirent simplement du plaisir à s'arrêter. Les autres levèrent la tête en entendant le hurlement. Les chasseurs, immobilisés, sortaient maintenant leurs épées. Des flèches fusèrent dans le silence. Un simple sifflement, à peine ; un cri dans l'air glacé. Quelques loups s'effondrèrent, les autres se retirèrent contre un rocher, la queue entre les pattes en grondant sourdement. Les chasseurs devaient porter quelque cotte de maille sous leur vêtement, car les flèches rebondirent sur leur poitrine et tombèrent au sol. Ils brandirent leur cimenterre et s'égaillèrent dans la nature, saisissant chaque prisonnier par le poignet.

Alors fut déclenché l'assaut. Avec un deuxième cri, le cavalier tira à son tour son épée. Un éclair d'argent au poing, il se rua sur le groupe dispersé. Alors surgirent de derrière chaque pierre un guerrier. Blandine eut la vision d'une série d'hommes préhistoriques des âges antiques se ruant sur eux ; elle n'était pas loin de la vérité ! Ils martelèrent le crâne des chasseurs avec des sortes de marteaux de pierre et de bois, de grands fouets de cuir s'entrelacèrent autour des jambes. Le cheval blanc allait et venait, l'épée déjouait les attaques, désarmait et blessait. Une mêlée confuse régna quelques instants, chacun s'escrimant sur son plus proche ennemi. En une dizaine de minutes, les

chasseurs étaient presque tous maîtrisés, liés au sol à l'aide de lanières de cuir ou morts. Les anciens prisonniers s'ébrouèrent, se demandant quelle bonne – ou mauvaise – fortune était la leur. Leurs libérateurs – ou nouveaux geôliers, allez savoir – rassemblaient maintenant les chasseurs, les liaient les uns aux autres. Leur chef, qui n'était pas descendu de sa monture, donnait de brefs ordres. Les compagnons s'aperçurent que lui parlait français. Une fois tous rassemblés, les Compagnons se comptèrent du regard. Blandine fut la première à exprimer ce que chacun pensait :

- Où est passé Jean-Marc ?

Un des chasseurs, de ceux qui étaient en tête, l'avait saisi par le poignet en entendant siffler les flèches. Ni une, ni deux, il avait pris la poudre d'escampette, traînant l'infortuné Yo-yo derrière lui, puis le jetant sur son épaule comme un vulgaire sac de patates pour aller plus vite. Un des loups le guidait. Le château était à moins de trois kilomètres ; moyennant une course rapide, il pouvait y arriver.

Le grand cheval blanc échoua à rattraper le fugitif.

Le cavalier rejoignit le groupe plus tard, avouant son échec. Entre temps, tous s'étaient mis en route, s'enfonçant dans la montagne, non en refaisant le chemin déjà parcouru, mais en se dirigeant droit vers la paroi. Une ouverture étroite, à peine visible derrière un sapin noir, leur laissa le passage. Ils pénétrèrent dans la grotte, non sans appréhension. Devant eux quelques uns de leurs curieux sauveurs allaient, torche en main. Derrière eux suivaient les prisonniers, enchaînés les uns aux autres, puis les cinq loups qui avaient survécus au combat, tenus comme en laisse par une longue lanière de cuir. Enfin venait le reste des étranges combattants.

Ces hommes étaient vêtus de tissus grossiers, tissés dans d'épais fils de lin ou des cordages rêches. Leurs bottes étaient de cuir, fourrées à l'intérieur, ainsi que leur gilet. Leur ceinture était de cuir ouvragé, sombre, et sous la tunique qui leur battait les mollets on voyait un pantalon de peau de loup bien tannée. Comme le cavalier, une capuche était rabaissée sur leurs yeux, mais on distinguait des visages sévères rongés par la barbe. Ils avaient tout l'air de sauvages sortis de leur forêt.

Le voyage souterrain ne dura qu'une dizaine de minutes. Ils furent rejoints à la sortie par le cavalier, qui mena par la suite la petite troupe.

Lui était habillé mieux que les autres. Ses vêtements étaient gris, mais finement tissés, et on voyait des fils d'argent ouvragés l'extrémité de ses manches et le bas de son pantalon. Une grande cape presque blanche était aussi tissée d'argent.

Ils se trouvaient sur le versant d'une colline accidentée à leur sortie du souterrain. Les sapins et les frênes étaient sombres dans la soirée calme. Ils traversèrent un labyrinthe de pierre, qui ressemblait à un jeu de dé pour géant, puis un terrain plat entre les surplombs à pic, où poussaient



de très hauts sapins entourant des mares noires. Le soleil allait se coucher quand ils atteignirent le village. Le temps s'était soudain fait moins lourd, et dans son au revoir le soleil brillait plus qu'il ne l'avait fait de toute la journée. Des nuages traînaient entre les sapins, alors qu'ils marchaient à flanc de coteau. Une lumière qui aurait fait le bonheur d'un cinéaste était filtrée par les branches, et tombait en rayons autour d'eux. Les arbres s'espacèrent, et soudain ils se retrouvèrent à marcher dans une sorte de clairière au relief accidenté, longeant sur leur chemin des cabanes de berger en ruine, simples pans de murs en pierres rondes.

Enfin, alors qu'ils allaient rejoindre la forêt, ils parvinrent à une palissade en bois de frêne. Le cavalier, toujours en tête, frappa à la porte qui s'ouvrit lentement, tirée par deux hommes.

- C'est un village de l'âge de pierre, souffla Christian.

- Vous croyez qu'ils s'appellent tous Pierre ? murmura Mathilde.

- Ouais, et Guy, c'est toi... de la tribu des cheveux sales... ça te va bien, non ?

- Et, Puiarh, prononça Daniel. T'as besoin qu'on te lave la tête ?

- Non, faut dire Piiiieurh, enchaîna Grégoire à voix basse.

- C'est quoi votre trip ? s'enquerra Blandine, tandis qu'une Mathilde mécontente se passait la main dans des cheveux qui ignoraient effectivement l'usage du peigne et du shampooing depuis quelques jours, comme les tignasses de tous ses compagnons d'ailleurs.

- T'as pas vu Rrrrrr ?

- Non, c'est quoi ?

- Un film idiot, répondit Daniel qui s'empressa de le lui raconter.

Ils étaient parvenus sur la place du village. Un feu brûlait en son centre. A droite, sous une petite maison ronde se trouvait un four en terre cuite. Quelques cochons dans un enclos. Des maisons basses, en bois et en terre, des toits de bardeaux. Une fontaine non loin du feu. Le cavalier mit pied à terre, attacha sa bête à la clôture des cochons. Sur un signe de lui, tous lui emboîtèrent le pas, chasseurs, hommes de pierre et les maintenant sept compagnons. Ils pénétrèrent dans une maison basse, sans étage, faite de bois mais dont les parois étaient recouvertes de peaux. Autour des murs courait un banc. Au centre, des braises rougeoyantes. Il faisait chaud et sombre à l'intérieur, une fois rabattue la peau de cerf qui faisait office de porte, étroite et basse. Les sept restèrent debout, près de la porte, tandis que les autres s'asseyaient, et qu'on entassait les prisonniers dans un coin. Le cavalier prit place dans un fauteuil plus haut que les autres qui faisait face à la porte. La peau qui faisait office de porte allait se refermer.

- Ça va être tout noir, souffla Grégoire.

- Ta gueule<sup>26</sup>, répondit Sébastien sur le même ton.

- Vous voulez peut-être savoir où vous êtes et qui je suis ? demanda t-il. On devinait à sa voix, jeune et fraîche, qu'il souriait.

Cela ne présageait rien de bon. Daniel, insouciant du danger qu'ils couraient toujours et des complots qui pouvaient se tramer, continuait à raconter le film Chabatien à sa voisine.

- Vous êtes ici dans le village des ombres.

- Ah... bien. Et vous, vous vous appelez ?

- Pierre, souffla Mathilde.

- Présent, reprit Daniel, qui perdit là une belle occasion de se taire.

Grégoire frémit de cette grossièreté qui pouvait les perdre. Mais contrairement à toute attente, le cavalier se mit à rire. Sans mot dire, il retira sa cape, à la suite de ses hommes qui s'étaient dévêtis, dans la chaude atmosphère de la salle commune. Quand son capuchon tomba, même Daniel arrêta ses bêtises. Claire fut la première à retrouver ses esprits.

- Morkhal !

- Asseyez-vous ! Il y a de la place, il me semble, et vous devez être épuisés... quoi que je constate que vous êtes restés semblables à vous-mêmes. Toujours le même humour à faire peur, n'est ce pas ?

- Quand l'humour est tout ce qui reste...

- Vous avez raison.

- Alors, tu es revenu ?

- Vous me manquiez...

- Tu es au courant ?

- Oui.

- Tu sais que tout est foutu ?

- Il y a encore quelque chose qui ne l'est pas, mais nous en parlerons demain, quand nous tiendrons conseil. Pour l'instant, mangez et reposez vous. Ne vous inquiétez pas outre mesure de l'avenir. Si je suis revenu, c'est que j'avais encore quelque utilité ici ! Et donc, vous aussi...

- Et pour Yo-yo ?

- Y pense n'apportera guère d'espoir, mais si nous pouvons encore quelque chose pour lui, nous le ferons.

Tous étaient suffisamment épuisés pour l'écouter sans en demander plus, et ils lui obéirent sans discuter. Une heure plus tard, ils étaient allongés et bordés dans des couches de fourrures et dormaient, en dépit de tout désespoir.

---

<sup>26</sup> Il s'agit d'une réplique célèbre, ce qui excuse l'auteur vis-à-vis des Parents Vigilants.

Un rai de lumière particulièrement perçant éveilla Mathilde ce matin là, troisième depuis leur capture par les chasseurs mercenaires. Le temps s'était décidément réchauffé, et quand elle sortit de la maison, clignant des yeux, ce fut pour trouver un petit matin frais mais prometteur. Les brumes matinales s'effiloçaient aux cimes des sapins. Le village était calme, quelques femmes traînaient autour du four et de la fontaine. Au premier abord aucun signe de ses amis. Une de celles qui cuisaient le pain se leva, traversa la place et déposa une miche ronde sur le pas d'une porte fermée après avoir frappé. Une femme chantait à l'intérieur. Quelques instants plus tard, une main se tendit et récupéra le pain. Mathilde fit le tour du village et trouva ses compagnons assis au bord de la rivière, sur laquelle se balançait une pirogue. Elle s'accroupit à son tour, et les neuf compagnons auraient été réunis si Yo-yo n'avait fait défaut.

## Chapitre 21 - Veillée d'arme

- Un grand conseil est prévu pour tout à l'heure. En attendant, racontez-moi ce qui vous est arrivé depuis mon départ !

Ils racontèrent à tour de rôle, parlèrent longtemps alors que le jour avançait, questionnèrent longuement Morkhal. Mais celui-ci restait silencieux sur beaucoup de points.

- Qui sont ces hommes exactement ?

- Rien d'autre que des hommes. Ils ont quitté le monde il y a longtemps, ayant juré ne pas connaître le repos tant que le Joyau ne serait pas retrouvé, ou bien ayant tenté de mettre la main dessus à leur fin propre. Puis, ils ont oublié leur quête et lui ont tourné le dos. Mais ils sont condamnés à attendre là que leur serment soit rempli.

- Ils sont si nombreux que ça !

- Il y en a seulement une cinquantaine dans ce village. Mais il existe d'autres villages, peuplés d'autres hommes ayant abandonné d'autres quêtes.

- Ils nous aideront ?

- Sans aucun doute. Ils ne craignent rien, n'ont aucun espoir de toute façon, si ce n'est celui d'être pardonnés et acceptés dans l'Autre Royaume. Les autres villages se rallieront à nous, et les chefs des différentes tribus ne devraient pas tarder. Nous allons tenir un ultime conseil et prendre nos décisions.

- Tu as encore de l'espoir ?

- Aucun pour moi. Il est certain que nous attendrons longtemps dans ce village après notre échec, à moins que le Tyran n'ait besoin d'esclaves. Mais j'ai cependant une certitude : nous devons tout essayer. Parce que nous avons juré de le faire. Parce que même si c'est inutile, le remords ne nous poursuivra pas pour le restant de nos jours. Tout le monde, un jour ou l'autre, effectue par devoir un acte totalement inutile et gratuit. Et bien, c'est ce que nous allons faire.

Les chefs arrivèrent aux alentours de dix heures. Les Compagnons s'étaient habillés comme les hommes de pierre, mais avaient hérités des longs cimenterres de leurs anciens geôliers. Morkhal, qui s'était présenté à tous au village sous le nom de Tinnù, avait longuement questionné les prisonniers pendant la nuit. Les cinq loups qui avaient survécu au combat étaient nourris ; mais on ne s'approchait guère d'eux. On avait construit pour eux un enclos et les enfants du village – car il y avait des enfants, dans ce village, des gosses nés ici sans doute, ici où finalement la vie continuait malgré tout – s'amusaient à leur lancer de petits cailloux, jusqu'à ce que Morkhal, ou Tinnù puisque Tinnù il y avait, mette fin à ce jeu cruel.

Tous se retrouvèrent dans la salle commune qu'ils avaient déjà visitée la veille. Des tisons

fumaient encore, et il fut aisé de ranimer le feu. Les sept s'assirent sur un même banc. Tinnù reprit son fauteuil. A sa droite se tenait un des sauvages, plus richement vêtu que les autres. Un étrange pendentif de bois cylindrique ornait sa poitrine. Il devait sans doute être le chef de ce village. Les autres s'étaient assis en face des sept. Ils étaient au nombre de six. A les voir, on comprenait que tous les villages ne connaissaient pas le même développement et la même prospérité. Certains de ces chefs étaient en effet bien vêtus, avec de riches tissus colorés, tandis que d'autres ignoraient le tissage et ne possédaient pour tout manteau que des capes de paille. Quelques chevaux broutaient au côté de Cristal, la jument blanche de Tinnù. Celui-ci salua et se présenta, puis céda la parole à Lamor, le chef du village des ombres, qui se leva, et en termes courtois souhaita la bienvenue à chacun.

- Nous sommes réunis suite à un événement des plus regrettables, qui marque sans doute notre destin. Vous n'êtes pas sans avoir deviné que l'ennemi a pris le Joyau. C'en est donc probablement fini de la paix dans ce Royaume. Nos observateurs n'ont décelé aucun mouvement suspect autour du château ; mais les prisonniers que nous avons faits la veille ont parlé pendant la nuit. Il semblerait que l'ennemi veut en finir avec ses derniers opposants, c'est-à-dire les jeunes gens ici rassemblés, avant de couvrir le monde de ses ténèbres. Son cœur doit déborder d'espoir à l'heure actuelle. C'est peut-être ce qui le perdra. N'oublions pas que si nos actes ne sont guidés que par le souci de continuer la lutte quoi qu'il advienne, les siens seront guidés par ses calculs et ses faux espoirs. Nous n'avons aucune chance de gagner, mais nous n'en avons jamais eu. Cette fois, que nous combattions ou non, le malheur tombera sur nos têtes. Nous ne pourrions même pas obtenir de délai. Mais nous savons que nous battre est la seule option, si nous voulons nous faire pardonner le tort autrefois causé.

Un des autres chefs se leva alors.

- Lamor, je te remercie de tes belles paroles. Mais si nous ne pouvons plus repousser le malheur et l'esclavage, pourquoi alors se battre ? Je ne crois pas que nous serons récompensés un jour de cet acte inutile. Il nous aurait fallu agir avant, maintenant c'est trop tard. Tous ces mots n'ont qu'un but ; nous faire comprendre que nous irons nous battre parce que tel est notre destin. Or, je ne crois pas que ce soit là notre destin. Nous pouvons refuser de livrer bataille, si la bataille est inutile. Et c'est ce que je pense, moi, Tamul, chef des Usbakis.

Un grondement d'assentiment parcouru le petit groupe des chefs. Tinnù se leva alors et prit la parole à son tour.

- Je te remercie de ton intervention, Tamul. Tu connais ce pays depuis longtemps, et cette connaissance nous aurait été utile. Dommage, enfin. Car pour ma part, même sachant qu'aucun secours ne nous viendra et que ce combat ne sert à rien, j'irais le mener, seul si je dois. Vous pouvez me demander pourquoi. Je vous répondrais que je n'en sais rien. J'ai été envoyé ici pour mener ce

combat, et je renonce moi-même à comprendre. Mais s'il y a une chose que je puis encore faire de bon sur cette terre, avant que les ténèbres ne la recouvre, alors je la ferais, aussi vrai que le Roi m'a nommé Tinnù pour combattre dans le crépuscule. Qui m'aime me suive ! Ma décision est déjà prise. Qui me suivra ?

- Nous, nous te suivrons quelle que soit la fin. Tu le sais déjà, dit Blandine, et personne ne voulut la contredire parmi les sept.

- Fort bien. Le Roi t'a nommé Tinnù, mais quelle aide apportera t-il au moment du combat ? Viendra t-il en personne ? demanda encore Tamul.

- Il n'y faut pas compter. C'est à nous de faire le travail, lui ne peut agir à notre place. Nous devons agir comme si le salut ne dépendait que de nous.

- Mais il ne dépend plus de nous, justement.

- Que m'importe ! J'irais, et je pressens que ma défaite ne se situe pas là où est ma plus grande crainte. Mais de quoi l'avenir est fait, je l'ignore.

Mathilde et Daniel n'avaient que faire des discussions stratégiques qui tournaient en rond depuis le début de la journée. Après un bon déjeuner, ils partirent tout deux visiter le village, tandis que les autres s'enfermaient à nouveau dans la salle commune et continuaient leurs discussions oiseuses. Il s'agissait maintenant de savoir comment on attaquerait le Tyran, sachant que quel que soit le moyen d'attaque, on ne pourrait vaincre. A la pensée du millier de loups et des centaines de mercenaires qui attendaient leur heure dans le château, Mathilde sentait la nausée lui monter aux lèvres.

Le village était pourtant plein de vie, en cette belle après midi ensoleillée. La neige avait fini de fondre, et il faisait bon vagabonder dans la clairière. Ils tombèrent en arrêt devant un nuage que transperçait la lumière près des bois, puis s'attardèrent dans une cabane de berger où l'on avait construit un fourneau qu'ils s'amusèrent à allumer. Puis ils rentrèrent au village, se demandant un peu de quelle façon Tinnù avait prévu leur fin à tous. En entrant au village, ils passèrent devant « chez eux », et Mathilde observa le même manège dont elle avait été témoin au matin. Une femme déposait de la nourriture sur le pas de la porte d'une maison toute calfeutrée, une main se tendait et récupérait la gamelle. Ils demandèrent à la femme la raison de son manège. Une vieille folle, qui vivait là sans voir personne, était arrivée un demi-siècle plus tôt. Il lui arrivait d'échanger la nourriture contre quelques prédictions, de temps à autres. Deux gamins délaissèrent leur barrage pour tourner autour de Daniel comme des mouches.

- Laissez nous, maintenant ! s'énerva Mathilde.

- Bah... laisse les. Je parie que je les intrigue. Je dois être le seul Noir à des kilomètres à la ronde !

- C'est ton problème, si ça ne te gêne pas.

- Vous vous appelez comment, les gars ?

- Damien.

- Miriel.

- C'est cool ça ! Et vous êtes nés ici ?

Les deux gamins hochèrent la tête.

- Tu te rends compte ? C'est quand même la belle vie d'être ici ! Pas d'école, pas de flics, pas de contrainte...

- Pas de douche chaude, pas d'ordinateur, pas de cinéma...

- Mais ils n'en ont pas besoin ! Ils ne savent même pas ce que c'est, ils ne l'ont jamais su !  
Donc, ça ne leur manque pas !

- Ce n'est pas l'école qui me manque, personnellement... Dis-moi, je suppose qu'ils vont en avoir fini avec toutes leurs négociations. On devrait peut-être aller voir ?

- J'espère qu'ils n'auront pas oublié ce pauvre Yo-yo, dans tous leurs beaux plans...

Justement, Tinnù sortait de la salle commune, les autres à sa suite. Les voyant, il se dirigea vers eux.

- Nous avons prévu de nous battre dans quatre jours, à la nuit tombée.

- Cool ! Euh... tu sais mener un assaut, toi ?

- Ce n'est pas moi qui vous mènerait, mais le chef Tamul.

- Et toi ?

- Pendant que vous livrerez combat, je m'introduirais dans le château et ferais mon possible pour retrouver Yo-yo... et si possible, reprendre le Joyau.

- Ça n'a aucune chance de marcher.

- Je sais. Mais c'est le plan le moins stupide que nous ayons trouvé.

- Et comment comptes-tu t'introduire dans le château ?

- Par le souterrain, voyons ! Vous l'avez oublié ? s'exclama Christian qui s'était approché.

- Et le souterrain, vous savez où le trouver ?

- Voilà, il doit être quelque part par là, annonça Tinnù face à une falaise de vingt mètres de hauteur sur cent de longueur. On n'a plus qu'à chercher.

- C'est par ici que débouche la grotte par laquelle vous nous avez amenés l'autre jour ?

- Exact.

Chacun des compagnons, accompagnés de quelques enfants du village (parmi lesquels Miriel et Damien qui ne quittaient plus Daniel), se mirent à fouiller un morceau de la falaise. Une heure, puis deux, passèrent ainsi, jusqu'à ce que Christian s'approche de Tinnù.

- Tu sais, je crois qu'on ne cherche pas dans la bonne direction. Je ne suis pas certain qu'il y ait

deux souterrains à cet endroit.

- C'est pourtant l'endroit que m'a indiqué le chef du village.

- J'y ai réfléchi aussi, risqua Blandine, et je pense qu'on est en train de chercher ce qui a déjà été trouvé.

- Tu veux dire ?

- Si l'entrée du souterrain menant au château démarrait dans la grotte ?

- C'est une possibilité.

Les trois compagnons se dirigèrent vers l'entrée de la grotte, quelques dizaines de mètres plus bas, contournant les petits sapins qui poussaient contre la paroi. Ils embarquèrent au passage Daniel et ses deux admirateurs qui fouillaient non loin de là. Tinnù et ses cinq camarades firent l'aller sans rien voir.

- Vous voyez... On l'aurait remarqué s'il y avait quelque chose.

- Je peux avoir une torche pour le retour ? demanda Daniel

Tinnù lui fila un des deux flambeaux allumés au départ, et retourna dans la grotte. Ils voulurent faire le chemin du retour rapidement ; mais Daniel traînait derrière avec les deux gosses, le nez en l'air. Il traînait si lentement qu'il finit par s'arrêter.

- Et bien alors, qu'est ce que tu fiches ?

- Je crois que j'ai trouvé le passage.

Un trou, quelques échelons de fer, surplombaient sa tête.

- Et ben ! Chapeau ! Comment t'as fait ça ?

- Une ruse de vieux coureur des bois...

- Et modeste avec ça...

- Vous voyez les enfants, quand on a été élevé dans les pays sauvages d'Afrique, comme ce fut mon cas, il y a des choses qu'on apprend que les autres ne savent pas. Alors que j'avais sept ans, mon père (qui était, soit dit en passant, le meilleur chasseur du village), m'emmenait traquer le gorille dans la forêt. Je vous garantis que si on ne pensait pas à lever le nez, on se retrouvait vite assommé par un de ces monstres poilus...

- C'est carnivore, les gorilles ? Je savais pas... ricanait Sébastien derrière lui.

- Tais-toi, inculte. Donc je disais qu'on allait chasser le singe. Ce n'était pas le seul risque dans ces contrées ! Un jour, une charge d'au moins cinquante éléphants a manqué démolir le village...

- Je croyais que tu étais né dans le 9-3 ?

- Non mais tu ne comprends rien... J'essaie justement de sublimer, d'apporter une saveur poétique en comparant la jungle et la cité...

- Ahhh... alors, la charge des éléphants c'était celle des CRS ?

Très digne, entraînant les deux enfants béats d'admiration à sa suite, Daniel répliqua :



- Ton manque d'imagination est une insulte à la poésie, très cher.

Tinnù à côté prétendait s'être fêlé deux côtes dans son fou rire.

Pendant les quatre jours suivants, les compagnons s'entraînèrent au combat avec les autres villageois. Ils comptaient sur deux cents guerriers le jour de la bataille. Tamul leur avait fait amener des chevaux, et n'aurait été la perspective de la défaite, ils se seraient bien amusés. Le temps s'était décidément remis au beau, et le vent soufflait continuellement d'Ouest, ce qui avait le don de mettre Tinnù de bonne humeur. Les villageois n'avaient pas l'air traumatisés par la perspective de la défaite proche ; ils vaquaient à leurs occupations comme d'habitude, et s'entraînaient avec un plaisir non feint. Ils savaient qu'au château aussi on devait tenir conseil, Rahil devait avoir réuni ses mercenaires, et les elfes renégats menés par le traître Delu. On supposait qu'ils n'avaient pas eu vent du retour de Tinnù. L'assurance que leur donnait la certitude de la victoire devrait les pousser à tenter une sortie, de façon à attirer les combattants dans un piège. Mais ils devaient ignorer que cette attaque n'était qu'un leurre, annonça brillamment Tinnù, fier de son plan à la noix.

- Une diversion ! s'exclama Claire d'un ton inspiré, satisfaite de son trait d'esprit.

Dans la fièvre des préparatifs, ils n'avaient pas eu le temps de s'adonner au désespoir. Mais maintenant que tout était prêt, ils se sentaient d'humeur mélancolique, regrettant de s'être engagé dans cette triste aventure. Mais comme le disait Blandine, mieux valait les regrets que les remords, car les regrets affectent la mémoire alors que les remords parasitent la conscience. Aucun ne se sentait d'humeur particulièrement héroïque. Même les traits d'esprit de Daniel ne détendaient pas l'atmosphère. Curieusement pourtant, leur plan était à leurs yeux presque réalisable, pas assez fou en tout cas pour ne pas tenter de le mettre à exécution. Le dernier soir s'écoula, morne et sans joie, plein de l'attente de la bataille. Les hommes s'étaient rassemblés au cœur du village, devant un feu, et improvisaient une veillée funèbre. Un ménestrel s'avança et chanta pour nous la gloire des temps passés, la longue quête. Il acheva par un sonnet écrit dans la hâte, spécialement pour l'occasion, tandis que les flammes déclinaient doucement et se réduisaient à des brandons ardents que déjà recouvrait la cendre, ces braises rougeoyantes qui survivent au matin et que l'on ranime le soir pour la veillée suivante.

*Combien se sont battus en vain*

*Marchant silencieux dans la nuit*

*Et faisant face aux ennemis*

*Pour agoniser au matin ?*

*Les orages grondent sans fin*

*Sur la forêt sombre et pourrie*

*Mais au dessus des ombres luit  
L'étoile annonçant le matin*

*Et quand tout nous semble perdu  
Je ne m'avouerai pas vaincu  
Même au plus triste de l'errance*

*Tous les chemins sont dans le noir  
Mais il reste encore un espoir  
Dans les combats perdus d'avance*

## Chapitre 22 - La bataille

*La parole est à Sébastien, chroniqueur de l'instant.*

On attaqua le château de nuit. Je suppose qu'ils devaient être au courant de notre manœuvre, mais il semble bien, finalement, que nous les ayons pris au dépourvu. Rahil n'était pas encore sur la défensive. Nous avons rampé en silence jusqu'au ravin qui sépare le petit plateau du château, et je dois dire qu'on a béni nos pantalons de cuir, parce que le sol était blindé de ronces et d'orties. En revanche, on s'en est pris plein les mains. Une fois atteint le ravin, ce fut un jeu d'enfant que de jeter en travers une série de ponts de tronc d'arbre, qu'on avait traînés avec nous tout du long. Quelques flèches bien décochées, (les guerriers des villages de pierres sont décidément de merveilleux archers), et voilà les mercenaires de garde morts sans pousser un seul cri. Nous lançons nos échelles, commençons à gravir. Cela semblait trop facile pour être vrai. Et en effet, à peine avons nous eu le temps de mettre pied sur les remparts que des cris nous ont alertés ; notre arrière garde était attaquée. Des elfes noirs avaient tenté une sortie aussi silencieusement que nous fomentions notre attaque ! Je dois dire, étant presque en haut de mon échelle au moment où se déclencha l'attaque, que je n'avais pas saisi grand-chose. Une descente qui s'apparentait à une dégringolade, une course dans les ronces, des ombres courant à mes côtés ; impossible de dire s'il s'agissait d'amis ou d'ennemis. J'entendais des flèches filer dans les airs autour de moi, et je me suis rapidement aplati au sol. Je souhaitais atteindre les chevaux, et surtout ne pas perdre les autres. Je savais qu'il me fallait rallier Tamul, mais dans cette obscurité, imaginez un peu ! J'entendis les sons d'un combat, le cri de ralliement des combattants des villages de pierre, et je me ruais dans cette direction. Quand j'arrivais au niveau des chevaux, où avait eu lieu ce combat, Tamul et les autres avaient déjà mis à terre ou en fuite la plupart des elfes noirs. Nous avons bondi sur les chevaux et à la suite de Tamul, avons chargé sur le gros des elfes noirs, qui combattaient les nôtres sur le plateau. Des remparts, des flèches tombaient, un peu au hasard. Je dégainai.

Le combat à l'épée, en vrai, ce n'est pas exactement comme l'entraînement. On brandit notre objet, mais comme on est attaqué de plusieurs endroits en même temps et qu'on ne sait pas trop différencier les ennemis des amis, ce n'est pas si simple. En quelques minutes cependant, nous avons rallié à nous la plupart des combattants, mais des renforts de mercenaires nous repoussèrent vers l'escalier, qui avait été patiemment taillé au cours des années précédentes par les hommes de pierre, et il nous permis de tenir quelques heures. Nous nous relayions pour en défendre l'entrée. Grégoire se prit un mauvais coup dans le ventre alors qu'il tenait l'escalier, puis je le perdis de vue. Nous tenions les hauteurs à présent, et Tamul faisait décocher une pluie de flèches sur nos assaillants. Nous souhaitions encore tenir le temps voulu lorsque nous fûmes attaqués de l'arrière.

Ils avaient prévu notre ruse dès l'origine, évidemment, et avaient placé des loups et des mercenaires dans la forêt, soigneusement camouflés, pour nous prendre à revers quand le moment serait venu. Nous nous trouvâmes donc acculés à la falaise et attaqués de la forêt. Notre situation devint assez vite désespérée, et je crus bien que le combat s'arrêterait là, sans que nous ayons tenu suffisamment pour permettre à Tinnù d'accomplir sa mission désespérée.

Nous voyions le cercle de nos ennemis se resserrer, mais voilà qu'un cor résonne des profondeurs des bois ! Et sous la clarté des étoiles, qui se mettent soudain à briller d'un nouvel éclat, vient la dernière armée du Royaume de Kalahëg !

Sur un grand cheval gris se tint le Roi Nîraleth, immobile et silencieux comme l'était son fils quelques jours auparavant, quand il nous libéra des mercenaires. Une rangée ferme d'archers elfes, couverts de leur armure finement ouvragée, l'arc à la main et l'épée au côté, se mit en ordre de bataille. Ils plantèrent chacun une dizaine de flèches devant eux, de façon à encocher leurs traits plus rapidement, puis lancèrent une première salve. Une rangée de nos ennemis s'abattit. La seconde ne tint pas mieux, et nous tentâmes une sortie, pour rallier le Roi de Kalahëg.

C'est ainsi que Tamul, qui dans des temps antiques avait combattu les elfes pour s'emparer du Joyau, rejoint le Roi de Kalahëg pour l'ultime bataille. Les archers elfes protégèrent notre fuite par une averse de flèche, et enfin, nous fûmes tous sauf sous le couvert des arbres – pour le moment.

Le combat devint plus égal, mais bientôt il me sembla que chaque ennemi tué était remplacé par deux autres. Les loups étaient d'une férocité sans pareil, mordaient à la gorge et déchiquetaient ceux qu'ils parvenaient à prendre. Sous mes yeux tomba Blandine, qui avait été nommée porte bannière pour notre Compagnie. L'étoile tomba. Quelqu'un saisit la hampe du drapeau et le releva, mais je ne pus distinguer si c'était elle ; mon cheval venait de s'écrouler en dessous de moi. Je vidais rapidement les étriers, et roulais au sol. Je me souviens ensuite d'une retraite malaisée dans les bois, alors que le nombre d'assaillants augmentait sans cesse. Les elfes se battaient maintenant au corps à corps, évitant la dispersion tant bien que mal. Je vis tomber à son tour le roi de Kalahëg. Nous fûmes acculés à la paroi de hautes falaises de pierres, dans cette partie de la montagne où de grands sapins noirs voisinaient avec les petites mares sombres. Derrière nous, un roc solide nous soutenait. La nuit était bien avancée. Que faisait Tinnù à cette heure ? Qu'avait-il pu achever déjà ? Était-il mort, ou s'était-il perdu dans un dédale de souterrain ? Je butais sur les buissons de myrtilles, me relevais promptement. Une fois, deux fois, vingt fois. Enfin, alors que la nuit semblait ne pas devoir finir et le matin ne plus jamais se lever, arriva un moment où le dernier assaut se profila. Le combat cessa un bref instant, le calme avant la tempête, comme si chacun prenait son élan, sa respiration avant l'ultime plongée. Le silence se fit.

Alors, nos ennemis baissèrent leurs armes, et soudain notre cœur fut plus lourd que jamais. Un tambour résonna. Un ordre retentit. Les assaillants s'écartèrent, et quatre silhouettes encadrées de

torches parurent.

Il s'agissait du chef des elfes renégats, Delu, drapé dans une cape ocre, qui tenait à la main une longue épée dont la lame semblait noire. Il était grand, plus grand que le roi de Kalahëg n'avait été, son visage était terrible et une flamme cruelle brillait dans ses beaux yeux elfiques. Il avait ployé le genou en un âge immémorial devant un autre ennemi, dont Rahil n'était que le capitaine, et avait servi son maître depuis lors, rassemblant tous les elfes renégats, les pilleurs, les voleurs, les traîtres et les assassins sous sa bannière. Son blason était d'argent et de sang. Avec lui venait Osgar, le chef de chasseurs mercenaires. Homme de main de Rahil, il était de tous les mauvais coups, et nul mieux que lui ne connaissait le désir de son maître. Il poussait devant lui, liée, maîtrisée et vaincue, une forme mince et fière. Tinnù, fait prisonnier alors qu'il cherchait son ami dans les cachots du château d'Eyldarac. Nous avons serré les dents à sa vue, mais nul ne dit mot, et pas un gémissement ne se fit entendre. Le silence était maintenant complet.

Derrière eux venait la dernière silhouette. Il était moins grand que Delu, mais bien plus terrible. Une couronne d'argent noirci reposait sur sa chevelure grise et longue, et un corbeau se tenait sur son épaule gauche. De son passé de ministre, il n'avait rien gardé. La cape noire qui le couvrait lui donnait des airs de grande chauve souris envolée d'une caverne antédiluvienne. Il était terrible, Rahil, le Nécromancien, l'homme au corbeau, quand il vint savourer sa victoire, et nulle victoire n'avait été plus complète auparavant.

En cette heure, je dus serrer les dents et les poings pour ne pas pleurer de rage et de désespoir. Daniel ne s'en priva pas. Je distinguais Mathilde, Claire, mais Grégoire, Christian et Blandine n'étaient pas là. Mon cœur se serra en pensant à Jean-Marc, mort lui aussi, et dans quelles conditions terribles ? Il était le plus jeune de la Compagnie, encore un enfant, et j'aurais souhaité que sa fin ne fût pas trop terrible – mais je n'espérais d'aucune manière en la clémence du Tyran. Ainsi, nous n'étions plus que cinq, et plus pour très longtemps. La lune couchante éclairait la scène immobile et silencieuse.

- Voilà votre chef à tous, celui qui ne m'a échappé qu'une fois. Il a échoué. Il paiera pour avoir voulu me défaire.

On jeta Tinnù aux pieds du Tyran. Il s'empessa de se relever, mais Delu le remit au sol d'une claque.

- Aucun d'entre vous n'a à payer pour avoir été entraîné par cette larve. Vous pouvez déposer vos armes, je ne vous poursuivrais pas. Vous serez mes sujets et non mes esclaves. Acceptez-vous ?

Le silence parcouru l'assemblée. Personne ne répondit. Tamul consulta Daniel du regard, sans doute parce qu'il était le plus grand d'entre nous et faisait donc un peu figure de chef. Celui-ci pleurait toujours en silence. Il n'eut la force de répondre, mais secoua vivement la tête. Je serrai mon épée de toute ma force. Il serait d'ailleurs plus juste de dire que je m'y cramponnai. En cette

heure, seule cette épée comptait, et le nombre de guerriers qui pourraient la sentir. En cette heure, seul mon désespoir me donnait une rage que nul n'aurait pu comprendre. Je me fichais de victoire, je ne désirais plus que la mort, la mort au combat. Le maître du désespoir ne pouvait nous vaincre, et même si tous nos espoirs n'avaient été guidés que par lui et avaient donc mené à notre perte, depuis la mise au point de notre plan jusqu'aux décisions de cette nuit, même s'il nous avait manipulés depuis l'origine, nous n'allions pas lui donner cette ultime gloire d'avoir réussi à briser ses derniers ennemis. Nos épées pouvaient être brisées, mais nos esprits sortiraient vainqueurs de ce duel sournois.

Nous avons refusé toute négociation. Alors Tinnù se mit à rire, à notre surprise à tous. Il riait, et Rahil partait dans une fureur qui ne faisait qu'augmenter sa joie ! Un vent d'Ouest vint retourner les étendards de nos ennemis, et chassa la fatigue de nos visages.

- Tu riras moins quand nous tuerons devant toi tes amis ! N'as-tu pas compris pauvre fou ?

Et fou, il semblait l'être, et son rire dément nous glaça plus qu'autre chose.

- Ne sens tu pas le vent tourner ? Pauvre fou toi-même ! N'as-tu donc pas encore compris ? Ce Joyau, jamais je ne l'ai espéré pour moi-même !

On entendit de très loin résonner une série de trompette. Et voilà soudain qu'en haut de la colline qui nous faisait face apparut un portail d'or, un portail immense dans le vide, que ne soutenait aucun mur ! Rahil se retourna, et la haine déformait son visage. Le vent semblait sortir de ce portail, et voilà qu'il était ouvert, et la lumière qui brillait derrière semblait devoir chasser la nuit !

Alors en sortit une immense armée, une armée magnifique et lumineuse. En premier, dix guerriers venaient en portant des étendards flamboyants. Puis vint un capitaine sur un immense cheval, et son épée était de feu. Son armure étincelait, et son visage brillait dans l'ombre. A sa suite défila une centaine de chevaliers, portant lances et épées, puis des soldats par centaines, qui vinrent se ranger sur la colline, en face des assaillants qui nous encerclaient. Enfin tous furent en ordre de bataille, et cette armée brillait tant que nous avions du mal à garder les yeux ouverts. Ils étaient bien deux mille. Le portail au dessus d'eux restait ouvert, et il semblait flotter dans les airs comme un rêve merveilleux. Une série de trompettes sonna, puis un tambour se mit à battre. Nous n'étions plus qu'une cinquantaine acculés au rocher, et entre les deux armées se tenaient nos ennemis, maintenant dépassés en nombre !

Le capitaine leva son épée de feu, et sur un ordre, son armée chargea, cavaliers en tête. Nous n'avons pas mis longtemps à nous ressaisir face au tour étrange que prenaient les événements. Mon premier but était de libérer Tinnù, et nous avons donc tenté une percée dans sa direction. Nous ne sommes pas arrivés trop tard ; Delu avait déjà par deux fois abattu son épée sur lui, et il ne s'en était

tiré que grâce à son agilité. Le grand elfe fut abattu sans pitié, et notre chef récupéra l'épée noire et mena la charge. Pris dans un étau, mercenaires, loups et renégats tentèrent de s'échapper vers le château. Ils n'avaient pas prévu un tel retournement de situation. Nous les avons poursuivis jusqu'aux remparts, et les murailles nous livrèrent passage. Nous retrouvâmes en cours de route Blandine, Christian et Grégoire, tous trois amochés mais farouches et brandissant encore leur lame. Dans leur fureur ils dégageaient la même lueur que les combattants de l'armée lumineuse. Nos échelles traînaient encore à terre lorsque nous arrivâmes au pied du château. Nous avons pris pied sur le chemin de ronde, et le capitaine à l'épée de feu était avec nous, mais c'est Tinnù qui menait l'assaut. Et il n'avait qu'un désir au cœur : trouver Rahil

Le silence revint soudain. Le matin semblait vouloir poindre, le ciel se zébrait de rouge à l'horizon et les étoiles s'éteignaient. Alors parut Rahil, terrible et flamboyant, et à sa main brûlait le Joyau. Sa lumière était celle d'une étoile tombée du ciel, et je clignais des yeux un bref instant avant de me ressaisir. Il était debout, la couronne sur sa tête, ses cheveux gris volant au vent, et brandissait le Joyau en haut des marches en hurlant :

- C'est cela que tu cherches, Morkhal le maudit, Tinnù le rejeté ? C'est cela que tu cherches ? Tu le veux ? Oh j'ai bien compris maintenant, tu ne le veux pas pour toi ! Fou, pauvre fou ! Inconscient ! Tu veux le donner à leur roi à eux, éructa-t-il en désignant le capitaine de l'armée lumineuse, qui se tenait, sévère et silencieux, au dessus du pont-levis. Tu veux le donner à celui qui n'a cure des elfes et de leur bonheur ! Mais pauvre idiot, tu veux donc ta fin et celle de ton Royaume ? As-tu donc oublié la trahison de ta mère, et le long chagrin de ton père ? Tu es fils de traître, semi elfe, renégat toi aussi !

Tinnù ne prononça pas un mot. Il monta lentement les marches, l'épée noire de Delu à sa main.

- Tu coures à ta perte, lui murmura Rahil encore une fois.

Mais l'épée noire se balança, revint d'un mouvement rapide du poignet, le corbeau perché sur son épaule s'envola, la tête du Tyran sauta et roula pour finir en bas des marches. Une flèche partie des remparts abattit l'oiseau noir en plein vol. Alors le corps de son maître s'écroula, et bientôt il ne resta plus rien de lui. Sa tête se dessécha sur place et tomba rapidement en poussière. Un coup de vent passa. Il fut parti.

## Chapitre 23 - Le renoncement

Revenons-en à la fuite d'un des chasseurs, portant sur son épaule un Yo-yo meurtri et désolé.

Le course n'avait pas duré un quart d'heure, lorsqu'ils parvinrent à une grille de fer finement ouvragé ouvrant un passage en diagonale dans la paroi. Quelqu'un les attendait devant. Le chasseur ralentit, surpris ; il chercha à joindre la grille, mais n'y parvint jamais. Un double coup de feu étendit raide et le chasseur et l'unique loup qui l'accompagnait. La montagne se réveilla et le bruit résonna longuement. L'homme qui avait tiré, un grand gaillard roux en veste de chasse, aida Yo-yo à se relever.

- Et vous, vous êtes qui ? demanda celui-ci.

Sa question peut vous sembler stupide. Rappelez vous néanmoins que le gamin en avait vu de toutes les couleurs depuis deux jours, il avait été mené comme du bétail pendant toute une partie de l'après midi et il venait de passer par les pires moments de sa vie, toute son existence tombant en morceau à ses pieds.

- Tu peux m'appeler Manu.

- Et vous tirez souvent sur les gens comme ça ?

- Sur les gens de cette espèce, oui. C'est un des mercenaires, payés par un salaud de la pire espèce pour effectuer son sale boulot.

- De quel sale boulot vous parlez ?

- Le meurtre de mon père, là haut, le vol de mon château avec ce qu'il contient de plus précieux au monde.

- C'est-à-dire ?

- Disons, une sorte de bijou. Il appartenait à ma grand-mère, Dieu ait son âme, un héritage de famille qui devait valoir plusieurs dizaines de millions. Ce gars s'est fait passer pour un antiquaire auprès de mon père, qui est devenu assez imprudent avec l'âge. Auprès de moi, il s'est prétendu bienfaiteur de la jeunesse, et m'a chargé de vous filer. C'est moi, que vous avez aperçu l'autre soir, au campement.

- Et il a fait tuer votre père ?

- Sans aucun doute. Je n'ai guère d'espoir (et pour cause, songea Yo-yo), mais il peut être sûr que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour lui faire payer son forfait. Où sont passés tes copains ?

- Ils sont restés en arrière. On était prisonniers, et une bande de sauvages a attaqué notre escorte. Ils étaient menés par un cavalier sur un cheval blanc.

- Sur un cheval blanc dis-tu ?

- Vous l'avez aperçu ?



- Pas plus tard que ce matin. Il rôdait dans les parages, je l'ai vu sur l'éperon rocheux qui surplombe le château. Il m'avait tout l'air de le surveiller.

- Vous pensez qu'il est de notre côté ou du leur ?

- Quel côté ? Il n'y a pas de côté, seulement un bandit qui devra payer.

Yo-yo se rendit compte que Manu, puisque tel était son nom, n'était pas au courant de l'enjeu de l'affaire. Il ne semblait pas connaître la véritable valeur du bijou de sa grand-mère. Il n'avait pas compris ce qui se tramait autour du château depuis des dizaines et des dizaines d'années. Il accusait une quarantaine d'année ; son père pouvait en avoir quatre vingt et sa grand-mère, si elle était encore de ce monde, aurait été plus que centenaire – peut-être cent dix ou cent vingt ans. La grande affaire remontait donc à un siècle, calcula Yo-yo, tout surpris de ne jamais s'être posé la question.

Manu avait garé sa voiture à une dizaine de minutes de là – une voiture ! Jean-Marc avait même oublié que ça existait ! – et ils firent le chemin en sens inverse pour retrouver le reste de la Compagnie. Pendant qu'ils cherchaient la voiture, un cavalier se présenta devant les grilles du château. Mais ils avaient déjà caché les corps dans un fourré, et ne voyant aucune trace, il revint sur ses pas. La voiture le suivit au ralenti, à cause du gel, et ainsi Jean-Marc et Morkhal se manquèrent – de peu.

Ne trouvant personne sur place, ils s'interrogèrent sur la conduite à suivre. Yo-yo n'avait pas grand espoir de parvenir à quoi que ce soit, mais souhaitait retrouver ses compagnons. Manu ne désirait que vengeance.

- Il ne me sert à rien de les chercher longtemps. J'ai comme l'idée que j'aurais du mal à les retrouver à présent... Ils doivent être restés de l'autre côté.

- Quel autre côté ?

Jean-Marc aurait eu du mal à l'expliquer. C'était un peu comme si le monde était un millefeuille, et que l'on pouvait sous certaines conditions passer d'une épaisseur à l'autre. Mais il était coincé de l'autre côté. Il renonça à expliquer son intuition à Manu, car une autre idée lui traversa la tête.

- Madame Sano... murmura t-il.

- Qui ça ?

- Je connais quelqu'un qui peut nous aider ! Je suis quasiment sûr qu'elle a encore un rôle à jouer dans cette histoire !

- Un rôle ? Mais qu'est ce que tu racontes, fiston...

- C'est une femme qui cherchait aussi à retrouver ce bijou, mais uniquement pour le protéger, vous voyez. Elle était au courant que ce... cet « antiquaire » cherchait à se l'approprier. C'est compliqué, je vous passe les détails, mais même notre présence est liée à ce bijou ! Je ne suis là que parce que madame Sano ne peut y être... Il faut aller la chercher !

- Tu as de drôles d'idées, toi ! Elle est où, ta Sano ?

- A Paris, en hôpital psychiatrique. Mais je pense que maintenant qu'il est ici, on pourra l'en sortir sans trop de mal. Il ne doit plus la surveiller.

- En hôpital psychiatrique. M'étonne pas. C'est là qu'on doit tous finir je suppose. Alors un peu plus tôt, un peu plus tard...

Maugréant un peu, mais curieux de son jeune coéquipier, Manu retourna vers sa voiture et le moteur rugit. Yo-yo sauta à côté et ils s'éloignèrent vers Paris.

\*  
\* \*

Les vêtements de l'ennemi étaient vides, la grande ombre passée. Un nouveau jour se levait dans le silence de cette fin de bataille. La plus longue nuit de l'existence de beaucoup s'achevait.

Tinnù se pencha, ramassa le Joyau. Quand il le brandit devant tous, son visage était pâle et sévère. Nul cri, nul chant de victoire ne vint saluer cet ultime rebondissement. L'Ennemi était mort, le Joyau en leur possession. Mais les sombres paroles de ce prophète de malheur hantaient tous les cœurs. Soudain, la voix d'un des elfes retentit dans le silence lourd.

- Garde le, Ô Tinnù ! Sois notre Roi, ramène gloire et prospérité à notre Royaume !

- Écoute le, Tinnù ! Écoute-le, vas-tu accepter de laisser dépérir ton peuple ?

- Tu as montré ta puissance, Ô jeune Roi ! Tu auras la force de maintenir l'espérance !

Les Rhannëre n'y tinrent plus, et bientôt leurs voix rejoignirent le concert de supplications. Tinnù se taisait, le regard porté vers la foule en contrebas. L'armée lumineuse n'était pas en vue : seul, son capitaine se tenait sur un des remparts, observateur muet de la scène, austère et curieux.

Alors Tinnù descendit lentement les marches. Et il se tint là, face à la porte toujours fermée de la forteresse, le Joyau toujours levé au dessus de sa tête, répandant sa douce lumière. Les cœurs autour de lui vibraient de joie et d'espérance ; mais son esprit était troublé, comme celui de ses sept compagnons. Blandine ne disait rien, elle l'observait en silence, auréolée d'une blanche clarté. La même lumière transparaissait au travers de Grégoire, quant à Christian, il était tout simplement lumineux. Tinnù sut alors qu'il ne les reverrait pas avant des âges de la terre. S'il rendait le Joyau, alors l'espoir même de les revoir un jour s'étiolerait pour ne plus être que l'ombre d'un regret, tout comme l'espoir de voir renaître la gloire de son royaume. Le Joyau lui brûlait les doigts ; mais il ne pouvait se résoudre à rendre l'espoir de son peuple dans les mains d'un autre, quel qu'il soit. Il avait prêté serment ; mais à l'époque il n'était qu'un prince maudit, qui n'avait que peu de chances d'accéder un jour au trône. On lui avait donné l'occasion de racheter les fautes d'une autre, ainsi l'avait-il cru en tout cas. Mais il n'était plus un petit prince perdu, en quête de reconnaissance. Il

était à présent le dernier espoir de son peuple en ce monde. Qu'il renonce au Joyau, et il signait l'arrêt de mort du dernier royaume elfe sur terre. Qu'était Kalahëg il y a quelques heures encore pour lui ? Mais c'était avant que le Roi ne vienne combattre aux côtés de son fils, avant que Niraeth ne reçoive un coup fatal, avant que les soldats ne reconnaissent Morkhal comme leur Roi légitime sur le champ de bataille, avant que ses sujets ne le supplient enfin de prendre la seule décision qui pouvait sauver le Royaume. On ne lui laissait même pas le choix, pensa t-il amèrement. C'était la deuxième fois durant cette quête que sa conscience, perdue, partait à la dérive ; puisse la première tout sauver !

Soudain, un cor résonna de l'autre côté de la porte. Un son doux et puissant à la fois, et un frisson parcourut l'assemblée.

- C'est le Roi... Le Roi est là ! Entendit-on.

- Il faut lui ouvrir, Tinnù quel que soit ton choix.

Blandine implorait. Tinnù baissa le regard. Il ne pouvait pas. Que lui dirait-il, s'il le voyait en face de lui ?

- Je vais garder ce Joyau. Il peut l'avoir... Plus tard.

Le silence se fit de nouveau, mais la porte en haut de l'escalier grinça soudain. Et voilà que Jean-Marc, l'homme qui se faisait appeler Manu, et madame Sano étaient là ! De surprise, tous furent sans voix. Jean-Marc ne dit rien, mais il porta les yeux sur le Joyau et resta là, transfiguré. Madame Sano descendit rapidement les marches et se précipita vers Tinnù.

- Le Roi est dehors, nous avons entendu le cor en même temps que vous ! Il faut lui ouvrir !

- Je ne puis.

- Ouvrez ! Qui êtes vous pour le laisser dehors ?

- Je suis Tinnù, le porteur de l'étoile, le Roi de Kalahëg. J'ai récupéré le bien de mon peuple, et il n'appartient qu'à moi. Je ne le cède à personne, si ce n'est en héritage.

- Imposteur ! L'espérance ne peut revenir qu'à un seul, et tu le sais ! Et ce n'est pas toi.

Elle paraissait grande soudain, madame Sano, vêtue du blanc de l'hôpital. Elle paraissait grande et sévère. Elle se tourna vers Jean-Marc, qui avait rejoint les sept autres compagnons.

- Je ne peux tenir un serment à ta place, Yo-yo. Mais souviens-toi que tu t'es engagé à rendre le Joyau à celui qui en aurait le meilleur usage. Et ce n'est pas lui. Ce n'est aucun d'entre nous.

Jean-Marc baissa les yeux. C'est vrai, il avait promis, il y a bien longtemps. Mais *un serment brisé est pire que silence*.

C'était ça. Tout était accompli, le hurlement des loups comme les trahisons. Et celle-ci n'était pas la moindre... Morkhal, ou Tinnù comme il s'appelait maintenant, Morkhal trahir ? Morkhal qu'il croyait mort ? Et soudain, au milieu de toutes ces pensées, une certitude le frappa soudain.

- Je t'ai cru mort, et tu es là ?
- Je suis là.
- Tu n'es pas mort, alors ?
- On m'a permis de rester.
- Qui ?

Tinnù avait baissé le Joyau, qui ne répandait plus qu'une faible lumière. Et soudain, le soleil se leva de derrière la montagne. Les combattants le regardèrent, craintifs, leurs yeux clignant à la lumière du jour.

- Elle a raison, Tinnù, ou quel que soit ton nom. Il faut le rendre.

Tinnù baissa son regard. Il avait l'air malheureux. Le Joyau glissa lentement de sa main. Alors madame Sano le saisit avant qu'il ne tombe. Christian et Grégoire montèrent aux remparts, le pont-levis s'abaissa, la grille remonta, et le Roi s'avança.

## Chapitre 24 - Le nouvel Âge

Il était accompagné, non de son armée, mais d'une dizaine d'enfants, et derrière lui marchait une foule de grands seigneurs, lumineux comme des étoiles et leurs visages étaient emprunts de bonté. Ils souriaient en voyant les gens se prosterner sur leur passage. C'est alors que les Compagnons virent enfin ce Roi dont ils avaient tant entendu parler. Et voilà qu'il ne paraissait pas plus de douze ans ! Il ne portait qu'une simple tunique blanche, sans couronne et sans atours. Tous furent surpris, mis à part Tinnù. Madame Sano s'agenouilla devant lui, et, le front baissé, lui tendit le Joyau. Alors le petit Roi sourit, et le leva au dessus de sa tête, et ce fut comme si un éclair blanc avait frappé le château.

Et l'on sut que le Grand Combat était enfin achevé, et l'on chanta, et l'on dansa. Les hommes de pierre perdirent leurs tristes mines et se trouvèrent comme transfigurés. L'armée lumineuse leur apporta de beaux habits, et alors on vit qu'ils n'étaient pas différents des riches seigneurs qui accompagnaient le petit Roi. Et tous se dirigèrent vers le village, dans l'objectif clairement avoué de festoyer autant que faire se pouvait, le petit Roi en tête.

Les Compagnons se dispersèrent au gré des rencontres : car chacun voulait maintenant se les arracher, pour leur poser mille questions. Ils arrivèrent au village de pierre, et bientôt mille bougies brillaient dans le jour, et tous les cœurs étaient contents.

Il n'y avait qu'une femme, qui errait dans les ombres et demandait :

- Où est mon fils ? Avez-vous vu mon fils ?

Elle avait l'air jeune, mais ses cheveux étaient d'argent, et sans cesse elle répétait :

- Quelqu'un sait-il où est mon fils ?

- Qui est votre fils, madame ? A quoi ressemble t-il ? demanda Daniel, à qui la femme s'adressait.

- Il était votre chef... Il devrait être là, je l'ai attendu depuis le début de la bataille !

Daniel resta sans voix un instant. Se pouvait-il que ?

- Je t'assure... La femme, là bas, elle jure que son fils est Tinnù !

- C'était une des femmes de pierre, non ?

- Oui, mais je ne me rappelle pas l'avoir vue au village.

- Peut-être qu'elle se cachait...

- C'était peut-être elle, dans la maison fermée, qui se faisait apporter de la nourriture et vivait en recluse !

Bientôt, Daniel avait rassemblé les Rhannëre au cœur de la fête, et ils suivaient la femme.

- Elle a raison... Où est resté Tinnù ?

- La dernière fois que vous l'avez vu, c'était à quel endroit ?

- Et bien... Au château... Oh, je ne sais plus bien, tout est devenu si confus !

- Il est peut-être resté là bas. Qui sait, après ce qu'il a vécu...

La sage Blandine amena tout le monde à sa raison, et ils décidèrent d'accompagner la femme au château. Si vraiment elle était la mère de Tinnù, la fameuse Disparue, on verrait bien.

Tout était désert et silencieux. Ils n'éprouvèrent aucune difficulté à retrouver le château, dont la porte était restée grande ouverte. Ils franchirent le pont-levis tous les huit, la femme entre eux.

Seul, assis dans la cour, portant sur le visage la même expression que lorsqu'il avait laissé échapper le Joyau, là était Tinnù. Les compagnons s'arrêtèrent en voyant qu'il pleurait, mais la femme continua et s'agenouilla en face de lui.

- Tinnù, mon Tinnù... Comme je suis fière de toi.

- Laissez-les donc. Je pense qu'ils ont beaucoup à se dire...

L'enfant Roi les avait suivis. Ils quittèrent le château à sa suite, et marchèrent en silence pendant un temps.

- Nous retournons au village ?

- Non, pas maintenant. Mais après tout, vous ai-je demandé de me suivre ?

Ils se jetèrent un regard perplexe, mais continuèrent. Ils parvinrent ainsi à la clairière dans laquelle la bataille avait presque connu un dénouement tragique. L'enfant Roi s'assit sur un tronc. Autour d'eux, ils découvrirent qu'une dizaine de souches semblaient disposées justement à leur intention. Ils s'assirent également.

- Euh... Sire ? demanda Mathilde. Est-ce que Tinnù sera puni ?

- Puni pourquoi ?

- Eh bien... Il a échoué, n'est ce pas ? Il a refusé de rendre le Joyau ?

- Et vous ? Auriez-vous pu ? Et quel conseil lui avez-vous donné ? Il n'y avait personne parmi vous qui eût pu résister à cette épreuve. Personne.

- Mais alors, pourquoi nous avoir confié cette tâche, cette mission impossible ?

- Parce que si vous n'essayiez pas, personne ne pourrait jamais essayer, et par conséquent tout aurait très mal fini. Je ne peux pas régler seul les affaires de ce monde. J'ai besoin de vous, pour cela.

- Vous réglez les affaires du monde, mais euh...

- Je ne suis qu'un enfant ? C'est cela qui vous étonne ?

Il sourit, sentant peser sur lui les regards ardents des jeunes pèlerins.

- Roi, je le suis, depuis longtemps selon vos critères. Mais croyez-moi, mon règne ne fait que

commencer. N'est ce pas normal dès lors, que je ne sois qu'un enfant ? Et puis entre nous... N'avez-vous pas remarqué que ce qu'un enfant peut accomplir est bien au-delà de ce que les adultes font ? Aucun de vous n'a plus de vingt ans, et pourtant à vous tous, vous avez permis à votre monde d'entrer dans le nouvel Âge sous de bons auspices.

- Nous n'avons pas réussi seuls. D'ailleurs, j'ai souvent pensé...

- A quoi pensais-tu, Yo-yo ?

- Que nous n'étions pas bien extraordinaires... Grégoire n'est qu'un BG qui se la ramène tout le temps, madame je-sais-tout Blandine et Sébastien, ce skin, passaient leur temps à se chamailler... Mathilde, la fille, sortirait bien avec Daniel, lequel est un grand gamin qui ne pense qu'à faire des jeux de mots stupides, et a peur de sortir de sa cité... Christian a toujours l'air de faire la gueule, on ne l'entend jamais, et Claire agace souvent tout le monde à vouloir nous mater... Quant à Tinnù, vous savez qu'il est d'un orgueil monstre, il se la raconte pas mal ! Et moi...

- Toi, tu es le pire ! annonça Daniel.

- Ouais... Le petit bébé toujours fatigué...

- Qui fait un caprice pour avoir une bière !

- Et tu nous casses les pieds, à toujours te dévaloriser, pour qu'on te dise que tu n'es pas si nul que ça !

Le Roi ne disait rien, mais les écoutait, amusé.

- En bref, on est extraordinairement ordinaires.

Ainsi concluait Grégoire, d'un ton désespéré.

Sur ces entrefaites relativement comiques survint Tinnù, l'air plus désolé que jamais. Son arrivée, à sa grande surprise, déclencha l'hilarité générale.

- Et voici le grand vainqueur du tournoi !

- Yo, Greg, il a pas l'air fraud le vainqueur !

Le vainqueur, lui, venait de repérer le Roi, toujours assis sur son tronc. Il resta à dix pas de lui, silencieux, la tête baissée, mais il ne pouvait s'empêcher de jeter des regards curieux en coulisse. Quelle mouche les piquait tous ?

- Ne t'inquiète pas pour leur santé mentale, ils vont bien. Toi aussi, d'ailleurs. Tu n'as rien à te reprocher, tu n'aurais pu faire mieux.

- Si, j'aurais dû...

- Oui, mais entre devoir et pouvoir, il y a un gouffre de miséricorde, et c'est vraiment de bon cœur que je t'accorde la mienne ! Deux fois tu as subis les coups d'un choix difficile. Ta première victoire a permis la seconde, à l'heure où ta conscience défailait. Venez maintenant, allons nous réjouir avec les autres !

La fête dura jusqu'à la tombée de la nuit, et quand le soleil tomba derrière la montagne, le joyeux tumulte décrut. Alors l'enfant Roi se leva du fauteuil de bois, et invita tout le monde au silence, ce qui était inutile puisque tout le monde se taisait déjà.

- Je crois que l'heure est venue de nous séparer. Que ceux qui doivent me suivre viennent. Quant aux autres, pour lesquels ce n'est pas le moment, je leur dis à bientôt... S'ils le veulent.

Il sourit, se retourna, et fit un geste de la main. Un grand portail apparut alors de nulle part, un portail que ne soutenait aucun mur. Il s'ouvrit lentement, et l'enfant Roi monta alors la colline, et là où les sapins ne poussaient plus, là se dressait le portail et il le franchit. Dans ses pas marchaient les grands seigneurs, puis les soldats de l'armée lumineuse, avec à leur tête le capitaine, dont l'épée qu'il tenait comme on tient une torche flamboyait encore. Et son casque luisait, et son armure brillait, et sa cape volait au vent qui soufflait de derrière le portail. Un vent frais et pur, un vent de printemps et d'éternelles aventures. Enfin vinrent les hommes et les femmes de pierre, dans de beaux habits, qui étincelaient de magnificence. Et avec eux partirent Grégoire, Christian et Blandine, brillants de gloire. La séparation – provisoire, n'en doutez pas – entre les amis fut douloureuse, et de nombreuses larmes furent versées, sur lesquelles il convient de ne pas revenir. Mais ils partirent finalement, ayant atteint leur heure et trouvé leur destin sur le champ de bataille.

Au final, seuls six des neufs compagnons restèrent sur la colline. Il y avait Tinnù, l'air grave et comme rajeuni, puis Mathilde et Daniel, qui se tenaient par la main, pensant que personne ne les regardait. Jean-Marc leur jeta un regard, mais ne fit aucune remarque, et Claire et Sébastien ne virent rien, tout occupés qu'ils étaient à contempler le portail qui se refermait lentement. Mais quand les battants se touchèrent, personne ne ressentit de tristesse particulière. Ils bivouaquèrent au village de pierre, une dernière fois. Le lendemain, ils quittèrent ce pays. Ils marchaient encore doucement dans la nuit, se dirigeant vers le Puy-en-Velay, tel des pèlerins venus de terre lointaine à l'approche de la cathédrale qui les attend. Et pèlerins ils étaient encore, errant sous les arbres au clair de lune et attendant leur heure... Et en marchant ils chantaient d'une voix douce :

*Entends frapper les pas au pied de ta maison  
La pâle lune monte dans un ciel immense  
Dans les airs un instant des bribes de chansons  
Tandis que de nos pieds nous marquons la cadence*

*Et dès l'aube, éveillés, nous voilà repartis  
Brandissant les bannières d'anciens chevaliers*



*La vieille cathédrale à la Vierge Marie  
Nous appelle à nouveau des âges oubliés*

*Pourquoi donc voudrais-tu que le passé soit mort ?  
Dans la nuit de Comté ils passent en silence  
D'eux tu ne verrais rien que la lune, et tu dors  
La route va sans fin et ce monde est immense*

*Et je suis de ceux là qui vont par les chemins  
Errant pour le plaisir d'errer dans les collines  
Mais surmontant la voix du vent dans les grands pins  
C'est le bruit de la mer qui sans cesse domine*

Je n'ai pas le cœur à vous raconter comment ils reprirent le train pour Paris, encore moins comment trois corps sans vie furent retrouvés chez un psychopathe notoire. Ma foi, vous pouvez sans doute tout imaginer. Ils sont rentrés chez eux, un peu plus grandis, un peu plus graves, certainement changés. Mais pour eux, le monde avait changé. Et ils étaient seuls à savoir, parmi tout ces gens qui se pressent dans le métro, parmi tous ces collégiens, ces lycéens insouciantes, parmi tous ces passants qui marchent l'air sombre et absent dans les rues, ils étaient seuls à savoir qu'un nouvel Âge avait commencé pour l'humanité, un âge plein de promesse et fait d'espérance.

Oui, ils sont seuls à le savoir. Et ils n'en parlent que très peu autour d'eux, seulement à ceux qui sont bien disposés à les croire. Car, à dire vrai, qui les croirait ? Et souvent, ils se retrouvent tous les six pour voyager ensemble, sortir au restaurant ou tout simplement, marcher un peu sous les étoiles, se rappelant des temps passés et de ceux qui ne sont plus.

\*  
\* \*

*Et la parole revient à madame Sano...*

Je n'étais jamais venue jusque là. J'aurais dû. Après tout, n'était-ce pas par son enterrement que tout avait commencé ? Mais qu'étais-je venue chercher dans ce cimetière aujourd'hui ? Avais-je encore l'espoir de le revoir ?

Il n'y avait pas de printemps cette année ; nous étions passé directement de l'hiver à l'été, et le

soleil jouait avec les branches de l'arbre à côté. Bizarrement j'étais indifférente à la tombe devant moi. Pourtant, je m'en étais longtemps voulu, de ne pas avoir été là...

Un sixième sens m'avertit que je n'étais plus seule. Un rapide coup d'œil derrière, je suis fixée. Tinou est là.

- Que fais-tu là ?

- Comme vous, il me semble. Tout le monde devrait se rendre au cimetière, par une matinée si belle !

- Je me promenais...

Il s'approcha de moi et indiqua du menton la tombe.

- Quelqu'un que vous connaissez ?

- Quelqu'un que je connaissais.

- Et bien, on a le droit d'avoir les mêmes amis !

- Très drôle.

- Vous n'attendiez personne ?

- Si, un prince elfe... Enfin il doit tout de même être adulte à présent. Et roi.

- Vous attendez un prince elfe ! Rien que ça ?

Il sifflota entre ses dents, regarda le ciel, l'arbre, la tombe.

- Bon, et bien je ne veux pas vous déranger plus longtemps...

- Attends ! Je m'en vais aussi.

Je l'ai rejoint dans l'allée. Il me laissa le rattraper.

- Que vouliez-vous dire, par prince elfe ?

- Oh, une vieille histoire. Parfois je crois l'avoir rêvée. J'ai rencontré un gamin, dans ces rues, il y a bien quinze ans de ça. Il devait avoir douze ou treize ans... Il portait une casquette rouge et j'étais perdue...

- Avez-vous retrouvé votre chemin maintenant ?

- Oui, je te remercie ! C'est juste que... j'aurai aimé le revoir...

- Le revoir ! Mais auriez-vous seulement su le reconnaître ? Il doit avoir changé !

- Sûrement. Tout ça est tellement loin de toute façon !

- Moi, si j'avais rencontré un elfe, je ferais tout mon possible pour le retrouver !

- A la réflexion, ce ne devait pas être un elfe... J'étais sur une mauvaise pente à l'époque, je devais être folle. C'est ce qu'on m'a dit après. Tu sais, j'ai même été soignée pour ça !

- Comment pouvez-vous chercher quelqu'un si vous ne croyez pas en son existence ?

- Je crois en son existence ! Mais à l'heure qu'il est, il m'a sans doute oublié. Il doit travailler... sans doute a-t-il déjà une famille. Il est à cent lieues de moi, de toute façon !

- Regardez-moi, madame.

Il s'était arrêté et me tenait le poignet. Je le regardais, surprise : que me voulait-il ? Quelle mouche l'avait piqué ? Mais son visage gardait un sérieux qu'on lui connaissait rarement. Ce n'était plus le Tinou de tous les jours. Le soleil l'illuminait et pourtant il ne clignait pas de ses yeux habituellement sombres, mais qui paraissaient plus clair. Et je me rendis compte alors qu'ils n'étaient pas marron foncé, comme je l'avais toujours cru, mais d'un bleu sombre qui ne se révélait qu'à la lumière du soleil. Ses yeux, je le voyais enfin, n'étaient pas, ne pouvaient pas être humain. Il eut un sourire qui lui allait mieux que le sérieux.

- Je vous ai observée tant d'années... Et vous n'avez pas su me voir. J'ai pu constater que vous aviez bien retrouvé le chemin depuis si longtemps perdu... Vous vouliez me revoir, et bien, voilà qui est fait. Maintenant je m'en vais... Il est temps pour moi de retrouver les miens. Au revoir madame. Ne craignez pas pour l'avenir, un jour votre Roi s'avancera au milieu des ruines et de la poussière et posera sur son front la couronne de sa charge... J'ignore si vous serez là alors pour le voir. Que ma pensée vous accompagne madame, et qu'une étoile brille sur votre route maintenant et jusqu'à la fin de votre voyage.

Il m'a lâchée et s'est éloigné de moi, traversant la chaussée à reculons, sans regarder. Il pensait sans doute à Compostelle, que les regards des compagnons restants avaient frôlé sur la carte. Leurs jambes bientôt allaient les porter vers ce but, leur esprit brûlant se tendraient vers ce nouvel objectif, ce rêve plus lointain encore, mais cette fois il ne les accompagnerait pas. Avait-il un regret ? Son esprit s'envola sur les routes et les chemins, les champs et les forêts. Il revit Chartres, où tout avait commencé. Il survola le Mont Saint Michel, où il avait cru rencontrer sa fin. D'un battement d'aile il dépassa le Puy-en-Velay, l'ultime étape avant le grand voyage, le point de départ du prochain pèlerinage... et pour lui, du dernier. Son esprit s'appuya sur le toit de la chapelle Saint Michel d'Aiguilhe, accrochée au pic rocheux, et prit son envol à la suite des pèlerins. Compostelle ! Mais lui voyait bien au delà. Sur sa gauche, un camion arrivait sans ralentir.

Le terme du voyage, enfin – bientôt il serait chez lui.

## Épilogue - La fuite

### Mai 1914

La fête battait son plein. Les elfes tenaient à peine debout, grisés par le vin et les chants. Jamais le prince Nîraleth n'avait aussi peu mérité son nom ; sa mélancolie avait laissé place à la joyeuse exubérance que partageaient tous les convives. Les plats succédaient aux plats... Elle regardait de loin les lumières du palais, perché dans les arbres. L'eau de l'étang était sombre, si sombre en dessous, et les fresques du plafond de bois étaient noyées dans l'ombre. Les notes d'une harpe résonnèrent au dessus des rires et des couverts qui s'entrechoquent. Elle écouta avec effarement les bruits de la fête. Et soudain, affolée, elle entendit la voix d'un enfant qui pleurait.

- Tinou, mon Tinou... je ne peux pas le laisser là !

Elle s'appuya contre un tronc, chancelante. Mais que faisait-elle ? Quelle folie la poussait ? Elle devait remonter, prendre son enfant, comment pouvait-elle l'abandonner ?

Elle fit quelques pas, se détachant de l'arbre qui la soutenait. Remonter dans la grande salle, risquer d'y croiser le regard de son mari ? Non, elle ne pouvait pas. Il saurait. Il devinerait. Elle était déjà assez chanceuse d'être parvenue à lui dissimuler pendant des mois sa trahison. Il lui demanderait ce qu'elle faisait là, au milieu du banquet, vêtue comme une humaine... Vêtue comme jamais on ne l'avait vue ici... Comme elle n'avait plus été depuis son mariage. Elle recula, effarée, affolée. Non, elle ne pouvait pas rester plus longtemps, elle ne pouvait pas s'attarder. Que dirait-il, lui qui l'attendait ? Que dirait-il si elle ne venait pas au rendez-vous ? Elle avait promis de fuir ce soir !

Fuir ! Mais fuir quoi ? Fuir qui ? Nîraleth ? Nîraleth et son sourire, Nîraleth et sa voix si douce quand il lui parlait, Nîraleth et la tendre ironie derrière laquelle il cachait ses sentiments... Non !

Non, elle ne pouvait pas faire ça. Partir ? Mais pour qui ? Pour lui ? Mais qu'avait-il de spécial lui, qui puisse faire de lui un être aussi extraordinaire que Nîraleth ? Lui n'était pas prince, lui n'était pas elfe...

Oui mais il était simple, il était un homme... Il y aurait des aventures avec lui, à commencer par cette folle fuite pour échapper aux poursuites des elfes furieux... Oui mais ils auraient le monde entier, grâce à ce qu'elle emportait. Toutes les aventures dont elle avait rêvées au Royaume s'étaient soldées par une longue routine, la routine joyeuse qui sied aux gens fatigués de vivre, mais à elle il fallait le mouvement, le changement. Ici rien de tel, les gens du Royaume se complaisaient dans l'immuabilité de toutes choses. Non, elle ne supportait plus cette angoisse et ce sentiment d'enfermement dont elle souffrait tant. Elle voulait sortir, respirer le grand air enfin, elle voulait vivre, non pas la vie éternelle, sempiternelle et interminable des elfes... La vie courte et mortelle,

mais vivante, des hommes ! Elle aimait la musique, mais pas les chants des elfes. Elle aimait la musique qui bouge, et qui fait bouger tout autour de nous. Elle aimait les arbres, mais les arbres qui poussent et qui meurent, puisqu'il fallait mourir pour avoir vécu ! Elle en avait assez de rêves et de légendes. Elle voulait de l'action.

Elle serra les poings et les dents. Il fallait qu'elle parte, qu'elle parte maintenant puisque le plan était fixé. Il fallait qu'elle le quitte, et tant pis pour l'avenir, et tant pis si elle amenait sur sa tête le destin.

Et tant pis pour Tinou dans son berceau. Il se passerait de mère.

Tant pis aussi pour le prince.

Elle courait maintenant entre les arbres, foulant du pied les feuilles mortes. Elle courait et pleurait à la fois.

Comme dans un rêve, ou plutôt un triste cauchemar, elle se retourna vers les ombres de la forêt en arrivant à la lisière. Déjà les bois se refermaient sinistrement derrière elle, et elle sut que jamais, jamais plus elle ne pourrait revenir au Royaume. Dans la pénombre des arbres elle crut distinguer une forme pâle. Un homme semblait l'observer sous le couvert de ramures. Elle plissa des yeux : non, il n'y avait rien. Plus rien. La forêt s'était refermée pour toujours. Elle tomba accroupie, le visage dans les mains. Elle ne savait plus si elle devait se réjouir ou pleurer.

- Pardon, pardon...

Elle se redressa enfin, rassérénée, et se tournant vers les bois sombres, elle prononça à haute voix comme s'adressant au prince resté à l'intérieur... comme s'adressant au Royaume même qu'elle quittait définitivement, sans espoir de retour possible.

- Je tiens à ce que tu le saches quand même... Mais je n'aime que toi, je t'aime... Et je t'aimerais toute ma vie.

Sous l'ombre des frondaisons le Sage la vit s'éloigner dans le brouillard. Pensivement il regarda vers le monde. Avait-il bien fait de ne pas la retenir ? Que résulterait-il de leur choix ? Était-il juste de courir le risque du mal pour atteindre un bien plus grand ? Oui, il était juste, songeait-il, de prendre le risque. Car il entendait encore chanter en lui les mots que la fontaine lui avait soufflés, de sa voix toujours chantante, la voix disaient-ils du maître des rivières et des fleuves... Et cette mélodie lui inspirait espoir :

*A l'Orient de la mer il n'est nulle patrie  
Où ils puissent garder souvenir d'un espoir  
Ils vont par les chemins gémissant dans le noir  
Et chantant sous les bois leur mémoire flétrie*

*Ils ne sont que fantômes, ce monde les fuit,  
Mais l'étoile s'allume quand revient le soir  
Et qu'un renoncement annonce la victoire  
Ils rejoindront la rive à la fin de la nuit*

*Car dans le crépuscule grandit la lueur  
Et elle trace pour eux un sentier d'espérance  
Le chemin du retour après la longue errance*

*Ils iront au combat au-delà de la peur  
Le Portail des Royaumes s'ouvrira enfin  
Et le jour flamboiera sur un pays lointain*

**FIN**

Jean-Marc Trenarn  
Lille, 24 mai 2008

Sur la base des écrits de Sébastien Scuelli,  
Morkhal Tinnù  
et Véronique Sano

# Sommaire

<u>Avertissement.....</u>	<u>5</u>
<u>Prologue.....</u>	<u>7</u>
<u>PREMIERE PARTIE : L'APPEL DE LA ROUTE .....</u>	<u>9</u>
<u>Chapitre 1- Un scout, dans la forêt.....</u>	<u>11</u>
<u>Chapitre 2 - Daniel.....</u>	<u>15</u>
<u>Chapitre 3 - Un petit matin humide.....</u>	<u>20</u>
<u>Chapitre 4 - « Shit happens ».....</u>	<u>27</u>
<u>Chapitre 5 - De nouveaux alliés.....</u>	<u>33</u>
<u>Chapitre 6 - Un vieil homme sympathique.....</u>	<u>37</u>
<u>Chapitre 7 - Le nid d'aigle.....</u>	<u>41</u>
<u>Chapitre 8 - Chartres .....</u>	<u>45</u>
<u>SECONDE PARTIE : L'ETAPE AU-DELA.....</u>	<u>49</u>
<u>Chapitre 9 - Une casquette rouge.....</u>	<u>51</u>
<u>Chapitre 10 - La promesse.....</u>	<u>59</u>
<u>Chapitre 11 - Invitation.....</u>	<u>67</u>
<u>Chapitre 12 - Les pèlerins.....</u>	<u>74</u>
<u>Chapitre 13 - Un trop joli coucher de soleil.....</u>	<u>80</u>
<u>Chapitre 14 - La longue veille de l'Archange.....</u>	<u>86</u>
<u>Chapitre 15 - In Memoriam .....</u>	<u>92</u>
<u>Chapitre 16 - Interlude.....</u>	<u>104</u>
<u>TROISIEME PARTIE : LE TERME DU VOYAGE.....</u>	<u>107</u>
<u>Chapitre 17 - Le Pays Perdu.....</u>	<u>109</u>
<u>Chapitre 18 - Brouillards sur le haut plateau.....</u>	<u>116</u>
<u>Chapitre 19 - Le hurlement du loup.....</u>	<u>122</u>
<u>Chapitre 20 - Le cavalier.....</u>	<u>126</u>
<u>Chapitre 21 - Veillée d'arme.....</u>	<u>132</u>
<u>Chapitre 22 - La bataille.....</u>	<u>139</u>
<u>Chapitre 23 - Le renoncement.....</u>	<u>144</u>
<u>Chapitre 24 - Le nouvel Âge.....</u>	<u>149</u>
<u>Épilogue - La fuite.....</u>	<u>156</u>
<u>Sommaire.....</u>	<u>159</u>